John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.15

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XV.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS 220.6
T.15

CORRESPONDANCE.

SUITE DES LETTRES DE MONSIEUR D'ALEMBERT AU ROI.

SIRE,

Je suis absolument de l'avis de V. M., et nullement de celui du charlatan Posidonius ; je pense que la goutte est un grand mal, non seulement pour ceux qui la souffrent, mais même pour ceux qui s'intéressent aux souffrans. Celle dont V. M. a été si cruellement attaquée, m'a causé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle; il a couru les plus mauvais bruits à ce sujet, et ce n'a été qu'à force d'informations que je suis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, Sire, je n'en serai entièrement délivré, que quand V. M. aura bien voulu me faire donner des nouvelles de son état, (car je n'ose lui en demander à elle-même,) et ne me laisser plus aucun doute sur le rétablissement d'une santé aussi précieuse à mon coeur.

J'ai reçu une lettre de *divus Ettalondus*, comme V. M. l'appelle; il me paroît pénétré de reconnoissance des bontés de V M., et bien résolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'espère que son application, sa conduite et ses moeurs, prouveront à V. M. ou plutôt aux fanatiques absurdes et atroces à qui vous avez arraché cette malheureuse victime, qu'on peut être digne des bienfaits et de l'estime d'un grand Roi, quoiqu'on ait passé à 18 ans devant une procession de capucins en temps de pluie, sans avoir l'honneur de saluer.

Sur l'espérance que V. M. veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonstance à la requête que j'ai eu l'honneur de lui présenter en faveur de Mr Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ses bontés cet homme estimable, que j'en crois digne par la sagesse de sa conduite, et par son assiduité au travail. J'avois eu l'honneur aussi d'offrir à V. M. de lui chercher quelqu'un pour succéder à Mr Marggraff, dans le cas où l'académie viendroit à perdre cet habile chimiste. Comme je ne fais acception de personne, quand il est question de servir V. M., et de faire le

bien de son académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avoit à Stockholm un très-habile chimiste, nommé Mr Schéele, membre de l'académie des sciences de cette ville, et qui, sans m'être d'ailleurs connu, me paroît fort estimé par les plus habiles chimistes de la France. V. M. pourroit faire prendre à ce sujet des informations, et faire l'acquisition de ce savant, qui peut-être ne seroit pas difficile. On m'a dit aussi que Mr Michaelis de Goettingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui est un savant très-distingué, et que V. M. désiroit il y a douze ans d'attirer à Berlin, seroit aujourd'hui plus disposé à cette transplantation, par quelques dégoûts qui diminuent son attachement pour le pays de Hanovre. C'est encore un avis que mon zèle seul me dicte, et dont V. M. fera l'usage qu'elle jugera à propos, suivant sa sagesse et ses lumières.

Je reçus il y a quelques jours, Sire, une lettre de madame la marquise d'Argens, qui me paroît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué V. M. de ce que le mausolée de son mari est à Aix, et non pas à Toulon. Elle me mande que l'évê-

que de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans son diocèse, quoique la manière dont est mort le Marquis, muni des sacremens de l'Église romaine, ait dû calmer les scrupules des ames les plus timorées. Sa veuve n'auroit pu, ce me semble, opposer de résistance à cette vexation, sans avoir contr'elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges etc. dont ce malheureux pays est inondé, et sans compromettre en quelque sorte V. M. vis-à-vis des prêtres provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, et qui, grâce à leur soleil, sont encore plus près de la folie et des sottises.

Nos évêques viennent de demander au Roi que les enfans des protestans soient déclarés bâtards, et que les voeux monastiques puissent se faire à seize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le Roi y a répondu avec sagesse, et toute la nation espère que ce Prince se rendra sur ces deux points aux voeux que tous les bons citoyens font depuis longtemps, qu'on accorde à tous les François sans distinction l'*état civil*, et qu'on ne puisse pas disposer de sa liberté à un âge où on ne peut pas disposer de son bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, et surtout dans la maison du Roi, qui étoit jusqu'ici un objet de grande dépense sans aucune utilité. Les intéressés, qui sont en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le Prince et son Ministre.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les voeux que je fais pour V. M. dans l'année qui va commencer. Puisse-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, et recevoir longtemps l'hommage des sentimens de respect, de reconnoissance et d'admiration avec lesquels je suis etc.

A Paris, ce 15 Décembre 1775, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE,

Je ne sais s'il y a quelque sympathie physique entre V. M., et moi son serviteur indigne, qui lui suis d'ailleurs si attaché par la sympathie morale; mais les 14 accès de goutte de V. M. ont été suivis chez moi d'un long accès de rhu-

matisme, que j'ai eu successivement dans toutes les parties de mon foible corps, et qui a totalement détruit le peu d'amélioration que je commençois à éprouver dans ma frêle machine. Il est vrai que nous avons éprouvé, pendant plus de trois semaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins si on s'en rapporte aux observations qui paroissent les plus exactes; heureusement il ne résultera pas la même calamité du froid de 1776, parce que la terre étoit couverte de neige, et que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui sont morts de froid et de faim. Notre jeune Roi, qui est la bienfaisance et la justice même, a sauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connoître, et n'a point mis de borne à sa charité. On nous assure que le froid a été à proportion aussi vif dans le nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, V. M. n'en ait cruellement ressenti les effets. Je la supplie de vouloir bien me rassurer elle-même sur sa santé, quoique toutes les nouvelles

que j'en apprends soient très-consolantes pour moi.

Il est faux que Voltaire soit devenu Marquis, et Intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à V. M. Il n'est pas plus Marquis et Intendant qu'auparavant. Mais il a profité de la circonstance d'un Controleur général vertueux et zélé pour le bien, pour demander que le pays de Gex où il habite ne soit plus dévoré par les financiers; et il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du Roi et celui du peuple. Du reste, il se porte bien, et j'espère que malgré son âge de 82 ans, les lettres et l'humanité le conserveront encore. Quelle perte, Sire, comme l'observe très-bien V. M., quand nous aurons le malheur de la faire! J'en détourne ma pensée, et quand je dis tous les matins, comme je le dis depuis deux ans, *Domine*, *salvum fac Regem*, j'y ajoute un mot de prière pour un autre Roi, que je vous laisse, Sire, à deviner, et un petit *oremus* pour le philosophe de Ferney.

Puisque V. M. veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour M. Béguelin, je prends

celle de lui demander de nouveau ses bontés pour cet homme de mérite, lorsqu'elle trouvera occasion de les lui faire éprouver.

Je lui demande aussi les mêmes bontés pour M. d'Étallonde, et avec d'autant plus de confiance, que je sais combien V. M. y est disposée, et combien ce jeune homme le mérite. V. M. a bien raison ; on ne peut penser à l'affaire malheureuse de ce jeune homme, sans être en colère contre ces persécuteurs en soutane et en robe longue, dont le zèle cruel a causé son malheur.

Voilà nos Messieurs du Parlement qui recommencent leur train ; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus justes, les plus faits pour soulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis six ans, et à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les voilà qui poursuivent un malheureux auteur, parce que son libraire n'a pas voulu donner pour rien, à un sot janséniste du parlement, toute l'édition d'un livre ignoré, mais qui déplaît à ce plat janséniste, quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter la cuisine

de Meaupou. Du moins ces bonnes gens d'alors avoient le mérite de ne rien dire.

Il me semble que les affaires des Anglois vont mal en Amérique. Quoiqu'une guerre à deux mille lieues m'intéresse moins que celle de 1756, j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende, et ne nous arrive. J'ai besoin d'être rassuré par V. M. sur ce fléau.

Notre littérature, toujours assez pauvre, l'est beaucoup en ce moment-ci. Il ne paroît rien qui mérite même la critique; et nous remplissons, comme nous pouvons, les places vacantes à l'académie françoise, de la même manière que le festin du père de famille dans l'évangile, par les estropiés et les boiteux de la littérature. Mais elle doit se consoler, tant que Frédéric et Voltaire vivront.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'assurance de tous les sentimens qui sont depuis si long-temps dans mon cœur pour V. M.; de l'admiration profonde, de la reconnoissance éternelle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, etc.

A Paris, ce 23 Fevrier 1776.

SIRE,

QUOIQUE les dernières nouvelles que V. M. a bien voulu me donner elle-même de sa santé et de son état ayent calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, et surtout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire V. M. que le public, et je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il auroit dû commencer, c'est-à-dire par se taire. Jouissez, Sire, de votre santé et de votre gloire, et jouissez-en long-temps encore pour la consolation de votre fidelle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, et qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, Sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirois, mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, et par les secousses de cet

hiver, et par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle est hors d'état de se déplacer. Elle se borne donc à regret aux voeux qu'elle fait pour V. M., ne pouvant aller les lui présenter elle-même.

Je ne sais si V. M. est informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, et depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, selon Mrs les gazetiers, et dans laquelle les François sont vilipendés, Voltaire traité *de vieille femme*, et l'académie de Berlin de *bête*. Ce même sot public, qui a voulu si long-temps que V. M. fût bien malade, ne demandoit pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre; j'ai cru devoir le désabuser, en imprimant à mon tour dans les journaux, que Mrs les gazetiers en avoient menti. C'est à V. M. à leur faire répondre autrement, si elle juge qu'ils en soient dignes.

Notre jeune Roi mérite toujours la bonne opinion que V. M. a de lui. Il aime le bien, la justice, l'économie et la paix. Mais les fripons, les courtisans, les prêtres font bien tout ce qu'ils peuvent pour s'opposer aux réformes

et aux réglemens que lui proposent les ministres vertueux et éclairés dont il a eu le bonheur et la sagesse de s'entourer. Je ne cesse de faire des voeux pour lui, bien persuadé que de tous les princes de sa maison sans exception, il est celui que nous devrions désirer pour Roi, si la destinée propice ne nous l'avoit pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui se montrent de jour en plus plus mal-intentionnés, plus ignorans, et plus opposés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre et faire valoir par leurs arrêts les principes absurdes des théologiens sur l'intérêt de l'argent; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je voudrois bien qu'ils se couvrissent, pour leur faire perdre le peu de crédit qui leur reste encore, et pour n'avoir plus même les sots et les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à V. M. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froissart, historien du 14me siècle, dont on n'a jusqu'ici que de mauvaises éditions. On leur a dit qu'il y avoit à Breslau un excellent manuscrit de cet historien; peut-être leur sera-t-il

nécessaire, et dans ce cas ils prendroient la liberté de prier V. M. de vouloir bien donner ses ordres pour qu'ils en eussent communication; ils osent se flatter de cette grâce, de la part du protecteur et de l'ami le plus éclairé que les lettres ayent encore eu sur le trône.

Je vois par la réponse que V. M. veut bien me faire au sujet de Mr Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlois en faveur de Mr Wéguelin, dont je connois d'ailleurs le mérite, mais qui n'est point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à V. M. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ses bontés est Mr Béguelin, mathématicien et philosophe de son académie, distingué dans l'un et dans l'autre genre par ses lumières et par ses écrits, et digne de la protection de V. M. par ses sentimens et par sa sage conduite.

V. M. me tranquillise beaucoup en m'assurant que les coups qui se frappent en Amérique ne viendront pas jusqu'en Europe, et surtout jusqu'en France. Mon refrain est celui de l'évangile: *Paix sur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même *de bonne volonté;* car je crain-

drois que la paix ne fût pour un trop petit nombre.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre reconnoissance etc.

A Paris, ce 26 Avril 1776.

SIRE,

Mon ame et ma plume n'ont point d'expressions pour témoigner à V. M. la tendre et profonde reconnoissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre si pleine de vérité et d'intérêt, de sentiment et de raison tout ensemble, enfin, Sire, permettez-moi cette expression, si remplie même d'amitié; car pourquoi n'oserois-je employer avec un grand Roi le mot qui rend ce grand Roi si cher à mon coeur? Je n'aurois pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont V. M. m'honore, et à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avoit dû entraîner

malgré

malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que V. M. sans doute eût bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être auroit troublé un moment par une image affligeante la satisfaction si douce et si juste dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du grand duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vous ce jeune Prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous par ses rares qualités. J'ai attendu le moment de son départ, pour répandre encore une fois mon ame dans celle de V. M., et pour lui rendre surtout les plus sensibles actions de grâces de cette lettre qui est si peu celle d'un Roi, et qui n'en est pour moi que plus précieuse et plus chère. V. M. n'a pas besoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé, pour son malheur, ce qu'on souffre en perdant ce qu'on aimoit.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière si sensible et si vraie dont vous savez parler à un coeur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à sa déplorable situation. Tous mes amis cherchent comme vous à me consoler, tous me disent, comme vous, qu'il faut chercher à me distraire;

mais aucun ne sait ajouter, comme vous, ces mots si dignes d'un ami et d'un sage, que *notre raison est trop foible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle, qu'il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à l'âge où nous sommes l'un et l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas! Sire, c'est aussi le seul espoir qui me console, ou plutôt qui me fera supporter le peu de jours qui me restent à vivre. Je ne désire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de V. M., et il faudra que ma santé soit bien mauvaise au printemps prochain, si je ne vais pas avec le plus grand empressement m'acquitter d'un devoir si précieux et si sacré pour moi. J'écrivois il y a quelques années à V. M., dans un moment où ma frêle machine dépérissoit de jour en jour, que je ne désirois plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *le grand Fréderic l'honora de ses bontés et de ses bienfaits.* Cette pierre et ces mots sont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir qui me reste, la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi; je ne sens que la solitude de

mon ame, et le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée et presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie ; et la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si longtemps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrois vous parler que des lauriers que vous cueillites, il y a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz? Pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent? Puissent ces intérêts, Sire, satisfaits et remplis, ajouter encore à votre gloire et à l'éclat de votre règne? Puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des Rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes! Puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrois qu'elle retranchât aux miens! Puissé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans son sein mes dernières

larmes, et mourir entre ses bras, plein de reconnoissance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir et de l'entendre, de la trouver sensible à ce qui pénètre et remplit mon ame, de l'assurer surtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis si long-temps inspirée, et qui est en ce moment plus juste et plus profonde que jamais. C'est avec ce sentiment que je serai tout le reste de ma vie etc.

A Paris, ce 15 Août 1776.

SIRE,

Des maux de tête violens et continuels, qui durant près de trois semaines m'ont empêché d'écrire et de penser, et qui sont la triste suite de ma disposition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre sur le champ à l'admirable lettre que V.M. a bien voulu m'écrire encore sur mon malheur. Quelle lettre, Sire! et combien peu, je ne dis pas de rois (car ils connoissent guères ce langage) mais d'amis, savent aussi bien parler que vous à une ame oppressée et souffrante!

Je lis et je relis tous les jours cette lettre si bien faite pour adoucir mes maux, je la lis à tous mes amis, qui en sont comme moi pénétrés de reconnoissance pour V. M. ; je me dis sans cesse en la lisant et après avoir lue: *Ce grand Prince a raison*, et je continue pourtant à m'affliger. V. M. n'en sera point surprise, et ne désespérera pourtant pas de ma guérison, malgré le peu d'espérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde seroient le seul moyen de l'accélérer, et V. M. me propose avec autant de raison que de bonté ce puissant remède; mais ma pauvre tête n'est plus capable d'en faire usage. C'est donc du temps seul que je dois attendre quelque soulagement à mes peines; et je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaison que V. M. fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent sans cesse en conservant leur nom, est aussi ingénieuse que philosophique, et explique avec autant de raison que d'esprit pourquoi le temps finit par nous consoler; mais jusqu'à présent, Sire, ma triste rivière ne sent que la peine de couler, et ne voit point encore

l'espoir d'avoir enfin un cours plus heureux et plus paisible. Si j'avois vingt cinq ans de moins, j'aurois peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me feroit supporter la vie ; mais, Sire, j'ai près de soixante ans, et à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je suis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle soit consommée. Une femme respectable, pleine d'esprit et de vertu, dont le nom est surement parvenu jusqu'à V. M., madame Geoffrin, qui depuis trente ans avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qui tout récemment encore m'avoit procuré dans mon malheur toutes les consolations ou les distractions que cette amitié lui avoit fait imaginer, est frappée depuis plus d'un mois d'une paralysie qui l'a presque entièrement privée du sentiment et de la parole, et qui ne me laisse aucune espérance, non seulement de la conserver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui ressemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus sotte encore que

dévote, et affichant (sans savoir pourquoi) une haine stupide des philosophes et de la philosophie, m'ôte en ce moment jusqu'à la déplorable consolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les soins que ma tendresse pour elle pourroit me suggérer, et que peut-être la pauvre malade ne sentiroit pas, mais qui du moins satisferoient mon coeur. Je perds ainsi dans l'espace de quelques mois les deux personnes que j'aimois le plus, et dont j'étois le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuse situation où je me trouve, le coeur affaissé et flétri, et ne sachant que faire de mon ame et de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir V. M. de ma douleur, lorsque je ne devrois lui parler que de ma vive reconnoissance pour toutes ses bontés, de l'admiration profonde que m'inspire sa philosophie si vraie et si peu commune, si raisonnable et si sensible tout à la fois, et surtout du désir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens qu'elle m'inspire. Ma santé seule pourroit s'opposer à ce voyage ; mais il m'est trop précieux et trop cher pour ne pas donner à

cette santé chancelante tous les soins dont je suis capable, et que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! Sire, ce voyage est presque le seul objet qui m'attache encore à la vie, et je ne regretterois en ce moment, si je venois à la perdre, que d'être privé de témoigner encore une fois à V. M. ma tendre et profonde vénération. Puisse V. M. jouir elle-même pendant la mauvaise saison où nous allons entrer d'une santé meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! Je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle étoit il y a quelques mois si cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les nouvelles de guerre prochaine qui retentissent sans cesse à mes oreilles et qui pourroient engager V. M. dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé et tout philosophe que je suis, je ne puis m'empêcher de m'intéresser encore aux malheurs de la triste espèce humaine, qui n'ont pas besoin d'être augmentés, et j'y joins surtout les voeux les plus ardens pour la conservation, le bonheur, et le repos de V. M. Elle a bien voulu me rassurer plus d'une fois sur les guerres dont je croyois

l'Europe menacée, et elle m'a rendu la tranquillité par cette assurance. Puisse-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus besoin que jamais, et bien plus encore pour V. M. que pour moi! Je suis etc.

A Paris, ce 7 Octobre 1776.

SIRE,

J'ai reçu presque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 et du 26 Octobre, dont V. M. a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, Sire, et celle que j'avois eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a environ six semaines, ont été plus long-temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les honnêtes commis des postes, qui par des ordres sans doute fort respectables, mais dont j'aime mieux que d'autres soient chargés que moi, ouvrent les lettres sur la route d'Allemagne, (car je n'ose dire sur celle de France) ont été apparemment plus empressés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur instruction ou pour leur triste amusement, ce qu'un grand Roi veut bien dire à un pauvre philosophe

affligé, et ce que le pauvre philosophe répond au grand Roi. On ne peut nier, Sire, que ces commis ne soient vraiment et en tout sens des *gens de lettres*, et des gens de lettres curieux des belles choses; mais je crains bien que ces *littérateurs* si curieux, et surtout si honnêtes, ne soient dignes ni de s'instruire en lisant vos lettres, ni même de s'attrister en lisant les miennes. Quoi qu'il en soit, je leur serois au moins fort obligé de ne pas retarder de plusieurs jours, (et même de quelques heures) la consolation si douce et si nécessaire à mon coeur, que les bontés de V. M. me font éprouver dans la malheureuse circonstance où je me trouve. Je ne sais plus, Sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés si touchantes pénètrent mon ame, et combien cette ame qui ne se croyoit plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de sensibilité en elle pour la reconnoissance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnoissance n'est pas un sentiment réservé pour moi seul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre personne. Je voudrois que V.M., sensible comme elle est à la véritable gloire, c'est à dire aux hommage des hommes

éclairés et vertueux, pût entendre ce qu'ils disent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche, combien le grand Fréderic, depuis long-temps l'objet de leurs éloges et de leur admiration, leur paroît digne encore d'être aimé. J'ose croire que ce concert unanime de louanges si douces et si vraies toucheroit autant V. M. que les cris de victoire de ses soldats sur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, Sire, je fais mieux encore que de vous admirer et de vous chérir; je vous écoute, et je profite de vos leçons; je fais tout ce qui est en moi pour me distraire; j'essaye différentes sortes de travaux, d'études, de lectures, d'amusemens même; je rassemble chez moi quelques amis certains jours de la semaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur conversation, je tâche de me persuader que tout ce qui se passe autour de moi me touche, ou du moins m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois soulagé et presque consolé; mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand

après les avoir quittés je me trouve seul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement et de préférence, mon ame affaissée retombe douloureusement sur elle-même, et ne voit plus que le vide qui l'environne et qui la flétrit ; je suis comme les aveugles, profondément tristes quand ils sont seuls, mais que la société croit gais, parce que le moment où ils conversent avec les hommes est le seul supportable pour eux. J'ai beau suivre le conseil que V. M. veut bien me donner, et dont elle m'apprend qu'elle fait usage pour elle-même dans ses momens d'affliction ; j'ai beau lire les philosophes et chercher à me consoler avec eux, j'éprouve, comme le dit si bien V. M., que les maladies de l'ame n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, et je finis par me répéter tristement ce que m'ont dit ces philosophes, que le vrai soulagement à nos peines, c'est l'espoir de les voir finis bientôt avec la fin de la vie. Cela n'est pas fort consolant, mais comme le dit encore V. M., c'est un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous sommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot du solitaire

qui disoit aux personnes dont il recevoit quelquefois la visite : *Vous voyez un homme presque aussi heureux que s'il étoit mort.* Je suis comme cette vieille femme qui vouloit à toute force devenir dévote et qui n'y pouvoit parvenir. *Je m'excède*, disoit-elle, *de livres de dévotion, je m'en bourre, et rien ne passe.* J'éprouve dans un sens bien plus profond que le sens ordinaire, combien *le malheur est un grand maître*, combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité, mais que sans elle on n'auroit jamais eues ; combien une douleur pénétrante étend et aggrandit l'ame, et combien une pensée est vaste quand on n'en a qu'une. J'ai été touché jusqu'aux larmes, Sire, par ces mots de votre dernière lettre, si pleins de bonté et d'intérêt : *je vous avois écrit avant-hier, et je ne sais comment je m'étois permis quelque badinage ; je me le suis reproché en lisant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, Sire, et croyez que vous ayez ce que Tacite dit de Germanicus, *per seria, per jocos eundem animum*, une ame qui intéresse également mon coeur, quand elle est sérieuse et quand elle est gaie. Vous mettez le comble à vos bontés

en employant même la poésie à ma consolation, vous me dites en vers élégans et harmonieux ce que vous avez bien voulu me dire en prose éloquente et philosophique : votre prose, Sire, devroit être signée *Sénèque*, *Montagne*, et vos vers *Lucrèce*, *Marc-Aurèle*.

La pauvre madame Geoffrin est toujours dans la même situation, entourée de médecins qui ne peuvent la soulager, de sots et de dévots qui l'ennuient, privée de voir les personnes qui lui plaisent le plus, et moi de la triste douceur de mêler mes larmes avec les siennes.

V. M. veut bien me rassurer sur la guerre que je craignois pour elle et surtout pour moi; je désirerois bien vivement qu'elle pût me rassurer de même sur sa santé dont l'état chancelant m'alarme et m'afflige. Ménagez-vous, Sire, et conservez-vous pour vos peuples, pour la philosophie et les lettres, et j'ose ajouter pour ma consolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'assurer par moi même de l'état de cette santé qui m'est si chère, et pour remplir les voeux de mon coeur, en mettant aux pieds de V. M. les

sentimens d'admiration, de reconnoissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je suis plus que jamais etc.

A Paris, ce 14 Novembre 1776.

SIRE,

Si je ne respectois les occupations de V. M. presque autant que sa personne, si je ne savois qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes sottises, les lettres que je prends la liberté de lui écrire seroient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le soient déjà que trop; tant celles que V. M. a la bonté de me répondre, me remplissent de consolation. Je commence à sentir plus efficacement l'effet des conseils qu'elle a bien voulu me donner, je me suis remis à la géométrie que j'avois comme abandonnée depuis long-temps, et j'en éprouve l'effet le plus salutaire; ma vie n'est pas délicieuse, il s'en faut beaucoup, mais elle commence à être tolérable, et j'espère que le temps, l'étude, et surtout le bonheur de voir

bientôt V. M. m'aideront à supporter mon existence. Celle de la pauvre madame Geoffrin, à laquelle V. M. veut bien s'intéresser, et par rapport à moi qui l'aime tendrement, et par rapport à elle qui en est bien digne, cette existence, Sire, est toujours bien fâcheuse, et sans aucun espoir d'amélioration. Heureusement elle ne paroît souffrir beaucoup ni de corps, ni même d'esprit, et je bénis à cet égard sa destinée; car il lui seroit bien amer, si sa sensibilité morale avoit toute son énergie, d'être privée dans la triste situation où elle est, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh, que V. M. a bien raison de dire que la France, avec tous les philosophes dont elle se vante à tort ou à droit, est encore un des peuples les plus superstitieux et les moins avancés de l'Europe, et que vos bons Allemands, que nos petits Messieurs se donnent les airs de dédaigner, se sont pas à beaucoup près aussi sots que nous! Je ne vois que les Espagnols à qui nous cédions les honneurs *du pas* en fait de sottise religieuse. Que dit V. M. de ce qui se passe actuellement dans ce malheureux pays, de la procession solennelle et brillante que l'inquisition vient de faire

à Ca-

à Cadix, des acclamations du peuple qui, prosterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, crioit, *Viva la Fè di Dios*, du gouvernement qui la souffre, de la publication que les inquisiteurs ont osé faire des bulles de Paul IV et de Pie V, qui déclarent que tout le monde sera soumis à l'inquisition, sans *excepter le souverain*, du roi d'Espagne qui permet cette insolence, qui même, dit-on, l'autorise? On assure que ce Tribunal exécrable reprend toute sa vigueur, et toute son activité, et qu'un seigneur espagnol très-considérable est déjà condamné (par grâce spéciale) à une *prison perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, plusieurs cantons de son malheureux pays? Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ses lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cause. On a imprimé, je ne sais comment, et je ne sais où, un ouvrage assez curieux, intitulé, *la Bible enfin expliquée, et commentée, par plusieurs aumôniers de Sa Majesté le roi de P.*

Vous devinez, Sire, qui est ce Roi-là. On s'est avisé, je ne sais pourquoi, de croire et de dire que Voltaire étoit le sacristain de ces *aumôniers*, et on ajoute que nosseigneurs du parlement, gens aussi éclairés que la Ste Hermandad, et qui n'aiment pas que la Bible soit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler solennellement cette *explication*, qui n'en sera pas meilleure, et sont assez mal-intentionnés pour le sacristain, qui pourtant est bien bon de les craindre. V. M. ne pourroit-elle pas lui rendre le service de faire dire par son Ministre au premier Président et aux gens du Roi, que cet ouvrage maudit est en effet celui de ses *aumôniers*, qui se sont amusés à cette besogne, pour soulager l'oisiveté *profonde* où V. M. les laisse? Elle feroit par cette déclaration une très-bonne oeuvre, dont la philosophie lui auroit une obligation signalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis si long-temps

Je désire beaucoup d'apprendre quelles ont été les suites de l'érésipèle de V. M., et de l'abcès qui en a été la fin. Je connois un vieillard de plus de 80 ans, qui étoit fort tour-

menté de la goutte, et qui depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme V. M., des éruptions à la peau, qui ont fini par des abscès. Oh, combien je désirerois que V. M. éprouvât le même soulagement, et combien je serois heureux de le lui avoir annoncé!

Recevez, Sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau Prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Recevez surtout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire, les voeux ardens que je fais pour votre conservation et votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, et qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les sentimens de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 30 Décembre 1776.

SIRE,

Je suis toujours comblé et pénétré des bontés de V. M., et de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convalescence morale. Ces progrès, Sire, sont toujours bien lents; l'étude profonde me distrait sans doute, et la conversation paroît quelquefois m'intéresser. Mais quand, fatigué de travail ou de société, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, et isolé comme je le suis dans ce meilleur des mondes possibles, ma solitude m'épouvante et me glace, et je ressemble à un homme qui verroit devant lui un long désert à parcourir, et l'âbyme de la destruction au bout de ce désert, sans espérer de trouver là un seul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abyme, et qui se souvienne de lui après qu'il y sera tombé.

Mais je m'apperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la sottise d'entretenir V. M. de mes idées lugubres, qu'elle même veut bien dissiper. J'aime mieux lui parler du voyage

que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à ses pieds tous les sentimens de respect, de reconnoissance et d'admiration, dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle, et du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir et de l'entendre. Quoique ma santé en ce moment ne soit pas trop bonne, et que le moindre dérangement à mon régime et à ma manière uniforme de vivre soit très-sensible à ma frêle et pauvre machine, j'espère cependant que cette santé et cette machine me permettront de jouir des bontés de V. M., et d'aller philosopher avec elle sur les grands maux et les petits biens de la vie.

Dans la triste situation où je suis, je m'accroche où je puis pour me soulager, et je pense quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Espagne, et de n'avoir pas les inquisiteurs à craindre. Il est en effet bien humiliant pour un souverain, comme le dit V. M. de se mettre ainsi, lui et ses fidelles sujets, à la merci d'un jacobin; oh, que la gent sacerdotale a bien su tout ce qu'elle faisoit en instituant la confession! Vivent les princes qui ne se confessent pas!

Voltaire n'a point de *vache blanche ;* mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu plus tranquillisé en ce moment sur cette Bible expliquée et commentée par les *aumôniers* de V.M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puisque V. M. ne juge pas à propos de se la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il est en ce moment très-affligé, c'est que son établissement de Ferney lui devient très-à-charge par le peu de secours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que Mr Turgot n'est plus en place ; il écrit à V. M. *qu'il est ruiné ;* cela n'est pas tout à fait vrai, et il fait tant de bien à ses malheureux vassaux, que je serois très-fâché que cela fût ; mais il est vrai que plusieurs grands seigneurs sur lesquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple Mgr le duc de Bouillon, Mgr le maréchal de Richelieu, et avant tout, Mgr le duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, jusqu'à un fermier général qui ne se donne aussi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, et de suivre les traces des Wurtem-

berg, des Bouillon et des Richelieu. Oh, que V. M. a bien raison sur les maux de toute espèce dont est semée notre malheureuse carrière, et sur le bon sens de ces peuples d'Afrique, qui pleuroient la naissance des enfans, et non pas leur mort! Tout ce que la philosophie peut nous dire pour nous consoler, c'est que ces maux finiront, et qu'*il vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'espère au moins, Sire, que mes maux ne finiront pas sans avoir été adoucis par le bien que j'espère, celui de faire encore une fois ma cour à V. M., et de lui renouveler tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie etc.

A Paris, ce 17 Février 1777.

SIRE,

Mr de Catt a dû instruire V. M. des tristes raisons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ses pieds tous les sentimens de reconnoissance, de vénération, et de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à V. M. ce détail

affligeant pour moi, et ennuyeux pour elle. La situation où je me trouve est d'autant plus sensible pour moi, qu'assurément je ne pourrai rien substituer au plaisir que je me promettois, de passer quelques momens auprès de V. M., de la voir encore et de l'entendre, de philosopher avec elle, et de lui parler de tout ce qui l'intéresse, bien plus que de ce qui m'intéresse moi-même. Je ne puis cependant, Sire, renoncer entièrement à l'espoir de revoir encore V. M.; mais je n'ose plus former de projets, ni lui faire de promesses, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne serai pas toujours languissant et malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai consacrer à V. M., et ce seront à coup sûr les plus agréables pour moi. Puisse la destinée m'accorder encore cette faveur!

V. M. a mis le comble à toutes ses bontés pour moi par les facilités de toute espèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage; je n'en abuserai jamais, quand je me trouverois dans le cas d'en profiter; et un de mes plus grands regrets est de ne pouvoir en témoi-

gner moi-même à V. M. ma tendre reconnoissance.

Je me reproche, Sire, d'entretenir si longtemps de moi V. M., et d'une manière si triste; j'aime mieux lui parler de ce qui se passe ici. Nous avons depuis quinze jours le Comte de Falkenstein, dont V. M. connoît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, et vraisemblablement je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui est encore incertain. S'il nous rend visite, je me propose de lui lire un petit Éloge de Fénelon qui pourra l'intéresser, et à l'académie des sciences quelques réflexions sur la théorie de la musique. Ces deux petits morceaux sont écrits il y a long-temps; et tout médiocres qu'ils sont, je ne serois pas en ce moment en état de les faire. Il me paroît qu'en général ce Prince réussit assez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable, et cherchant à s'instruire. Il a déclaré que s'il venoit aux académies, il ne vouloit point de complimens, et quoique notre métier soit d'en faire, nous lui obéirons. Il va partout sans être annoncé, ni même attendu; nos spectacles paroissent le

toucher peu, il aime mieux voir les établissemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à l'hôtel-Dieu, et fut saisi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades sont traités dans cette maison, étant entassés jusqu'à six dans un même lit, le mort à côté du mourant, et celui-là à côté d'un convalescent. Ce n'est pas que l'hôtel-Dieu ne soit très-riche, et en état par conséquent de faire beaucoup mieux; mais cet hôtel-Dieu a des *administrateurs*, et c'est en dire assez. On assure que l'Empereur ira visiter nos ports; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens sous Louis XIV, mais du moins dans un état supportable, et bien meilleur que celui où la mauvaise politique du cardinal de Fleury l'avoit laissée. Les citoyens honnêtes se flattent ici, que ce Prince fera connoître au Roi son beau-frère l'état horrible de l'hôtel-Dieu, sans doute ignoré de ce jeune Prince, et que peut-être il en résultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille!

Nous sommes ici fort occupés des insurgens, et fort impatiens de voir quel sera le succès de la campagne décisive qui va s'ouvrir.

On dit que les Anglois dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique ; il me semble qu'il n'est pas fort honnête, et encore moins honorable à tous ces petits souverains germaniques, d'envoyer ainsi leurs sujets se faire égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Aussi dit-on que la plupart restent en Amérique, et il me semble que c'est encore leur meilleur parti.

Voilà donc le tyran du Portugal disgracié. Tout ce qu'on raconte de sa tyrannie fait horreur, mais peut-être tout cela est-il exagéré. Quant à l'Espagne, on dit que l'inquisition y continue ses vexations, et elle fait son métier, puisque le Roi la laisse faire.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire tous les regrets que je ne puis vous exprimer assez de ne pouvoir assurer que par écrit V. M. du tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'à la fin de ma vie etc.

A Paris, ce 28 Avril 1777.

SIRE,

Je crois devoir rendre compte à V. M. de la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Mr le comte de Falkenstein, et dans laquelle V. M. est intéressée. Il vint samedi dernier 17 de ce mois à l'académie françoise, et après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la bonté de s'approcher de moi; il me dit d'abord des choses très-obligeantes, et ajouta: on dit que vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout à fait Allemand. Je répondis que j'avois en effet formé le projet de faire ma cour cette année à V. M., et d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison; que j'avois fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettoit pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeoit d'autant plus, que V. M. avoit bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le roi de Prusse: deux fois, répondis-je, une en 1756 à Wésel, où je ne restai que peu

de jours, et l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce Prince, mais les circonstances m'en ont empêché; j'ai surtout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'Empereur à Neisse : mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. Il étoit bien naturel, me répondit-il, que l'Empereur, jeune et désirant de s'instruire, voulût voir un Prince tel que le roi de Prusse, un si grand Capitaine, un Monarque d'une si grande réputation, et qui a joué un si grand rôle. C'étoit, ajouta-t-il en propres termes, un écolier qui alloit voir son maître. Je désirerois fort, lui dis-je, que Mr le comte de Falkenstein pût voir les lettres que le roi de Prusse me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue; il y verroit que ce Prince portoit dès-lors sur l'Empereur le jugement que la voix publique a confirmé depuis. J'ai cru, Sire, que V. M. ne seroit pas fâchée d'être instruite de cette conversation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'Empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même; je

lui dirai seulement que j'avois lu dans l'assemblée deux morceaux, l'un consistoit en quelques synonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, et parmi ces synonymes étoit celui de *simplicité*, *modestie*, qui finissoit par une application légère et indirecte à ce Prince, et qu'il me parut sentir avec plaisir. L'autre morceau étoit un Éloge très-court de Fénelon, dans lequel il y avoit aussi plusieurs choses indirectes, qui lui étoient relatives, entr'autres un sur les voyages que Fénelon avoit désiré de faire faire au duc de Bourgogne son élève, et sur le désir qu'il avoit que ces voyages fussent sans cortége et sans appareil. Le comte de Falkenstein a recueilli au spectacle le fruit de cette simplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Oedipe* il y a quelques jours, et dans l'endroit où Jocaste dit ces vers de la 1ère scène du IVme acte :

Ce Roi, plus grand que sa fortune
Dédaignoit, comme vous, une pompe importune etc.

tout le spectacle se tourna vers lui, et battit des mains à plusieurs reprises. Cette sim-

plicité, Sire, est un bel exemple que l'Empereur est venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui; et cet exemple lui a été donné par un autre Roi, bien fait pour servir de modèle en tout à ses confrères. L'Empereur a vu avec intérêt tout ce qui mérite d'être vu ici et il a marqué partout beaucoup de raison, et d'envie de s'instruire. Il fut vendredi dernier à l'académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéressans qui avoient été donnés depuis six mois par les académiciens. Parmi ces mémoires il s'en trouva un sur ce que pensoient les anciens de la fureur du jeu. Il se tourna vers Mr Turgot qui présidoit à l'assemblée, et lui dit, *Voilà un mémoire qui est assez de saison.* C'est qu'en effet la fureur du jeu est à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le Roi donne à ce sujet.

Comme cette lettre, Sire, est uniquement destinée à parler à V. M. du voyage de l'Empereur, je n'y mêlerai point *Childebrand* en vous parlant aujourd'hui de moi. Ma santé est toujours très-languissante, et jusqu'à présent la belle saison y fait peu de changement;

il est vrai que cette belle saison est affreuse par les pluies continuelles qui tombent depuis six semaines.

Je finis en renouvelant à V. M. tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ses pieds les sentimens d'admiration, de reconnoissance, et de profond respect que je lui dois à tant de titres, et avec lesquels je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 23 Mai 1777.

SIRE,

Je suis pénétré de reconnoissance de l'intérêt que V. M. veut bien marquer pour ma santé, et de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois. Cette peine, Sire, est d'autant plus grande, que dans l'impossibilité où je suis de rien mettre à la place de la douce satisfaction que je me promettois, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les seuls et tristes plaisirs qui me restoient. La saison est si pluvieuse

vieuse et souvent si froide, que la promenade même m'est presque entièrement interdite, quoiqu'elle soit ma seule ressource. mes sociétés d'hiver étant toutes dispersées; je me trouve presque tous les jours seul avec moi-même, sentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, et le malheur de ne pouvoir le remplacer. Mais je sens que j'abuse des bontés dont V. M. m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux lui parler de tout le plaisir que j'ai eu en apprenant par Mr de Catt que la santé de V. M. est dans le meilleur état, et que non seulement elle résiste au mouvement prodigieux que V. M. se donne, mais qu'elle en est même affermie et fortifiée. Mr le comte de Falkenstein, que nous n'avons plus depuis la fin de Mai, s'est donné aussi de son côté bien du mouvement pour voir la France; il profitera sans doute pour son administration, du bien et du mal qu'il a vu presque partout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (et je n'en aurois pas besoin après V. M.) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire sur l'Impératrice Reine; n'ayant jamais eu l'honneur d'appro-

cher de cette Princesse, que d'ailleurs je n'aurois pas pris la liberté de juger, il me semble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inspiré à ses enfans le goût de la simplicité et de l'affabilité qui rendent les princes si chers aux peuples. Je crois l'Empereur en ce moment sur le chemin de ses États. Il a dû passer par Genève, et j'imagine qu'après avoir vu tant de choses, dont quelques unes n'en valoient guère la peine, il aura désiré de voir aussi le patriarche de Ferney, à qui cette visite *impériale* donneroit plusieurs années de vie. Il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles, que je crois d'ailleurs assez bonnes, j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de *la philosophie de la nature*, qui a été si cruellement et si platement persécuté par les pitoyables jansénistes qui se mêlent de juger au Châtelet de la vie et de la liberté des citoyens. Nosseigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public; cependant, pour l'honneur de la magistrature, ils n'ont osé le renvoyer absous, et ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritoit un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un

meilleur livre. V. M. a très-bien jugé cette rapsodie, qui en vérité n'étoit pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Pétersbourg. J'irois plus loin, il est vrai, pour chercher la santé; mais j'aurois beau courir, je craindrois qu'elle n'allât toujours plus vîte que moi. Je suis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la saison, toute mauvaise qu'elle est; mais c'est l'hiver que mon malheureux estomac m'attend, pour me jouer ses tours. Il faut se préparer à le combattre et en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère le chevalier de Jaucourt l'encyclopédiste. Il vit dans la plus grande retraite, et s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery. Car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en plusieurs volumes in-folio. Les petits volumes de Racine et de la Fontaine ne contiennent pas tant de mots, et plus de choses. Du reste, chacun fait comme il l'entend pour s'amuser; mais il n'est pas aussi aisé d'amuser les autres. Encore le quaker Fréeport a-t-il

raison dans l'Écossoise de Voltaire, quand il dit qu'il est plus difficile de s'amuser que de s'enrichir; c'est bien pis quand on veut amuser ceux qui s'ennuient.

J'ai lu le discours de Mr Pitt ou milord Chattam (qui auroit bien mieux fait de conserver son premier nom). Ce discours est en effet, comme le dit V. M., plein de vérités fâcheuses, mais que le gouvernement anglois n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, et nous a donné le temps de mettre notre marine en état de résister à la sienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglois. Je désirerois bien de savoir, s'il n'y a point d'indiscrétion à faire de pareilles questions à V. M., ce qu'elle pense de cette guerre, de la conduite politique et militaire des Anglois, et des manoeuvres de Wasinghton; je n'oserois pas lui demander son avis, si je n'étois bien sûr qu'en une phrase elle m'en dira plus que d'autres ne feroient en un volume. La netteté, la briéveté, la précision caractérisent tous ses jugemens politiques, militaires et littéraires, et l'Avocat véni-

tien lui diroit comme à ses juges, *E semper ben.* Mais il me semble que ce même Avocat, s'il lisoit cette longue lettre, me diroit à moi de me taire, et de respecter les momens précieux de V. M. Je finis donc en la priant d'agréer avec sa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie etc.

A Paris, ce 28 Juillet 1777.

SIRE,

En revenant de la campagne, où j'avois été passer quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guères, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le rêve très-philosophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V.M. du conseil qu'elle me donne avec Chaulieu, de *semer de fleurs* le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire,

et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de bled, qui se passeroient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; et je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du Prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa soeur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le Patriarche, et qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, et les nouveaux avantages que les Anglois s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, et j'avoue que je ne serois pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paroît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer et s'ils ten-

tent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plutôt qu'ils pourront, et je souhaite plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du roi de Suède; je sais qu'il se propose d'aller à Berlin, et peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à V. M. C'est le seul bonheur que je lui envie, et dont je ne veux pas désespérer encore; c'est la seule idée flatteuse qui me reste, et que j'aime au moins à nourrir, si ma frêle machine ne me permet pas de la réaliser.

Je viens à présent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, et que de princes même tout éveillés, qui ne pensent pas comme V. M. rêve? Hélas! pour le malheur de la pauvre espèce humaine, ce rêve ne l'est pas assez, et tout ce qui en est l'objet n'est que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les sottises humaines, et en voyant avec quel agrément elles y sont persiflées, *j'ai dit le vers* de la comédie :

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

Je prendrai à cette occasion la liberté de faire une représentation à V. M.; elle a pour objet le progrès des lumières philosophiques, qui va si lentement malgré vos efforts et surtout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une classe de philosophie spéculative, qui pourroit, étant dirigée par V. M., proposer pour sujets de ses prix des questions très-intéressantes et très-utiles; celle-ci par exemple, *s'il peut être utile de tromper le peuple?* Nous n'avons jamais osé à l'académie françoise proposer ce beau sujet, parce que les discours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raison, deux docteurs de sorbonne pour censeurs, et qu'il n'est pas possible avec de pareilles gens d'écrire rien de raisonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni sorbonne, et une question comme celle-là seroit bien digne d'être proposée par elle à tous les philosophes de l'Europe, qui se feroient un plaisir de la traiter. De pareils sujets vaudroient mieux, ce me semble, que la plupart de ceux qui ont été pro-

posés jusqu'ici par cette classe métaphysique. Le dernier surtout m'a paru bien étrange par son inintelligibilité ; je n'ai vu personne qui ne pensât comme moi là-dessus, et je suis bien sûr que mon ami la Grange n'a pas été consulté. Il auroit certainement épargné à l'académie le désagrément de voir ses questions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire sur lequel je demande avec la plus grande instance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponse détaillée. L'objet est si intéressant que je ne doute pas du succès de ma demande. La société royale de médecine, établie à Paris, et composée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur et de plus instruit, connoissant les bontés dont V. M. m'honore, s'est adressée à moi pour présenter ce mémoire à V. M., et pour en obtenir les éclaircissemens qu'elle demande. Je la supplie très-humblement de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu jusqu'au commencement d'Août le plus vilain été. Je redoute l'approche

de la mauvaise saison, et je commence même à me sentir des approches du froid. Qu'il fasse de moi cependant tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la santé vraiment précieuse de V. M.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 22 Septembre 1777.

SIRE,

Mr Grimm, à son arrivée à Paris, m'a remis le paquet dont V. M. l'avoit chargé pour moi. J'ai lu avec avidité l'excellent écrit qu'il contenoit, et je voulois en faire sur le champ mes très-humbles remercimens à V. M.; mais j'ai pensé qu'ayant eu l'honneur de lui écrire il y a peu de temps, ce seroit l'importuner bien souvent de mes lettres, et qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes barbouillages; j'ai mieux aimé employer ce temps à lire, à relire, et à faire lire à ceux qui en sont dignes un ouvrage si digne lui-même de V. M., si plein des plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raison, d'esprit, et

d'élégance, et dont V. M. prouve combien les préceptes sont sages, par le soin et le succès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, Sire, et l'exemple que vous donnez aux autres souverains, sont encore supérieurs aux sages et utiles leçons qu'ils peuvent puiser dans vos écrits. Puissiez-vous donner encore long-temps l'exemple et le précepte !

J'ai eu le malheur de perdre il y a un mois madame Geoffrin, la seule véritable amie qui me restât; depuis la perte de l'amie avec laquelle je passois toutes mes soirées, j'allois, pour adoucir ma peine, passer les matinées avec madame Geoffrin, dont l'amitié étoit ma ressource. Je ne sais plus que faire à présent de mes soirées ni de mes matinées, et tout ce qui les occupe n'est que du remplissage. Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi, et je crains d'abuser de ses bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de proposer à V.M. la question importante, *s'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'étoit pas précisément qu'elle ordonnât à son académie de traiter ce sujet, mais qu'elle le fît proposer par la classe métaphysique pour sujet du prix;

ce qui ne sera possible que pour le sujet prochain, puisqu'il y en a déjà un de proposé, sur lequel malheureusement on ne peut revenir. Puisque V. M. veut bien entrer avec moi dans quelque détail sur cette grande question, je penserois, Sire, sauf votre meilleur avis, qu'il faut distinguer les erreurs transitoires et passagères des erreurs permanentes; il est hors de doute qu'on peut et qu'on doit peut-être se permettre de laisser au peuple une erreur passagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal; et V. M. en apporte des exemples incontestables. Les erreurs permanentes feroient plus de difficulté, et je ne sais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que davantage à les entretenir. Mais cet objet demanderoit de grandes discussions, et c'est pour cela que je désirerois de voir cette question proposée à tous les philosophes de l'Europe par le plus philosophe des souverains.

V. M. a bien raison de dire que le parlement anglois ne l'est guère, et que sa conduite est celle d'une troupe d'insensés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéressantes de la fin de cette campagne, qui, heureuse-

ment pour les ennemis de l'Angleterre, et malheureusement pour l'humanité, ne sera pas vraisemblablement la dernière. L'ouverture du parlement est un moment intéressant, et nous verrons si Angleterre consentira à achever de se ruiner pour achever de dévaster et de dépeupler ses colonies.

Le Sr Tassart, sculpteur, qui vient de m'écrire, me paroît plein de zèle pour le service de V. M., et de désir de mériter de plus en plus ses bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet honnête et habile artiste, qui mérite un sort heureux par ses talens et par son caractère.

J'ai une proposition à faire à V. M., qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ouvrage intitulé *la philosophie de la nature*, dont l'auteur, Mr Delisle, a été si indignement traité par les inquisiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à son égard; mais ce malheureux procès a détruit sa fortune; il auroit besoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philosophe, et il désireroit ardem-

ment que V. M. voulût bien être ce protecteur. C'est un homme de trente ans, d'une figure noble et distinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes et de moeurs, qui a beaucoup de connoissances, comme son ouvrage le prouve, que V. M. aimeroit, si je ne me trompe, qui auroit pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement, qui par l'agrément et l'aménité de sa conversation pourroit lui être de quelque ressource dans ses momens de relâche. Si V. M. consentoit à se l'attacher, et qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fussent telles qu'il pût espérer un sort heureux pour le reste de ses jours. Mr de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à V. M. la même demande, et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le plus respectueux dévouement etc.

A Paris, ce 27 Novembre 1777.

SIRE,

Je dois à V. M. de nouveaux remercimens des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment, et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courent manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspiroit la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon coeur à V. M., dont les bontés me sont si connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, si pleines de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma douleur en faisant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produisit en eux, je n'exagère point, Sire, la plus tendre vénération pour V. M., et

quelques uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liroient les mêmes sentimens dont ils étoient pénétrés eux-mêmes. Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y avoit dans ces lettres de plus intéressant, de plus moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire chérir et respecter l'auguste Auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal sans ma participation; et à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis coupable, c'est d'avoir donné à V. M., s'il est possible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ses yeux. L'intention doit au moins faire excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'assurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce soit au monde, ni en entier ni par extrait; que je ne les ai mêmes lues qu'à un très-petit nombre

de

de sages, à qui tout ce qui vient de V. M. est cher et précieux; je n'ai point oui dire qu'il en coure à Paris des copies manuscrites, et s'il en couroit, j'ose assurer, Sire, que ce seroit des copies factices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avoit, dit-on, adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces faussaires, et à la fin je m'en suis lassé, en priant ceux qui les liroient à l'avenir de les regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phrases tronquées et infidelles de ces lettres; c'est ce que j'ignore; mais V. M. peut se rappeler qu'à l'occasion de quelques phrases qu'on fit courir ainsi il y a quelques années, elle soupçonna qu'elles étoient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on sait, toutes les lettres aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander, et si le fait dont elle se plaint est vrai, il se pourroit qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faute ou par mon zèle, quelques

extraits des lettres de V. M., ce ne sont que des extraits qui ne peuvent blesser personne, et dont l'effet unique a été de faire chérir et respecter V. M. par ceux qui ne connoissoient en elle que le Roi, et qui ne connoissoient pas l'homme et le sage.

Platon n'avoit garde de publier les lettres du tyran Denys; elles ne ressembloient pas à celles du philosophe Fréderic. Aristote nous a transmis une lettre de Philippe, pere d'Alexandre; et cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ses victoires sur les Athéniens.

Telle est, Sire, je vous le répète, l'exacte et pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher V. M., et me rendre ses bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues! Dans la triste situation où je suis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, et qui n'est point affoiblie, il ne me manqueroit plus que ce malheur. Je n'aurois pas, Sire, le courage d'y survivre; et vous n'aurez pas celui d'aggraver si profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation, et la vénération la plus tendre etc.

A Paris, ce 28 Novembre 1777.

SIRE,

V. M. persiste à me croire coupable malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre encore quelques mots pour ma justification. Jamais, Sire, non jamais je n'ai souffert qu'on prît de copies dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, que des réflexions si philosophiques par lesquelles elle a bien voulu chercher à soulager ma douleur après la perte que j'avois faite; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philosophe affligé, et le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de V. M.; ce motif de ma part est si honnête, et le succès y a si généralement répondu, que malgré le mécontentement de V. M., il m'est impossible de m'en repentir, sans compter que je me suis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il est question, et qu'assurément je ne les aurois pas données à l'imprimeur sans la permission de V. M. Sur toutes les autres choses, Sire, que peuvent renfermer vos lettres, j'ai été du plus grand scru-

pule, je n'ai permis à personne d'en copier une seule ligne, et je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de personnes, qu'en supprimant tout ce qui pouvoit le moins du monde compromettre V. M. Voilà, Sire, quelle a été ma conduite. Mais V. M. sait que toutes les lettres, et à plus forte raison les siennes, sont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin jusqu'à Paris; elle s'en est même plainte dans plusieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvreurs de lettres avoient en effet abusé de cette licence, et rapporté, même sans exactitude, ce que ces lettres contenoient. Ce n'est pas ma faute, Sire, si cet exécrable abus existe dans presque toute l'Europe, et je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que ce soit de m'accuser à cet égard, et de prouver son accusation.

J'espère donc, Sire, que V. M. voudra bien me croire, et rendre plus de justice à mes sentimens, à mon honnêteté et à ma discrétion.

Je vous dois, Sire, des remercimens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manuscrit de Froissart qui est à Breslau. Cette copie a été trouvée parfaite, et

telle qu'il le falloit pour les vues du nouvel éditeur.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite sur la mort de la pauvre madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle savoit par elle-même que j'étois capable d'aimer. C'étoit la seule amie qui me restât après celle que j'avois perdue. Me voilà seul dans l'univers, et plus à plaindre que V. M. ne peut croire; je n'ai pas besoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V. M. et de lui avoir déplu sans le mériter. Elle continuera, j'ose le croire, à me consoler par ses lettres, et ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le discours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie françoise en recevant le successeur de Gresset. Le public, Sire, a accueilli ce discours avec la plus grande indulgence, et lorsque je l'ai prononcé, et depuis même qu'il est imprimé. Mais je ne serai, Sire, pleinement satisfait de mon succès que dans le cas où V. M. voudroit bien honorer cette bagatelle de son suffrage. J'ai tâché d'y caractériser, le mieux

qu'il m'a été possible, les ouvrages et la personne de Gresset, et les poëtes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontens.

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proscrit comme moi, et pour un Prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'ose presque plus parler à V. M. des affaires publiques, je me permets néanmoins de faire des voeux pour qu'elle ne se trouve pas engagée dans une guerre qui nuiroit à son repos en augmentant sa gloire, parce qu'elle n'a plus besoin de gloire, et qu'elle a besoin de santé et de repos.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus tendre confiance en vos bontés etc.

A Paris, ce 30 Janvier 1778.

SIRE,

Je voulois d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à V. M. de mon affliction et de mon innocence. Mais, Sire, les petits inté-

rêts doivent céder aux grands, et mon coeur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous déclarant le protecteur de l'Allemagne, et le défenseur des princes qui la composent. J'ignore, Sire, et je ne cherche point à pénétrer, quelle sera la suite de ce procédé aussi noble que généreux, qui va faire une époque bien respectable dans la vie déjà si glorieuse de V. M. Je fais seulement des voeux pour votre santé, votre conservation et votre bonheur, et pour l'heureux succès de l'exemple, si digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres souverains.

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde; je ne sais s'il a couru réellement dans Paris et dans Versailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait su mauvais gré; mais si ces copies ne sont pas fautives et infidelles, comme cela est arrivé plusieurs fois, il est bien sûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonspection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvoit le regarder, dans la

crainte qu'il n'en fît usage, et ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il est ici, par le même motif. Il est en ce moment à Paris, bien fêté, et bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui est encore un ouvrage étonnant pour son âge.

V. M. est en ce moment si occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuser de ses momens. Je me permettrai seulement d'ajouter un mot sur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au sujet de ma lettre sur madame Geoffrin, que si *je n'avois plus ni matin ni soir, j'avois encore le midi et l'après-midi qui peuvent me servir de consolation.* Hélas, Sire, (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaisanter sur mon état,) ces deux parties de la journée sont encore plus tristes pour moi que les autres. Mon malheureux estomac m'oblige de les passer seul, et ce n'est que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adoucissent ma peine sans la faire cesser. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les consolations, en me rendant vos bontés, que j'ose dire n'avoir point mérité

de perdre, et dont je sens le prix plus que jamais.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 30 Mars 1778.

SIRE,

V. M. m'a tellement accoutumé depuis longtemps aux marques de sa bienveillance, que j'ose prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un sujet qui en est vraiment digne, et à qui elle les accordera pour lui-même dès qu'elle l'aura connu. Mr le vicomte d'Houdetot, ancien Colonel, et Lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M., est un jeune militaire d'une naissance distinguée, plein d'honneur, de courage, et d'amour pour son métier, qui voyage pour s'en instruire, et qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un si louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'instituteur, le chef et le modèle. A ces titres pour mériter vos bontés, Mr le vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour

toucher le cœur sensible de V. M., c'est d'appartenir à une mère vraiment respectable, pleine d'esprit, d'ame et de vertu, et digne, j'ose le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la personne de son fils, par les sentimens d'admiration et de respect dont elle est pénétrée pour V. M.; sentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été souvent le témoin, et qu'elle n'a cessé d'inspirer à ce même fils. J'ose donc, Sire, supplier V. M. avec la plus vive instance de vouloir bien permettre à Mr le vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir et de l'entendre quelques momens, et surtout d'être témoin sous ses auspices de ces admirables manoeuvres qui font l'étonnement de l'Europe, et qui sont un objet si intéressant pour un jeune officier avide de s'instruire. Mr le vicomte d'Houdetot conservera, Sire, un souvenir éternel de la grâce signalée que V. M. aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permission. Mais ce qu'il n'oubliera surtout jamais, ce sera, Sire, le bonheur dont il aura joui, et qui est en ce moment si désiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de si glo-

rieuses ; dans ce moment si remarquable, où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenseur de l'Allemagne, et de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Gustave Adolphe, à qui V. M. succède, et dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force et de dignité que V. M. vient de publier sur la situation présente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit si digne de vous, mais nous désirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., et dans ce qu'elle fait, et dans ce qu'elle écrit.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens d'admiration et de reconnoissance que je conserverai jusqu'au tombeau etc.

A Paris, ce 31 Mars 1778.

SIRE,

V. M. ne sera sans doute ni étonnée ni offensée du silence que je garde depuis trois mois à son égard. J'ai cru devoir respecter en ce moment les occupations vraiment respectables qui sans doute remplissent tout le temps de V. M., qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle si grand et si digne d'elle et pour le succès desquelles toute l'Europe et en particulier toute la France font les voeux les plus ardens et les plus sincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéressant pour elle, la mort de Mr de Voltaire. V. M. aura su sans doute toutes les sottises qui ont été faites et dites à cette occasion, le refus que son curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eût déclaré par écrit qu'il mouroit catholique, et que s'il avoit *scandalisé* l'Église, il lui en demandoit pardon, son enterrement fait à 30 lieues de Paris, par une espèce d'escamotage, dans l'abbaye de son neveu, les reproches et les menaces qu'on a faites au malheureux moine prieur de cette abbaye, qui

s'est défendu par une lettre que ses supérieurs même ont jugée sans réplique ; le refus qu'on fait à l'académie françoise de faire, suivant l'usage, un service pour lui; enfin la joie bête et ridicule de tous les fanatiques au sujet de cette mort. Toutes ces infamies nous déshonoreroient aux yeux de l'Europe et de la postérité, si l'Europe et la postérité pouvoient ignorer qu'elles ne sont point l'ouvrage de la *nation*, mais de la partie honteuse de la nation, malheureusement accréditée.

Je suis penétré de la plus vive reconnoissance de toutes les bontés que V. M. a bien voulu témoigner à Mr le vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureusement en profiter comme il l'auroit désiré. Sa femme est accouchée depuis son départ, et toute la famille a donné à l'enfant le nom de *Fréderic*, qui est l'expression de sa reconnoissance, quoique V. M. ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à V. M. l'expression de tous les sentimens que je lui dois, d'abuser de ces instans si précieux à sa gloire, au grand objet dont elle est occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe et de l'humanité.

Quand elle sera un peu plus libre, j'aurai l'honneur de lui écrire plus au long, et de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration, et de la vénération tendre et profonde avec laquelle je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 29 Juin 1778.

SIRE,

Je n'ai reçu qu'hier 29 Juin au soir, la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire sur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avois eu l'honneur ce jour-là même, d'écrire à V. M. une lettre qui étoit partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlois à V. M. de la mort de Mr de Voltaire et des suites qu'elle a eues, mais en peu de mots, par respect pour les occupations si importantes, et si respectables à tous égards, qui remplissent les momens précieux de V. M., et qui fixent en ce moment sur elle plus que jamais les yeux et l'intérêt de l'Europe. V. M. par sa lettre me demande des détails sur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus

retenu, Sire, par la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait un si digne usage, je ne perds pas un moment pour satisfaire à vos désirs, et comme je prévois que cette lettre sera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 Juin, quoiqu'elle ne puisse partir que par le courrier du 3 Juillet prochain; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter sans délai les ordres de V. M.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'est passé, et en état de juger toutes les sottises qu'on a faites et qu'on a dites sur ce triste sujet, il est nécessaire, Sire, que je reprenne les choses d'un peu plus haut. Au commencement de Mars, Mr de Voltaire, arrivé à Paris trois semaines auparavant, eut un crachement de sang considérable, accident qu'il éprouvoit pour la première fois de sa vie. Quelques jours avant sa maladie, il m'avoit demandé, dans une conversation de confiance, comment je lui conseillois de se conduire, si pendant son séjour il venoit à tomber grièvement malade. Ma réponse fut celle que tout homme sage lui auroit faite à ma place, qu'il feroit bien de se conduire en cette circonstance comme tous les

philosophes qui l'avoient précédé, entr'autres comme Fontenelle et Montesquieu, qui avoient suivi l'usage

Et reçu ce que vous savez
Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponse; *je pense de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre le Couvreur.* Il avoit, je ne sais pourquoi, beaucoup d'aversion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette aversion, désirant qu'en cas de malheur tout se passât sans trouble et sans scandale. En conséquence, se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de sa maladie, il prit bravement son parti de faire ce dont nous étions convenus, et dans une visite que je lui fis le matin, comme il me parloit avec assez d'action, et que je le priois de se taire pour ne pas fatiguer sa poitrine: *il faut bien que je parle bon gré malgré*, me dit-il en riant; *est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il faut que je me confesse? Voilà le moment de faire, comme disoit Henri IV, le saut périlleux; aussi je viens d'envoyer chercher l'abbé*

l'abbé Gaultier, et *je l'attends*. Cet abbé Gaultier, Sire, est un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même et par bonté d'ame étoit venu se présenter à Mr de Voltaire quelques jours avant sa maladie, et lui avoit offert, en cas de besoin, ses services ecclésiastiques, que Mr de Voltaire avoit acceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré et plus raisonnable que trois ou quatre autres capelans, qui sans mission comme l'abbé Gaultier, et sans connoître plus que lui Mr de Voltaire, étoient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer, et les jugemens de Dieu, et que le vieux Patriarche, par bonté d'ame, n'avoit pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, et en sortit si content, qu'il vouloit sur le champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons le *bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raison*, dit-il, *que je crache le sang, et que je pourrois bien par malheur cracher autre chose.* Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite toute entière de sa propre main, et par laquelle il déclare *qu'il veut mourir dans la religion catholique*

où il est né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes, et ajoute, *que s'il a jamais scandalisé l'Église, il en demande pardon à Dieu et à elle.* Il avoit ajouté ce dernier article à la réquisition du prêtre, et, disoit-il, *pour avoir la paix.* Il donna cette profession de foi à l'abbé Gaultier en présence de sa famille et de ceux de ses amis qui étoient dans sa chambre; deux d'entr'eux signèrent comme témoins au bas de cette profession. Plusieurs de ses amis et de ses parens jugeoient avec raison qu'il avoit porté trop loin la complaisance aux désirs de notre mère Ste Église, qu'il devoit se contenter de déclarer *verbalement* et en présence de témoins qu'il mouroit *catholique*, et qu'on ne pouvoit rien exiger de plus, puisqu'il avoit toujours désavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputoit. Quoi qu'il en soit, Sire, le curé de St Sulpice, sur la paroisse duquel il étoit, homme de peu d'esprit, dévôt et fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut assez fâché de ce qu'on ne s'étoit pas adressé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avoit à coeur de faire cette conversion, qu'un

aventurier venoit lui souffler mal-honnêtement; cependant il approuva la profession de foi qu'on lui présenta, et en donna même son attestation par écrit.

Voilà, Sire, tout ce qui se passa pour lors; Mr de Voltaire se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, et assez bien pour venir dans la même journée à l'académie et à la comédie. Au moment où il arriva à l'académie, il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui crioient en battant des mains; *Vive Mr de Voltaire;* l'académie alla en corps au devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de présider à l'assemblée, le nomma Directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit marquer à cet illustre confrère son attachement et sa vénération. Il nous enchanta tous par sa politesse, par les grâces de son esprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant et d'honnête. Il alla delà à la comédie, suivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la salle, et pendant toute la représentation (on jouoit sa tragédie d'Irène) est une chose sans exemple.

Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire ; l'enthousiasme et l'ivresse étoient au dernier degré ; les comédiens vinrent dans la loge où il étoit lui mettre une couronne de laurier sur la tête, aux acclamations de toute la salle, qui crioit, *Bravo*, en battant des pieds et des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent sur le théatre le buste de Mr de Voltaire, qu'ils avoient couronné de même, ce fut alors que les transports redoublèrent. C'est cette apothéose, Sire, qui a surtout irrité les fanatiques. Un ex-jésuite, qui prêchoit le carême à Versailles, eut l'impudence de crier là-dessus au scandale en présence de toute la cour, mais toute la cour se moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, et de quelques imbécilles, qui ne sont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le sont ailleurs. Mais par malheur cette apothéose a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, et qui ont senti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudroient jamais de la part de la nation un hommage aussi flatteur, qui n'étoit rendu qu'au génie et à la personne. Je ne connois, Sire, et tout Paris le disoit en ce moment, je ne connois au monde qu'un

seul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec Mr de Voltaire l'enthousiasme et l'admiration publique, et cet homme, Sire, je le laisse à deviner à V. M.

Mr de Voltaire, qui continuoit à jouir tous les jours, et au spectacle, et à l'académie, et dans les rues même, de l'hommage de ses concitoyens, tomba enfin très-serieusement malade à la fin d'Avril, pour avoir pris dans un moment de travail plusieurs tasses de caffé qui augmentèrent la *strangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il étoit sujet: pour diminuer ses douleurs, il prit des calmans; mais il doubla et tripla tellement la dose, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyois pourtant en cet état; il me reconnoissoit toujours, et me disoit même quelques mots d'amitié, mais l'instant d'après il retomboit dans son accablement; car il étoit presque toujours assoupi; il ne se réveilloit que pour se plaindre, et pour dire qu'il étoit venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot son neveu, conseiller au grand conseil, alla trouver le curé de St Sulpice, qui lui dit que puisque Mr de Voltaire n'avoit pas

sa tête, il étoit inutile qu'il l'allât voir, mais qu'il lui déclaroit, que si Mr de Voltaire ne faisoit pas une réparation publique et solennelle, et dans le plus grand détail, du scandale qu'il avoit causé, il ne pouvoit *en conscience* l'enterrer en terre sainte. Le neveu eut beau lui répondre que son oncle, dans le moment où il jouissoit de toute sa raison, avoit fait une profession de foi, dont lui curé avoit reconnu l'authenticité, qu'il avoit toujours désavoué les ouvrages qu'on lui imputoit, qu'il avoit cependant poussé la docilité pour les ministres de l'Église jusqu'à déclarer que s'*il avoit causé du scandale, il en demandoit pardon;* le curé répondit que cela ne suffisoit pas; que Mr de Voltaire étoit notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, et qu'il ne pouvoit, sans se compromettre avec le clergé et avec Mr l'archevêque, lui accorder la sépulture ecclésiastique. L'abbé Mignot le menaça de s'adresser au parlement pour avoir justice, qu'il espéroit d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avoit en main; le curé, qui se sentoit appuyé, lui dit qu'il en étoit le maître; tous les amis de Mr de Voltaire étoient d'avis que sa famille

employât les voies juridiques ; on disoit hautement que les magistrats, qui avoient tant fait administrer et enterrer de jansénistes, ne pourroient en bonne justice refuser la même grâce à Mr de Voltaire, après la déclaration qu'il avoit faite : malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas Mr de Voltaire à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, auroit pu en cette occasion ne lui être pas favorable : le public ne pensoit pas ainsi, et soutenoit que le parlement auroit été forcé en cette circonstance par la voix publique, malgré toute la mauvaise volonté qu'il pouvoit avoir ; il y avoit d'ailleurs un grand nombre de magistrats, surtout parmi les jeunes gens, et quelques uns même parmi les vieillards, qui paroissoient très-bien disposés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parens fut plus forte que la raison, et ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le samedi 30 Mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ses services, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot ; celui-ci

alla sur le champ chercher l'abbé Gaultier et le curé de St Sulpice qui vinrent ensemble ; le curé s'approcha du malade, et lui prononça le mot de *Jésus-Christ ;* à ce mot, Mr de Voltaire, qui étoit toujours dans l'assoupissement, ouvrit les yeux, et fit un geste de la main comme pour renvoyer le curé, en disant, *laissez-moi mourir en paix ;* le curé, plus modéré en cette occasion et plus raisonnable qu'à lui n'appartenoit, se tourna vers ceux qui étoient présens, et dit, *vous voyez bien, Messieurs, qu'il n'a pas sa tête ;* il l'avoit pourtant très-bien en ce moment, mais les assistans, comme vous croyez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan se retira ensuite, et dans les propos qu'il tint à la famille, il eut la maladresse de se déceler, et de prouver clairement que toute sa conduite étoit une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avoit *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avoit *tout gâté*, qu'on auroit dû s'adresser à lui seul, curé du malade ; qu'il l'auroit vu *en particulier et sans témoins*, et qu'il auroit *tout arrangé.* Il persista néanmoins à lui refuser la sépulture ecclésiastique, et donna seulement son consen-

tement par écrit, que Mr de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profession de foi avoit été donnée directement au curé, il se seroit surement rendu plus facile; il auroit fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui remportée sur le Patriarche des incrédules, mais comme cette profession avoit été donné à un pauvre galopin de prêtre, l'archevêque et le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration étoit une moquerie, que de laisser au galopin l'honneur de la victoire.

Mr de Voltaire mourut le même jour à onze heures du soir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, et ayant marqué dans toute sa maladie, autant que son état le lui permettoit, beaucoup de tranquillité d'ame, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avois encore vu la veille de sa mort, et sur quelques mots d'amitié que je lui disois, il me répondit en me serrant la main, *vous êtes ma consolation*. Son état me fit tant de peine, et il avoit tant de difficulté à s'exprimer, même par monosyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce spectacle; l'image de ce grand homme mourant m'affecta si profondément, et

m'est restée si vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'étoit pour moi l'objet des plus tristes réflexions sur le néant de la vie et de la gloire, et sur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé 24 heures après sa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, et conduit par l'abbé Mignot et quelques autres parens à l'abbaye de Scellières à 30 lieues de Paris, dont l'abbé Mignot est titulaire. Il y a été enterré le mardi 2 Juin en très-grande cérémonie, et avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui présenta. Vingt quatre heures après, le mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située, et qui lui défendoit de procéder à l'inhumation, si elle n'étoit pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme et très-respectueuse, dans laquelle il lui rendoit raison de sa conduite, et se justifioit si bien, qu'on

assure que ce prélat lui-même est convenu *qu'il n'y avoit rien à répondre.* Il paroît que cet Évêque, qui dans le fond est un bon homme, mais gouverné par une soeur dévote et fanatique, et poussé par l'archevêque de Paris, avoit fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, et avoit pris ses mesures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçoit de destituer, est accouru à Paris, a dit ses raisons, et on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré, ce qui pourroit bien être, que l'archevêque de Paris avoit fait consulter un savant canoniste, pour lui demander si Voltaire n'étoit pas dans le cas de l'exhumation, et que le canoniste avoit répondu qu'on s'en gardât bien, et que rien ne seroit plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reste, Sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, et même tous les évêques approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi plusieurs prélats que je pourrois nommer à V. M., l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a servi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne

craint pas d'être accusé de relâchement, puisqu'il est regardé comme janséniste, a dit hautement qu'il ne comprenoit rien à la conduite du curé de St Sulpice et de l'archevêque de Paris; que rien n'étoit plus contraire aux lois et à l'usage constant de l'Église; qu'on ne devoit refuser la sépulture qu'à ceux qui étoient notoirement excommuniés, ou qui donnoient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que Mr de Voltaire n'avoit pas fait. Plusieurs curés de Paris pensent de même, et surement l'auroient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort sur leur paroisse. Le curé de St Étienne du Mont, entr'autres, a dit publiquement, qu'il l'auroit enterré dans son Eglise entre *Racine* et *Pascal*, qui en effet y sont inhumés. Enfin toutes les personnes vraiment religieuses, c'est à dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, et un moyen de faire parler d'elles et de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatisme du curé et de l'archevêque.

Je ne parle point, Sire, de tout le reste de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle est indignée de tout ce qui se passe,

et il seroit bien injuste de la rendre responsable de toute cette infamie, qu'elle auroit empêchée et réprimée, si elle avoit le pouvoir en main. Les ministres qui ont souffert cette abomination déshonorante pour la France, et qui ont laissé les prêtres faire en cette occasion ce qu'ils ont voulu, ne pensent pas au crédit et à la force qu'ils leur donnent en agissant ainsi, puisqu'ils se croiront désormais les maîtres de donner ou de refuser à leur gré la sépulture. L'académie françoise n'a pu encore obtenir de faire pour Mr de Voltaire le service qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; et peut-être, malgré ses sollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus est un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reste tous les gens de lettres lui rendent cette justice, que personne n'ose se présenter encore pour lui succéder; et il y a tout lieu de croire que l'élection ne se fera pas sitôt. Elle devroit ne se faire jamais, et mon avis, s'il étoit suivi, seroit de laisser la place vacante.

Voilà, Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aye

fait qu'obéir à ses ordres, je crains pourtant d'avoir abusé de la permission qu'elle m'a donnée d'épancher mon coeur sur ce triste événement, et sur les suites révoltantes qu'il a eues et qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les journalistes de dire un seul mot à l'honneur de Mr de Voltaire, qu'il ne leur est pas permis même de prononcer son nom; qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ses pièces et que cette défense vient à peine d'être levée? J'en aurois là-dessus trop à dire, s'il n'étoit plus prudent de garder le silence. La lettre dont V. M. vient de m'honorer étoit bien nécessaire à mon coeur, pour adoucir la douleur et l'indignation dans laquelle je suis plongé. Si j'avois vingt ans de moins, je quitterois sans regret un pays où le génie est traité avec tant d'indignité, de son vivant et après sa mort. Mais j'ai soixante ans, et je suis trop vieux pour déménager. Je me console au moins par l'intérêt que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philosophie, la France, et l'Europe même viennent de faire; je ne laisserai, Sire, ignorer cet

intérêt à aucun de ceux qui sont faits pour le connoître et pour le sentir. Mr de Voltaire en étoit digne, j'ose le dire, non seulement par son rare génie, mais par son admiration pour V. M.; vous étiez souvent, Sire, l'objet de nos entretiens, il chérissoit et honoroit votre personne, et vous regardoit comme la ressource et l'espérance de la vérité et de la raison. Il seroit digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale et dans votre académie les honneurs qu'on lui refuse dans sa patrie. C'est au plus grand Roi de l'Europe, à celui qui est fait pour servir aux autres d'exemple et de modèle, c'est à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte solennel, qui console la philosophie, qui fasse rougir la France, et qui confonde le fanatisme. Vous avez, Sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt sans doute de quelques momens de repos, et je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, et de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'est plus.

Je termine cette lettre, Sire, en offrant plus vivement que jamais à V. M. tous les voeux que je fais pour elle, tous ceux que la nation françoise fait en ce moment pour vous, pour votre conservation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir l'arbitre et le sauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus chère et plus respectable à l'Europe.

Ces sentimens, Sire, sont plus que jamais gravés au fond de mon coeur, ainsi que la reconnoissance éternelle, l'admiration profonde, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir etc.

A Paris, ce 1 Juillet 1778.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de Mr de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai presque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la personne du respectable milord Maréchal, dont V. M. honoroit la vertu, et qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avoit pour votre personne. On dit qu'il est mort avec la tranquillité la plus philosophique, et je

n'en suis point surpris. Il m'honoroit de son amitié, et j'en sentois tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, et on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, et sa vie me fait supporter la mienne.

J'oubliois de dire à V. M. que Mr de Voltaire, dans une des visites que lui fit son curé, lui fit donner 25 louis pour les pauvres de sa paroisse; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baise-mains*, et n'en a pas moins refusé de l'enterrer. On pouvoit lui dire comme *Chicaneau* au portier de son juge, qui reçoit la bourse du plaideur et lui ferme la porte, *hé, rendez donc l'argent.* Mais l'Église est comme l'antre du lion de la fable, *tout y entre et rien n'en sort.*

J'oubliois encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un sur la manière dont il se seroit conduit, si Mr de Voltaire étoit mort sur sa paroisse, avoit répondu: *je l'aurois fait enterrer solennellement, et je lui aurois fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurois mis sa profession de foi.* Voilà en effet, Sire, ce qu'auroit fait un homme d'esprit,

comme ce curé l'est sans doute. Cette épitaphe auroit été un trophée pour l'Église, et pour la postérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente, des *erreurs* de Mr de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de St. Sulpice et l'archevêque n'aient pas pensé de la sorte, et n'ayant pas vu tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus et persiflés en la regardant comme dérisoire. Mais, Dieu-merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seroient trop à craindre, s'ils joignoient l'esprit au crédit qu'on a la sottise de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'esprit de persuader à la plupart des rois, qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont profité avec adresse de la sottise de l'auteur du *systeme de la nature*, qui a bêtement avancé cette absurdité. Si ce mauvais philosophe avoit lu l'histoire ecclésiastique, il y auroit vu que les prêtres, bien loin d'être le soutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis; qu'il n'a pas tenu à eux que la maison de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenoit légitimement, et que s'ils disent aux rois que *leur puissance vient*

de Dieu, ce n'est pas qu'ils veuillent se soumettre à cette puissance, c'est au contraire pour soumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent représenter Dieu sur la terre.

Ce 2 Juillet 1778.

Second P. S. Je relis ma lettre, Sire, et je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, et qui seroit bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire au lieu de sa profession de foi. Je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où V. M. dit que *peut-être le vieux patriarche vivroit encore, s'il étoit retourné à Ferney.* Hélas! Sire, je le crois comme vous, et je suis persuadé que la vie fatigante et agitée qu'il a menée à Paris, a considérablement abrégé ses jours. J'étois fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle saison, et qu'il allât y jouir paisiblement des hommages qu'il avoit reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyoit à Ferney, l'en a détourné, et plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournoit jamais dans sa retraite, les

prêtres n'obtinssent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avoient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y étoit venu sans permission; mais il a été bien vérifié qu'il n'avoit jamais eu de défense d'y venir, et on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avoit formé presque subitement le dessein de venir à Paris, et qu'il étoit déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution et la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article, et son apothéose si brillante et si solennelle m'avoit consolé de son voyage; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes et irréparables de ce voyage imprudent et précipité. Son médecin a dit que s'il étoit resté à Ferney, il auroit pu vivre encore dix années. En effet le principe de la vie étoit si fort chez lui, que son agonie a été longue et douloureuse. Il avoit encore à 84 ans tout le feu de sa jeunesse; et dans une de nos assemblées de l'académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une épître de Pope, Mr de Voltaire

nous étonna et nous enchanta tous par sa présence d'esprit et sa mémoire, se souvenant à chaque vers françois du vers correspondant de Pope, qu'il n'avoit peut-être pas lu depuis trente années. Quoique sa tragedie d'Irene ne vaille ni Zaïre ni Mahomet, elle est encore fort supérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait demander à la famille, qui sans doute se fera un plaisir et un devoir de procurer cette lecture à V. M. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau. Quand l'auteur est tombé malade, il alloit la faire imprimer, et se proposoit de la dédier à l'académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M. d'avoir abusé, comme j'ai fait de sa patience et de son temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à faire; elle jetera ce bavardage au feu, si, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer, que de ne pas lui

donner cette foible preuve de mon zèle pour exécuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est dans ces dispositions que je la supplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les sentimens de reconnoissance, d'admiration, et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie etc.

J'apprends en fermant cette lettre qu'un très-habile artiste vient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en vouloit en marbre, je donnerois ses ordres à cet artiste.

A Paris, ce 3 Juillet 1778.

SIRE,

Les deux lettres du 22 et du 23 Juillet dont V. M. m'a honoré, ne me sont parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, et je ne

perds pas un moment pour répondre aux questions que V. M. me fait l'honneur de m'adresser sur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au maréchal de Richelieu le mot plaisant qu'on lui attribue, *Ah ! frère Caïn, tu m'as tué.* Je l'ai vu très-assidument dans le cours de sa maladie ; j'y ai trouvé plusieurs fois le Maréchal, et je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille, et tous ses amis n'en ont aucune connoissance. Il est vrai que le mot est plaisant, qu'il ressemble bien à ceux qu'il disoit souvent, et que le Maréchal ressemble encore mieux à frère Caïn ; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyoit, ce qui n'est pas vrai, que le patriarche s'étoit empoisonné avec de l'opium que lui avoit donné le Maréchal ; il lui en avoit bien donné en effet, mais la bouteille fut cassée par la faute des domestiques, sans qu'il en eût pris une goutte.

Il est très-sûr que quelques jours avant sa maladie, il prit beaucoup de caffé, pour travailler mieux à différentes choses qu'il vouloit faire ; les corrections de sa tragédie étoient du nombre ; il s'alluma le sang, perdit le sommeil,

souffrit beaucoup de sa strangurie, et pour se calmer, se bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, et qui vraisemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il est tombé malade, je sais qu'il travailloit sur les prophéties de Daniel; mais j'ignore où il en étoit. Je suis sûr aussi qu'à la réquisition de l'Impératrice de Russie, il avoit déjà commencé quelques pages de son histoire.

Sa famille s'est accommodée avec un libraire étranger pour ses manuscrits; mais comme ils sont encore sous le scellé à Ferney, on ne sait s'il y en a beaucoup; on en doute; car il faisoit imprimer à mesure qu'il composoit, il aimoit à jouir, et ne mettoit rien à fonds perdu.

L'Impératrice de Russie vient d'acheter sa bibliothèque qui est d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, a des notes de sa main. Cette princesse se propose de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera construire exprès, et au milieu duquel elle fera construire un monument en son honneur.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'Éloge que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet Éloge rappellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet Éloge, Sire, sera le signal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il servira de modèle; et les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'académie françoise ne pense point encore à lui choisir un successeur; elle y est trop embarrassée, elle tardera le plus qu'elle pourra; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le successeur de Voltaire sera reçu par un prêtre, qui étoit directeur lorsque ce grand homme est mort. Ses confrères suppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la langue et les mains liées ? Nous voulons toujours lui faire un service, et nous n'espérons guères de l'obtenir; et chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps, *la messe* est loin encore.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile artiste de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par plusieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buste du patriarche, d'une ressemblance parfaite. Il seroit digne d'être placé dans le cabinet de V. M., et donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits sur lui:

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et Monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Ce Monsieur de Beaumont est le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le désir de répondre aux questions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des voeux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à se couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres

souverains, et de toutes les qualités sublimes qu'elle a déployées depuis six mois, comme négociateur, comme guerrier et comme Roi. Puissiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Césars d'aujourd'hui*.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 16 Août 1778, anniversaire de la bataille de Lignitz.

SIRE,

J'ai reçu avec la plus vive reconnoissance, et pour la mémoire de mon illustre ami, et pour l'honneur des lettres, les expressions si douces et si consolantes des sentimens de V. M. pour ce grand homme, et de son amour pour les talens et le génie. Je voudrois pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, et qui est si propre à encourager et à consoler ceux qui cherchent comme elle, quoiqu'avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation et par l'étude les maux de la vie, les infirmités de

la nature humaine, les traverses causées par la persécution et la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. se propose d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'académie françoise vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avoit encore rendus à personne. Sur la proposition que je lui en ai faite, et qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a proposé l'Éloge de Mr de Voltaire pour le sujet du prix de poésie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'académie d'accepter une somme de 600 livres qui doublera le prix, et qui est pour moi le denier de la veuve, et j'ai de plus donné à l'académie le buste très-beau et très-ressemblant de Mr de Voltaire, le seul que nous ayons encore dans notre salle d'assemblée; ce buste à la vérité n'est qu'en terre, car je ne suis pas assez riche pour le donner en marbre; mais j'ai eu le plaisir de le voir exposé dans la salle d'assemblée à la séance publique du 25 Août, et honoré des applaudissemens et des l'armes de toute l'assemblée. Je lus à la même séance l'Éloge de Crébillon, où je trou-

vai plusieurs occasions de parler de son illustre vainqueur, en rendant d'ailleurs justice au vaincu. Le public me parut satisfait de tout ce qui s'étoit passé dans cette séance, et j'espère que le prix proposé aura l'approbation de V. M. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'Août de l'année prochaine, mais ces pièces, Sire, ne vaudront pas votre prose.

Je fais des voeux pour la fin de cette campagne, si fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour V. M.; je fais plus de voeux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, et dont le motif la couvre de gloire. Puisse l'hiver prochain inspirer à vos ennemis des dispositions plus raisonnables et plus pacifiques!

Mr de Catt remettra à V. M. un Éloge de la Motte qu'on m'a demandé pour un journal, et qui contient, à ce que je crois, un jugement sain sur les ouvrages de cet auteur. Je serois très-flatté que ce petit morceau méritât le suffrage de V. M.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un ouvrage très-savant de médecine, dont l'auteur, Mr Barthès, m'a prié de le mettre aux

pieds de V. M., et de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il est digne par ses talens et par ses travaux.

Mr de Rougemont est en peine, si V. M. a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, et désiroit que V. M. voulût bien l'honorer d'un mot de réponse. C'est un homme fort honnête, fort attaché à V. M., et très-digne de ses bontés.

Je n'entretiendrai pas V. M. de toutes les sottises qui se font, et qui se disent, et qui se lisent, ou ne se lisent pas, dans le séjour que j'habite. Je lui apprendrai seulement qu'il y a des hommes assez vils (et par malheur pour eux en assez grand nombre) pour jetter les hauts cris sur le sujet de prix que l'académie a propose ; que les curés de Paris ont voulu sur cela présenter requête au gouvernement, et que le gouvernement leur a imposé silence.

Je suis avec la plus vive reconnoissance et le plus profond respect etc.

A Paris, ce 9 Octobre 1778.

SIRE,

Mr le Baron de Goltz a bien voulu se charger de faire parvenir à V. M. le foible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux et respectable Milord Maréchal. Je serois bien flatté que cet Eloge pût obtenir le suffrage de V. M.; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne Milord qui en étoit l'objet, et j'aurai du moins la satisfaction, si je n'ai pas réussi, d'avoir exprimé dans cet Eloge les sentimens de respect et d'admiration dont je suis pénétré depuis si long-temps pour le héros philosophe qui honoroit de son amitié ce véritable sage.

Je ne sais si V. M. a reçu le volume de mes Eloges académiques, que j'ai adressé il y a trois mois à Mr de Catt; je n'ai point eu de nouvelles de son arrivée, quoique je n'aie pas perdu un moment pour envoyer ce volume à V. M., aussitôt qu'il a paru. J'ai tâché, Sire, dans ces Eloges, de peindre et d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avois à parler, et d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été possible, relativement à leur gé-

nie et à leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de V. M.

En lui envoyant l'Éloge de Milord Maréchal, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où attaqué d'un accès de fièvre, je pouvois à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique foible; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à V. M. sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, et cependant elle ne paroît point encore finie; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, Sire, toute l'obligation à V. M., qui se couvre en ce moment de gloire plus que jamais. Quelle vie, et quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années!

années! Je l'espère, Sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, et enfin pour l'honneur de la philosophie et des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef et un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à espérer; mais vivez, Sire, et vous leur suffirez.

V. M. a fait aux manes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit discours que j'ai prononcé à l'académie le jour de la réception de son successeur. V. M. verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, et qui ont été bien entendus par l'auditoire, le refus quon a fait à Voltaire et à Molière de les enterrer l'un et l'autre dans ce que nous appelons *terre sainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'assez mauvaise grâce.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile sculpteur de l'académie, nommé Houdon, a fait un buste de Voltaire qui est d'une ressemblance et d'une exécution parfaite. Si V. M. désiroit de l'avoir,

je la prie de me donner ses ordres sur cet objet, et je me ferois un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'assurance des sentimens vrais et profonds que j'ai voués pour toute ma vie à V. M., de la vive reconnoissance que je lui dois, de l'admiration dont je suis pénétré pour elle, et de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir etc.

A Paris, ce 30 Avril 1779.

SIRE,

Lorsque j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. M., la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne étoit près de se conclure, et je crus dès ce moment pouvoir témoigner à V. M. toute la joie que je ressentois d'un événement tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses peuples, et si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentimens, et d'une admiration que j'ai le

bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration, Sire, est aussi universelle que juste, et jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération publique, que ne l'est en ce moment V. M. La France est peut-être de toutes les nations celle qui en donneroit à V. M. les témoignages les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez est prodigieux et universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que V. M. viendroit faire un tour à Paris. Elle y recevroit, j'ose le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, et j'aurois le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui dans cette circonstance me paroîtroit à bien juste titre le meilleur des mondes possibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux espoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je suis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au désir que j'avois d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sentimens de respect et d'admiration dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle. La foiblesse de ma santé, qui

devient plus grande de jour en jour, et qui ne me permet presque plus aucun travail d'esprit, et encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette satisfaction si chère à mon coeur. Je m'en console, Sire, autant qu'il est possible, en m'entretenant avec tout ce que je vois, de la gloire de V. M., en me rappelant sans cesse avec la plus vive reconnoissance les bontés dont elle m'honore depuis si long-temps, et surtout en apprenant que sa santé est meilleure que jamais, et promet encore long-temps à l'Europe l'exemple de sa vie, de sa gloire, de son génie et de ses vertus.

Je n'ose prier V. M. d'interrompre quelques momens ses précieuses occupations pour jeter les yeux sur le volume d'Eloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, si elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus sincères de la reconnoissance et de la vénération que je lui dois. Je ne sais par quelle fatalité elle a reçu ce volume si tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impression; il est resté contre mon espérance trois mois entiers à Berlin, et n'a été remis à V. M. qu'au moment de son arrivée.

C'est trop tard pour ce que je lui dois, mais c'est peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, et pour le jugement qu'elle portera de cette rapsodie si elle daigne un moment s'en occuper.

V. M. sait peut-être que l'académie françoise a proposé l'Eloge de Voltaite pour le sujet du prix de poésie, et que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occasion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire et juger les pièces du concours; puissent-elles être dignes du sujet! Il ne nous resteroit plus, Sire, qu'un Eloge à proposer après celui-là; je le laisse à deviner à V. M, et je voudrois bien que les circonstances nous permissent d'offrir à nos poètes un si beau sujet d'exercer leurs talens.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buste de Voltaire. Ce buste, Sire, est très-ressemblant, fait par un sculpteur très-habile, et digne d'orner le cabinet de V. M. et même la salle de son académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce sujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaisir.

Nous ne sommes pas, Sire, aussi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix;

nous nous contentons de la désirer et de l'attendre. Puisse-t-elle bientôt se rendre à nos voeux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyé si long-temps de mon verbiage, en lui renouvelant tous les voeux que je fais pour son bonheur, pour sa gloire, et pour sa conservation, et en mettant à ses pieds tous les sentimens d'admiration, de reconnoissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier jour de ma vie etc.

A Paris, ce 2 Juillet 1779.

SIRE,

J'arrive de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avoient obligé de faire; et je n'ai rien de plus pressé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont V. M. m'a honoré, et dont je lui rends les plus humbles et les plus tendres actions de grâce. Je suis en même temps, Sire, et assez bon Fran-

çois, et assez sincèrement attaché à V. M., pour voir avec le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rapport à notre ministère, et l'union qui paroît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec V. M. étoit l'état naturel de l'une et de l'autre puissance, qu'elle n'avoit été pendant quelque temps interrompue que par la haine d'une femme qui vouloit se venger du juste mépris de V. M. pour elle, et par l'ambition d'un prêtre bel-esprit qui vouloit être Cardinal; et je vois avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane:

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les François, Sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. Indépendamment des intérêts politiques, l'admiration et le respect dont toute la nation est pénétrée pour V. M. est à un degré inexprimable, et on ne tarit point, Sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que V. M. vient de tenir dans l'affaire importante qui agitoit l'Allemagne. J'eu

ai déjà tant parlé à V. M ,' que je crains en me répétant de paroître adulateur ; mais, Sire, on n'a point d'adulation à se reprocher quand on est l'écho de la voix publique ; et jamais elle n'a été si unanime et si énergique qu'elle l'est en ce moment sur V. M. Quelle satisfaction n'aurois-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces sentimens, si ma frêle machine m'avoit permis de m'exposer aux fatigues d'un long et pénible voyage? Jamais, Sire, je n'ai éprouvé un plus grand désir d'aller me mettre aux pieds de V. M. ; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'espérance de la voir et de l'entendre, et si dans l'état de foiblesse où je suis, je trouvois quelque moment lucide, j'en profiterois à l'instant pour satisfaire mon coeur.

Nous venons, Sire, de donner à l'académie françoise le prix que nous avions proposé pour l'Eloge de Voltaire, et que j'avois augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illustre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix est pleine de très-belles choses; l'auteur n'a pas voulu

se nommer, et il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*accessit*, et qui a beaucoup de mérite aussi. On croit que cet anonyme est Mr de la Harpe.

L'académie françoise possède, Sire, le buste de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'est moi qui le lui ai donné; mais comme je ne suis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terte cuite. V. M. l'aura en marbre quand elle le voudra; le buste est de mille écus; elle pourra, si elle veut, me donner ses ordres à ce sujet; ils seront prómptement exécutés. Elle pourroit même en faire deux, un pour elle, et un pour l'académie de Berlin, qui recevroit surement ce buste avec tous les sentimens dus au donateur et á l'original. J'oubliois de dire à V. M. que ce buste est de deux manières, toutes deux très-ressemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'est pas si pittoresque, mais en même temps aide à la ressemblance parfaite; et c'est de cette dernière manière que je l'ai donné à l'académie.

Vous n'avez que trop raison, Sire, sur la décadence où tout est tombé, et sur le grand

vide que laisse la mort de Voltaire; mais tel est le sort des choses humaines. Quand même notre littérature se remonteroit, je doute qu'elle puisse de long-temps produire un homme aussi rare, et qui réunisse tant de talens à un si haut degré. Tant que Fréderic vivra, l'Europe pourra se consoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, Sire, jouissez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, et de la bénédiction de l'Allemagne.

Je suis avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnoissance etc.

A Paris, ce 19 Septembre 1779.

SIRE,

J'ai été pendant quelques semaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de V. M. Pourquoi n'oserois-je pas lui avouer ce sentiment, dont le principe au moins ne sauroit lui déplaire, puisqu'il n'est dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je savois par Mr le Baron de Goltz que V. M.

se portoit bien, et je m'affligeois de son long silence. Ce n'est pas, Sire, que je ne sache très-bien que V. M. a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapsodies que je lui envoie; mais vos bontés, Sire, si accumulées sur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expression, et je ne puis plus me passer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes consolantes, signées Fréderic. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant il y a quelques jours la charmante lettre de V. M. en date du 7 Octobre. Elle ne m'est arrivée qu'à plus de cinq semaines de date, parce que le paquet auquel elle étoit jointe n'a pas sans doute été expédié par la poste ordinaire. Je vous dois, Sire, les plus vives actions de grâces, et de cette lettre, et de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choses qu'il contient, que par la main respectable et chère qui m'a fait l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, Sire, pour lire et relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermoit. Rien n'est à la fois plus piquant, plus philosophique, et plus gai, que le *commentaire*

théclogique et apostolique sur la sacrée prophétie de Barbe-bleue. Quand V. M. auroit passé sa vie à lire Don Calmet, et les autres absurdes scoliastes, elle ne pourroit tourner plus finement et plus utilement pour la raison tant de sottises en ridicule. Je suis vraiment affligé, que cette excellente plaisanterie philosophique ne soit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés et nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils sont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos sages, et à ceux même qui ne le sont pas. V. M. devoit bien, par charité *chrétienne*, et surtout *apostolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait si bien parler. L'adresse de ce savant et éloquent prélat n'est plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenser de ses belles écritures en faveur de *** Le commentaire sur Barbe-Bleue devroit lui valoir l'archevêché de Paris, si par la grâce de Dieu le siège étoit vacant. Mais nous avons bien l'air de conserver encore long-temps Christophe de Beaumont, pour la gloire divine et l'édification de l'Eglise.

Je ne finirois point, Sire, sur le plaisir que m'a fait cette excellente plaisanterie, si je n'avois encore à parler à V. M. du second ouvrage que j'ai reçu en même temps, de ses excellentes lettres sur *l'amour de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges d'une espèce bien différente. C'est un traité de morale patriotique, plein de sensibilité, d'éloquence, et d'une raison profonde, tel que Cicéron l'auroit pu faire. On ne peut rien dire sur cette intéressante matière de plus touchant à la fois et de plus solide. Ce livre seroit digne d'être mis entre les mains de la jeunesse, pour servir de base à une excellente éducation morale, et je ne saurois trop inviter V. M. à faire entrer cette lecture parmi les livres destinés à instruire les jeunes étudians de ses Etats, dans toutes les provinces et dans tous les ordres. Rien ne me paroît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés et vertueux. Voilà le vrai *catéchisme* qu'on devroit leur enseigner.

Je suis pourtant affligé, Sire, et j'ose espérer que V. M. me permettra de lui ouvrir mon

coeur à ce sujet, que dans un livre où elle recommande l'amour si juste et si naturel de la patrie, elle paroisse avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédistes*. Je ne me rappelle point, Sire, qu'en aucun endroit de ce vaste dictionnaire, on ait eu en même temps la sottise et l'audace de combattre l'amour de la patrie; il est bien sûr au moins que je ne l'aurois pas souffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il se peut que quelque prétendu *philosophe* (car bien des faquins usurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé dans une brochure ignorée des sottises absurdes contre le patriotisme; mais croyez, Sire, que tous les philosophes vraiment dignes de ce nom désavoueroient cette brochure, s'ils la connoissoient, ou plutôt rendroient assez de justice pour ne daigner pas même se justifier d'une imputation si injuste. Je ne saurois trop, Sire, le répéter à V. M., ce ne sont point les philosophes, ce sont les prêtres qui sont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre, et de l'autorité légitime. Je ne serois pas embarrassé de le démontrer, si j'avois trente ans de moins; mais j'en ai soixante et deux, et il faut

finir en paix, si je puis, le peu de jours qui me restent à vivre. Je voudrois surtout, Sire, ne point finir ces tristes jours, sans aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. le tendre et respectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma santé s'affoiblisse de jour en jour, quoique ma tête ne soit presque plus capable de rien, quoique je dorme et digère assez mal, je ne puis renoncer tout-à-fait à la douce espérance d'entendre encore V. M., comme ces dévots qui se flattent d'entrer un jour en paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, et j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à V. M. les expressions les plus vives de tous les sentimens d'admiration, de reconnoissance, et de vénération tendre et profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier soupir etc.

A Paris, ce 19 Novembre 1779.

SIRE,

Je commence, comme je le dois, cette lettre, et la réponse que je dois à V. M. par l'objet

qui m'intéresse le plus vivement, par les voeux ardens que je fais pour elle, pour sa gloire, pour son bonheur, pour sa conservation et pour une santé si précieuse à ses peuples, à l'Europe dont elle assure le repos, et, si j'ose me nommer, à moi qui lui suis depuis plus de trente ans si respectueusement et si tendrement attaché. V. M. achève actuellement la quarantième année du plus beau règne dont l'histoire fasse mention. Puissiez-vous, Sire, en règner quarante autres encore! Puissiez-vous entendre long-temps les bénédictions dont l'Allemagne comble V. M., et les expressions si vives de l'admiration que vous inspirez à toute l'Europe! J'avois appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que V. M. a souffert, et je voudrois que les mêmes eussent appris à l'Europe et à ses Rois ce que j'ai su par Mr le Baron de Grimm, que V. M. ne pouvant écrire de la main droite, avoit pris le parti d'écrire de la gauche, afin que ses affaires n'en souffrissent pas. Quelle respectable activité, Sire, et qu'elle est digne d'admiration, quand elle a, comme la vôtre, le bien de ses sujets pour unique objet! Mr de la Haye de Launay, qui est

ici

ici, et qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y rassemble une société choisie d'admirateurs de V. M., nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfaisance, de justice, de providence, si je l'ose dire, qui remplissent tous les jours de votre vie. V. M. croit que sa goutte à la main droite a été une punition divine du très-plaisant et très-philosophique commentaire sur la Barbe-bleue, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, Sire, de recommander les prêtres, les théologiens, et toutes les sottises qu'ils débitent, à la main gauche de V. M., quand sa main droite sera hors d'état de les foudroyer. Ils sont d'autant plus faits pour être battus par un Roi philosophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refusent actuellement à l'académie françoise la satisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres, et le gouvernement, qui les hait et qui les méprise, paroît appuyer, j'ignore par quelle raison, ce trait de fanatisme. Heureusement les manes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent et touchant Éloge que

V. M. en a fait, et qui vaut mieux que tous les services funèbres, quand même notre St père le Pape seroit célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau V. M. à faire l'acquisition du buste de marbre de cet homme si rare; et je ne puis me dispenser de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, en remettant cette dépense à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, Sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté. Ils ont fait des voeux ainsi que moi, pour que les autres souverains imitassent cet exemple, en mettant dans leur dépense un ordre et une attention si nécessaires au bien de leurs sujets.

Vous avez, Sire, très-éloquemment et très-solidement réfuté, dans votre excellent ouvrage sur l'amour de la patrie, les assertions abominables que vous assurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le détestable *Système de la nature.* Mais croyez, Sire, que ni ce *système*, ni aucun de ces mauvais livres, n'est l'ouvrage d'un véritable philosophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il est fâcheux pour les hon-

nêtes gens qui ont travaillé à l'Encyclopédie, qu'on mette sur leur compte toutes les inepties qui paroissent, et qu'on donne le nom d'*encyclopédistes* aux ennemis de la patrie. Hélas, Sire, si je n'avois pas aimé la mienne, je serois depuis long-temps auprès de V. M.! J'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable d'outrages, auxquels je suis à la vérité peu sensible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel sublime motif, non seulement permet, mais encourage et récompense. C'est là le prix qu'il me donne des sacrifices que j'ai faits à mon pays, et de 45 années de travail, sans que j'aie mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés dont V. M. me comble, me dédommagent de cette injustice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés? Mais si je ne renonce pas à ce projet, je n'ose absolument le former, tant ma santé est foible, variable et chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, et je profiterai, s'il m'est possible, du premier moment qu'elle pourra me laisser pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les sen-

timens dont mon coeur est depuis si long-temps rempli.

Mr de Catt veut bien, Sire, mettre sous les yeux de V. M. le mémoire d'un pauvre curé, qui se dit persécuté par un évêque fanatique, et qui implore les bontés et la protection de V. M. Je lui ai promis que V. M. lui feroit justice, s'il la méritoit, et je la prie de vouloir bien me faire passer sa réponse par Mr de Catt.

Je suis, et serai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération et la plus vive reconnoissance etc.

A Paris, ce 27 Décembre 1779.

SIRE,

Les deux lettres que j'ai reçues de V. M. à peu de jours l'une de l'autre, et qui ont été assez long-temps en route, (car je ne les ai eues qu'à trois semaines de date,) sont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avoient mis des propos hasardés et indiscrets sur la santé de V. M. Mr le Baron de Goltz m'avoit, il est vrai, fort rassuré, en me certi-

fiant le peu de fondement de ces mauvaises nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; et j'avois besoin que V. M. m'assurât elle-même de son état, non seulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail sur un sujet qui m'intéresse si vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une par son extrême gaieté, et l'autre par sa philosophie, pleine à la fois de sensibilité et de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conservez, Sire, long-temps encore cette santé si précieuse à tant d'hommes, et si redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devroient être immortels, et c'est un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les six exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du très-plaisant et très-philosophique commentaire sur la Barbe-bleue, et je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce présent et d'en sentir le prix, admirateurs, ainsi que moi, de V. M., et qui sans la connoître autrement que par la renommée, lui sont presque aussi dévoués que je le suis. J'ai relu, Sire, il y a peu de jours, cet excellent com-

mentaire, et j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois si heureuse et si naturelle pour se moquer de tout ce que le sot peuple encense, ne fût encore venue à personne. Car il est bien évident que tous les commentaires sur Isaïe, Ezéchiel, et Baruch, ne sont pas plus clairs que le vôtre, et sont beaucoup moins plaisans. Oh! que si la presse étoit un peu plus libre en France, j'aurois fait un bon article de ce commentaire pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, Sire, il y a bien peu de journaux qui soient dignes d'un tel morceau, par toutes les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connoître cet ouvrage aux Welches, je le ferai connoître du moins à tous ceux qui sont dignes de le lire et dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les superstitions humaines. V. M. a bien raison d'être indignée du traitement que ces superstitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oserois vous proposer, Sire, une petite réparation qui mortifieroit un peu les fanatiques; ce seroit de lui faire dans l'église catholique de Berlin le service fu-

nèbre que nos prélats Welches lui ont refusé. On vient encore d'insulter sa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Rouen par un conseiller au parlement de Paris. Nos parlemens, Sire, sont plus plats et plus ignorans que la sorbonne, et c'est assurément beaucoup dire.

Mr de Launay, qui compte partir incessamment pour aller rendre compte à V. M. de tout ce qu'il a vu de bon et de mauvais dans ce pays, est venu plusieurs fois à des assemblées où je réunis trois fois par semaine les gens de lettres et les gens du monde les plus instruits; et il pourra dire à V. M. qu'il n'y a pas une seule de ces conversations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les sentimens d'admiration et de respect dont il est pénétré pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore des sentimens si justes par les belles ordonnances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'administration de la justice, et que les plus sages législateurs auroient enviées à V. M. Que feriez-vous, Sire, de tant de juges françois, bien convaincus non pas seulement d'avoir vexé, comme ceux de Kustrin, un mal-

heureux paysan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les supplices? Aussi me revient-il que quelques uns de nos Cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuse*, (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot,) la punition que V. M. a faite de ses magistrats prévaricateurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, Mr de Rulhières, qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre ans de faire sa cour à V. M., et qui est auteur d'une relation très-curieuse et très-bien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne, et du partage de ce pays. Comme il a surtout à coeur de dire la vérité, et par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justes sentimens d'admiration dont il est pénétré pour V. M., il m'a prié, Sire, de vous demander s'il n'y auroit point d'indiscrétion à témoigner à V. M. le désir qu'il auroit qu'elle voulût bien lui procurer sur cet important événement des mémoires dont il sentiroit tout le prix, et dont il feroit le plus intéressant usage, en se soumettant d'ailleurs aux conditions que V. M. pourroit exiger. Il attend,

Sire, avec la plus grande impatience, ce que V. M. voudra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentimens profonds et tendres de respect, d'admiration, et de reconnoissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans etc.

A Paris, ce 29 Février 1780.

SIRE,

Je ne puis répéter trop souvent et avec trop de plaisir à V. M. que ses lettres sont la meilleure réponse à ceux qui voudroient croire les bruits qu'on a répandus sur sa santé. Celle qu'elle ma fait l'honneur de m'écrire du 26 Mars est de la gaieté la plus piquante et la plus vraie; ses conversations avec le docteur de Sorbonne dont elle a appris la théologie, mériteroient bien d'être lues à la sacrée faculté; je suis seulement étonné que V. M., qui a dans la tête de si grandes et de si excellentes choses, et en si grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billevesées sorbonniques. J'espère qu'elles nous vaudront quelque nouveau

commentaire sur *Cendrillon*, ou sur la *belle au bois dormant*.

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la sainte inquisition, comme il ne peut marquer de l'être, je ne puis trop conjurer V. M. de faire rendre aux manes de Voltaire, dans l'église catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obstinent à lui refuser. Je sais que par tout pays la séquelle sacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'étoit pas; mais je sais aussi que par tout pays la séquelle sacerdotale est faite pour obéir à des princes tels que vous, surtout quand ils ne demanderont qu'une chose juste, et conforme à tout ce que les docteurs appellent canons de l'église. Il suffira, pour mettre là-dessus leur conscience en repos, que V. M. leur mette sous les yeux les papiers que je joins à cette lettre. Ils sont signés et certifiés vrais de deux neveux de Mr de Voltaire, dont l'un, qui est Mr l'abbé Mignot, est conseiller au grand conseil, et l'autre, qui est Mr d'Hornoy, est conseiller au parlement, et l'un et l'autre très-considérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholi-

ques verront dans la première pièce N° 1, le détail de tout ce qui s'est passé dans la dernière maladie de ce grand homme, et la preuve de l'injustice qu'on a commise, d'après les règles reçues, en lui refusant la sépulture à Paris, et un service funèbre. J'ose me flatter que si V. M., qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raisonnable de lire et d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puisse être, que les prêtres de l'Église romaine ne peuvent refuser ce service. V. M. combleroit de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de Voltaire, tous les amis et admirateurs de ce grand homme; et j'en serois pénétré en particulier de la plus vive reconnoissance. Je dois ajouter que les neveux de Mr de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prirent instamment V. M. de ne point souffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre V. M. en état de prouver aux catholiques allemands, qu'ils peuvent, sans blesser *leur conscience*, prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages et de belles actions. J'attends, Sire, et ils attendent comme moi

avec impatience, ce que V. M. voudra bien ordonner à ce sujet. J'attends aussi ses ordres au sujet du buste de marbre très-ressemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquisition cette année. C'est un très-bel ouvrage, dont le prix n'est que de 3,000 livres de France, et que le sculpteur se chargeroit de faire parvenir surement à Potsdam.

Mr de Rulhières, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de V. M. qui le regarde, en est pénétré de reconnoissance, et fera usage dans son histoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes, qui lui ont paru bien précieuses et bien essentielles.

Un sénéchal de Corlay en basse Bretagne vient de m'adresser des vers pour V. M., qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poète est Georgelin; c'est un homme de robe, qui loue V. M. d'avoir appris leur devoir à des magistrats. Ainsi son hommage n'est pas suspect.

Fréderic réunit tous les droits à la gloire,
Il offre en chaque genre un modèle nouveau;

Comme il sait en son camp enchaîner la victoire,
Il fait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à V. M. de l'état de ma frêle machine. Mr de Catt pourra, si elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je me console en sachant que V. M. se porte bien, et en me flattant de la précéder aux sombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puissé-je, Sire, y voir V. M. le plus tard possible, et puisse la destinée qui préside aux jours des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 14 Avrii 1780.

SIRE,

J'écris à Mr deCatt le malheureux et ennuyeux détail de ma situation physique et morale; il en rendra compte à V. M., et ne lui exprimera pas aussi vivement que je la sens ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ses pieds

tous les sentimens que je lui dois et que je lui ai voués jusqu'à la mort. Quoique mes peines de corps et d'esprit ne soient pas aussi grandes que celles que V. M. a tant de fois essuyées, et auxquelles elle a résisté avec un courage et une patience si héroïques, j'aurois pourtant besoin, Sire, avec ma foible et frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de tristesse de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je désire en ce moment plus que jamais, et qui seroit plus que jamais nécessaire à mon ame abattue et flétrie. Il faut avec douleur se soumettre à sa destinée, et ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes possibles. Pourquoi faut-il que je sois privé par une indisposition douloureuse et dangereuse de la douce consolation d'aller porter à V. M., non seulement ma tendre vénération, ma reconnoissance profonde, et mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement et le respect que toute la France a pour elle, et dont je voudrois qu'elle pût être témoin! Ces sentimens, Sire, augmenteront encore, si l'on apprend ici que V. M. ait fait rendre les

honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont si indignement refusés. Il est bien étrange que notre gouvernement ait souffert cette infamie, et qu'on laisse à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il est en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illustré la nation. Je me flatte, d'après l'espérance que V. M. a bien voulu m'en donner, que le 30 Mai, dernier jour anniversaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'existe plus) son service solennel aura été célébré d'une manière digne du héros et du philosophe qui en aura donné l'ordre et fait les frais. Nous avons ici actuellement une assemblée du clergé, à qui Mr Necker, notre Sully et notre Colbert, se prépare à demander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner ; je m'imagine qu'elle sera bien irritée du service de Voltaire je me flatte que c'est l'intention de V. M. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier son orgueil et son fanatisme.

Nous sommes ici dans l'attente la plus impatiente du succès de cette troisième campagne, surtout en Amérique. L'insolence et la

piraterie angloise révoltent toutes les nations de l'Europe ; la déclaration que vient de faire l'impératrice de Russie a satisfait tous les François, et tous les François sont persuadés que V. M. a eu bonne part à cette démarche noble et ferme de la Russie. On voit avec plaisir que ces insolens Anglois, qui ne respectent rien, respectent pourtant jusqu'ici le pavillon de V. M. ; mais on n'est point surpris qu'ils vous distinguent et vous redoutent. V. M. a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut pour se faire respecter de ses amis et de ses ennemis. Toute la France voit avec plaisir que l'ancien système d'alliance et d'union reprend le dessus, que nous nous sommes rapprochés de l'allié naturel, et surtout de l'allié puissant et respectable que nous avions en vous ; et dans cette confiance on n'est guère effrayé de l'entrevue que l'Empereur et l'Impératrice de Russie ont dû avoir à Mohilow. On se flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a si grand besoin de repos, et que l'Europe sera encore redevable à V. M. de ce nouveau bienfait.

V. M. aura, comme je l'espère, le buste de Voltaire vers la fin de Septembre ou le commen-

mencement d'Octobre; il seroit déjà commencé, sans un embarras où est le sculpteur, et où je suis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuirai point V. M. de ce détail; Mr de Catt lui en rendra compte, et me fera parvenir ses ordres. Dès qu'ils seront arrivés, le sculpteur travaillera sans relâche. J'ose répondre d'avance à V. M. qu'elle sera très-satisfaite, et du travail et de la ressemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme si illustre et si précieux aux lettres et à la raison. Elle sera magnifiquement imprimée, prodigieusement enrichie, et, comme V. M. le pense bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques françois, le fléau perpétuel de toute lumière et de tout bien. On assure d'ailleurs que cette édition sera faite avec soin, et revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire et les ouvrages de Voltaire sont chers. Elle devroit être, Sire, imprimée chez vous, et sous les auspices de V. M., pour réunir dans le frontispice les deux noms les plus illustres de notre siècle.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect etc.

A Paris, ce 8 Juin 1780.

SIRE,

Quelque désolé que je sois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il est possible, l'affliction profonde que j'en ressens. Le détail plein de bonté où V. M. veut bien entrer sur mon état, excite en moi la plus vive et la plus juste reconnoissance. Elle me propose le remède anglois, que je prendrois bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, si je croyois que ce remède pût me convenir; mais outre qu'il est, dit-on, fort contraire à l'estomac, et que l'estomac dans ma frêle machine ne vaut guère mieux que la vessie, il me paroît aujourd'hui bien assuré, d'après des consultations que j'ai faites, que mon mal n'est point la pierre; que c'est un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon sang, et surtout à celle de

la saison, qui diminue quand le temps se refroidit, qui même pendant l'hiver est presque nul, qui augmente quand le temps se réchauffe, et surtout quand mes reins sont réchauffés, et dont le vrai remède sont les bains, les alimens rafraîchissans, le repos, et la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à cela, à mon grand regret, la privation presque entière de travail, et j'en suis d'autant plus affligé, que n'ayant plus ici aucun objet de liaison, d'intérêt et de société, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail et l'étude sont à peu près la seule ressource dont je puis user. Aussi je commence pour mon malheur à connoître l'ennui, que j'avois ignoré jusquà' ce moment; et cette situation, jointe à plusieurs sujets de désagrément que j'éprouve dans ma triste patrie, me feroit désirer plus que jamais le mouvement et la distraction dont je suis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si j'ai jamais désiré, Sire, d'aller passer quelques momens auprès de vous, c'est assurément aujourd'hui, sans les malheureuses raisons qui m'en empêchent; et comme aucun motif d'affection ni de plaisir ne me retient ici, V. M.

peut être bien sûre que je ne lui ferois pas un grand sacrifice en me privant pour quelque mois de l'eau bourbeuse de la Seine, de nos tristes promenades, et de nos très-médiocres spectacles. Mais puisqu'Esculape et la destinée ne le veulent pas, il faut me soumettre à mon triste sort. Si ma tendre vénération pour V. M. en est très-affligée, mon amour propre s'en console peut-être un peu, par la crainte que j'aurois de paroître à V. M. fort au dessous de ce qu'elle m'a vu il y a 17 ans, quoiqu'à dire vrai, je ne sois pas tombé de bien haut; mais je me sens déchu, et tout prêt à déchoir encore.

J'ennuie trop long-temps V. M. de ce détail, et j'aime mieux lui parler du plaisir que m'a fait le service de Voltaire; tous les gens qui aiment et qui révèrent ici sa mémoire, c'est à dire, tout Paris, à l'exception peut-être de l'assemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuse et auguste cérémonie. Nous sommes bien surs à présent que Voltaire a pour le moins un pied en paradis. Il ne manqueroit plus, Sire, aux honneurs de toute espèce que V. M. lui a fait rendre, que de lui élever dans l'église de Berlin

un monument, où il seroit représenté se prosternant devant le père éternel, et foulant aux pieds le fanatisme. L'épigramme seroit excellente, et le sculpteur Tassart pourroit exécuter cette idée sous les yeux et d'après les vues de V. M. On travaille actuellement au buste de ce grand homme à la françoise, tel que V. M. le désire, et j'espère qu'il sera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poète flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illustre écrivain, m'a prié de faire parvenir à V. M. C'est un hommage que ce poète a cru devoir faire à V. M. de ses regrets sur la perte d'un grand homme qu'elle a honoré de ses bontés de son vivant, et de ses éloges après sa mort.

Mr de Catt remettra à V. M. un nouveau mémoire, et des certificats authentiques en faveur du pauvre Curé de Neuchâtel, persécuté par son évêque fanatique. V. M. voudra bien se faire rendre compte de ce détail, et faire obtenir justice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend et la lui demande depuis long-temps.

Puisse le destin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de V. M., et lui

donner pour long-temps encore la santé, la gloire, et le repos! Hélas! Notre pauvre France auroit bien besoin du dernier, après cette misérable et platte guerre, qui n'a pas l'air de finir sitôt.

Je suis avec la plus vive reconnoissance et la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 14 Juillet 1780.

SIRE,

L'intérêt que V. M. veut bien prendre à ma triste situation, physique et morale, me pénètre jusqu'au fond du coeur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si long-temps, sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, Sire, qu'un regret et qu'une crainte, c'est de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes et importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscrétion, c'est que les bontés de V. M. sont à présent ma seule consolation et ma seule res-

source. Elle veut bien me proposer son exemple à suivre; elle m'exhorte à imiter sa gaieté et sa philosophie, malgré la vieillesse qui affoiblit ses organes, et les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je sais, Sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir; mais je sais aussi qu'il est des êtres privilégiés, tels que V. M., à qui la nature et la destinée offrent des dédommagemens refusés aux autres hommes. Je ne suis, Sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois, et de ses reins, et de son estomac, et du dépérissement de ses facultés corporelles et intellectuelles, et de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennemis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand et le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains et des gens de lettres. Avec ces adoucissemens, Sire, on peut supporter la vie, qui pour un être tel que moi est tantôt douloureuse, tantôt insipide, et jamais agréable.

Mais je m'apperçois, Sire, et je m'en apperçois bien tard, que je n'ai presque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avois déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M., et je passe à un objet qui l'intéresse d'avantage, et moi aussi, à ce grand homme dont V. M. a si éloquemment et si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, Sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prêteroit guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde ; or Raphaël est enterré dans cette église, et on lui a érigé un monument dont V. M. pourroit aisément se faire donner la forme et les dimensions. Elle pourroit alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature françoise, et ce seroit, ce me semble, pour cette église une beauté de plus, et pour V. M., protectrice du génie, même après sa mort, un nouveau monument de grandeur et de gloire.

En attendant, Sire, ce monument si précieux pour les lettres et pour la philosophie, dont j'ose encore ne pas désespérer, on travaille sérieusement et sans délai au buste de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coiffé à la françoise, et de la plus parfaite ressemblance. Je ne sais si V. M. destine ce buste à son cabinet, ou à l'académie. Si elle en veut un second, je la prie de vouloir bien me donner sur cela ses ordres. Elle pourroit au reste se contenter de l'original, pour l'avoir dans son cabinet, comme il m'a paru que c'étoit d'abord son intention, et faire faire ensuite à Berlin par son sculpteur Tassart une copie bien exacte de ce buste pour l'académie. Quoi qu'il en soit, dès que l'ouvrage sera fini (et je compte qu'il le sera bientôt) j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., et de prendre les moyens les plus surs et les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma santé, à laquelle V. M. veut bien prendre assez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, est en ce moment meilleure, depuis la cessation des chaleurs affreuses et opiniâtres que nous avons essuyées pendant un mois.

Mais elle est en général si incertaine et si chancelante, que je ne puis et n'ose plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter et à languir dans un malheureux pays, où les lettres sont plus aviliés, plus opprimées, et plus persécutées que jamais, où les prêtres sont méprisés et puissans, où le génie est outragé de son vivant et après sa mort, où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurois, Sire, de consolation, et de plaisir même, à verser dans le sein de V. M. toutes mes peines, et tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France à la raison et à la justice! Je la supplie du moins de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes bontés qui ont fait si long-temps ma gloire et mon bonheur, et qui font aujourd'hui mon seul dédommagement et ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

A Paris, ce 15 Septembre 1780.

SIRE,

Il y a aujourd'hui, 3 Novembre, vingt années, jour pour jour, que V. M. se couvroit de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils se flattoient déjà d'avoir remportée. V. M. a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur et le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ses propres États le réformateur de la justice, et dans l'Europe le modèle des guerriers et des rois. Qu'il y a de distance, Sire, comme le dit Térence, entre un homme et un autre! et que je le sens bien tristement pour moi, quand je me rapproche de V. M., car je n'ose dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avois encore il y a vingt ans dans mes facultés corporelles, intellectuelles et morales, s'est presque entièrement évanoui; il ne me reste d'énergie que dans le sentiment profond qui m'attache à V. M., tandis qu'elle conserve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue si respectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a

même conservé sa gaieté, comme je le vois avec enchantement par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire ; elle rit, et avec raison, des sottises des hommes, dont je ferois bien de rire aussi ; et dont je rirois comme elle, si je digérois et si je dormois mieux. Le travail et le plaisir que j'y éprouvois, me soutenoit jadis, et me tenoit lieu de tout; aujourd'hui, qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette ressource, et la tristesse s'empare de moi. Je ne souffre pas à la vérité, du moins vivement, d'esprit ni de corps; mais je suis dans cette langueur d'ame et d'organes qui rend insensible à tout. C'est que la nature m'a fait naître foible, tandis qu'elle a donné à V. M. des fibres proportionnées à la vigueur et à l'étendue de son génie.

Le sculpteur du buste de Voltaire, chez qui je vais souvent pour le presser, me promet d'avoir fini incessamment ce buste dont j'espere que V. M. sera parfaitement satisfaite. Il faut donc renoncer, puisque V. M. le juge plus à propos, à voir sa statue dans l'église de Berlin, foulant aux pieds la superstition et le fanatisme. J'avoue, Sire, que j'ai regret à ce monument,

surtout quand je pense qu'il eût été érigé par ordre de V. M., et qu'il eût retracé aux siècles futurs les honneurs rendus par Auguste à Virgile. Croiriez-vous, Sire, qu'on refuse ici à sa famille de lui faire un mausolée très-modeste dans la petite église obscure de province où il est enterré? On dit même que les prêtres l'ont secrètement exhumé pour le jeter à la voirie. Il n'y a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux qui s'intéressent à sa mémoire; mais il seroit étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres quoiqu'il les craigne, consentît à cette indignité, et je ne saurois le croire.

Ces prêtres, Sire, que V. M. méprise, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puissans protecteurs, et sont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raison et des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par son objet ne sauroit paroître au jour, s'il n'est permis par les prêtres ou par leurs suppôts; car la bassese et la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquisition enchaîne et glace tous les esprits; les injures qu'on vomit dans les chaires contre

la raison et contre ses défenseurs, injures qui sont appuyées par des magistrats imbécilles ou fanatiques, achèvent d'avilir et de décourager ce qu'il y a de plus éclairé et de plus estimable dans la nation. Je ne parle point de ce malheur pour mon propre intérêt; je suis plutôt spectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croisés, bien résolu de ne plus rien imprimer, si j'imprime jamais, que dans un pays où la vérité puisse s'exprimer librement, sans offenser ni le Roi, ni l'administration, ni les moeurs, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution, et de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriser en sureté les fripons et les sots; instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, et les obliger, même quand ils ne le voudroient pas, à être tolérans, modérés, et raisonnables! Puissiez-vous,

Sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois, et de pareils exemples.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 3 Novembre 1780.

SIRE,

Chaque lettre dont V. M. m'honore, réveille en moi les sentimens de reconnoissance, de vénération et de tendresse dont je suis depuis si long-temps pénétré pour elle; mais quelque profonds, Sire, que ces sentimens soient en moi, ce ne sont pas ceux dont je suis en ce moment le plus occupé. Un sentiment qui m'est plus cher encore, s'il est possible, parce qu'il est plus personnel à V. M., pénètre et remplit mon ame, depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'Impératrice-Reine. Cette nouvelle, Sire, si intéressante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la suivre, me paroît dans les circonstances actuelles bien plus intéressante encore.

On sait, on croit du moins que cette princesse aimoit la paix, au moins sur la fin de ses jours, et que c'est à ce sentiment paisible, appuyé par les armes de V. M., que l'Europe a dû la paix de Teschen. On craint que ce sentiment, si louable et si désirable dans un prince, ne soit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, et que l'Europe ne soit bientôt replongée dans une nouvelle guerre. Si ce malheur arrivoit, il seroit impossible que V. M. ne reprît pas les armes, et je crains que de nouvelles fatigues et de nouveaux travaux ne nuisent à sa précieuse conservation. Je ne suis point, Sire, inquiet pour votre gloire ; mais je le suis infiniment pour votre repos et pour votre santé. Vous n'avez plus besoin de renommée ; et que pourroit-elle ajouter a ce qu'elle dit de vous depuis quarante années ? Mais vous avez besoin de mener une vie douce et tranquille, et de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples, de l'admiration de l'Europe, et de l'hommage de tous ceux qui pensent. L'humble et obscure philosophie n'a pas la témérité, Sire, d'entrer dans le conseil des princes, et de sonder leurs secrets ; mais il lui est permis de trembler pour

la vie de ceux qu'elle aime et qu'elle révère. Je demande pardon à V. M. de cet épanchement de mon coeur, qui sembleroit vouloir pénétrer les secrets, les mystères de la politique; mais je n'ai pu refuser cet épanchement à l'état de mon ame; et V. M. ne peut me savoir mauvais gré d'être aussi occupé d'elle que je le suis. L'Europe, Sire, a dans ce moment les yeux sur vous; elle vous regarde comme son Dieu tutélaire; elle vous crie: *faites durer cette paix que vous m'avez si glorieusement rendue.* La France partage ces sentimens; que deviendroit-elle, si à la guerre de mer où elle est engagée, une guerre de terre se joignoit encore?

Quelque peine, Sire, que j'aie à me taire sur ce sujet, je n'en ai que trop fatigué V. M. Je passerai donc à des choses moins importantes, mais aussi moins inquiétantes pour moi. Le buste de Voltaire, tel que V. M. le désiroit, est terminé. L'artiste y a mis le plus grand soin. Il sera emballé cette semaine avec toutes les précautions possibles, et arrivera sain et sauf à V. M.

Vous tendez, Sire, un piège à mon amour propre, mais dans lequel il ne donnera pas.

Vous comparez la préface de l'encyclopédie à tout ce que vous avez fait de grand et de mémorable dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'aient servi que de délassement pour vous. Oh! que je suis bien loin de tant de succès, et bien peu digne de tant de gloire! Qu'il y a même de différence entre nos machines physiques, quoique la vôtre, Sire, soit de quatre ans plus âgée que la mienne, et qu'elle ait essuyé des fatigues et des secousses auxquelles mon frêle individu n'auroit pas résisté dès les premières attaques? Je succomberois à la cent millième partie de ce que V. M. fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête; et moi, chétif écrivailleur, une page de mauvaise prose, ou quelques lignes de géométrie me font sentir combien je suis déchu du peu que j'étois, quoiqu'assurément je ne sois pas tombé de bien haut. L'essentiel pour être le moins mal qu'il est possible, est de se soumettre à sa destinée, d'écouter et de ménager la nature, d'opposer le régime à ses écarts, et le repos à sa foiblesse, enfin de traîner le moins douloureusement qu'il est possible le reste de

la carrière qu'elle me destine. C'est ce que je tâche de faire bien ou mal.

V. M. recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, Sire, sera la quarante et unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'histoire, tant d'exemples aux souverains, tant de leçons aux généraux, et aux politiques, et tant d'admiration aux sages. Puisse-t-il prolonger encore longtemps sa brillante durée! Puissé-je, quand l'élysée ou le tartare m'appelleront, laisser encore V. M. sur la terre! Puissé-je enfin, tant qu'il me restera un souffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre et profonde vénération avec laquelle je serai jusqu'au dernier soupir etc.

A Paris, ce 15 Décembre 1780, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE,

Je viens de recevoir l'excellent ouvrage sur la littérature allemande que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et dont elle me parle dans

sa lettre du 6 Janvier; j'ai envoyé sans délai à Mr Grimm, suivant les ordres de V. M., l'exemplaire qui étoit destiné pour lui. Quant à moi, j'e n'ai pas perdu un moment pour lire, et même pour relire cette nouvelle production littéraire et philosophique de V. M. J'y ai trouvé, Sire, les principes les plus sains de littérature, et partout un fonds de raison et de bon goût, tel qu'on devoit l'attendre d'un ecrivain philosophe, nourri de la lecture des bons modèles, et digne de l'être lui-même. Je ne suis point assez au fait de la littérature allemande, pour juger par moi-même si les reproches que lui fait V. M. font aussi bien fondés qu'ils le paroissent; mais je m'en rapporte sans peine au jugement éclairé de V. M. sur cet objet inconnu pour moi. La manière si juste et si vraie dont elle apprécie nos littérateurs françois, me persuade qu'elle apprécie avec la même justice et justesse les littérateurs de son pays; et les vues qu'elle propose pour remédier au défaut dont elle se plaint, me paroissent les plus saines et les plus utiles qu'il est possible. On dit pourtant que les Allemands se plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur; cela me paroît assez

naturel, mais ne prouve pas encore qu'ils aient raison. Je n'ai trouvé, Sire, dans tout cet excellent ouvrage, qu'un seul endroit qui peut donner une légère prise à la critique ; encore seroit-elle, à certains égards, très-mal fondée. V. M. dit à la page 36 : „Nous prendrons des „Latins le manuel d'Épictète, et les pensées de „Marc-Aurèle". Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits, et qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome, ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins ; car V. M. n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages sont en grec. Il seroit bon qu'à une seconde édition V. M. s'expliquât d'une manière plus précise sur cet objet, pour éviter toute équivoque, et ôter aux journalistes allemands tout prétexte de dire là-dessus, à leur ordinaire, quelques lourdes sottises.

En voilà assez, Sire, sur les Allemands, malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote et pour souverain. Je me hâte de parler à V. M. d'un autre objet, non moins digne d'éloges peut-être que son excellent ouvrage ; c'est l'éloquence, le bon goût, la noblesse de l'éloge qu'elle fait de l'Impératrice

Reine, dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lu à tout ce que je connois, et tout ce que je connois l'a admiré comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princesse une plus belle oraison funèbre, qu'on devroit mettre ce peu de mots sur sa tombe: „ Ci-gît Marie Thérèse, impéra-„ trice reine de Hongrie et de Bohème. Le „ grand Frédéric son contemporain a dit d'elle: „ *Elle a fait honneur au trône et à son sexe; je* „ *lui ai fait la guerre, et je n'ai jamais été son* „ *ennemi.* " Nous avons eu le 25 Janvier dernier à l'académie françoise une séance publique pour la réception de deux nouveaux académiciens. Mr l'abbé Delille qui les recevoit, et qui a dit un mot dans son discours sur l'Impératrice Reine, a ajouté qu'il ne pouvoit la louer avec plus d'éloquence que V. M.; il a rapporté vos paroles, et toute la salle a retenti d'applaudissemens. J'ai eu plus d'une fois occasion, dans les lectures que j'ai faites à cette compagnie assemblée, d'exprimer mes sentimens pour V. M., de parler de sa gloire et de ses ouvrages, et le public a toujours fait *chorus*; car ce public, Sire, a pour vous la vénération que vous

méritez comme guerrier et comme Roi, et l'admiration que vous méritez encore comme écrivain et comme philosophe.

On me mande, Sire, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune savant, nommé Mr Muller, qui vient de publier en allemand une excellente histoire de la Suisse, que cette histoire a été traduite en françois, qu'elle est pleine de philosophie et de vérités courageuses, que l'auteur est en état d'écrire en françois, qu'il désireroit se fixer dans les États de V. M., et que l'académie feroit en lui une excellente acquisition, si V. M. jugeoit à propos de l'y attacher, en le fixant d'abord par une modique pension de 400 écus, dont il se contenteroit jusqu'à ce qu'il eût mérité par son travail d'obtenir une plus forte récompense. V. M. pourroit prendre des informations au sujet de cet homme de lettres; et comme je m'intéresse au bien de son académie, je prend la liberté de demander à V. M. ses bontés pour Mr Muller, en cas qu'après les informations elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reste d'espace, Sire, que pour renouveller à V. M. les voeux ardens que je ne

cesse de faire pour son bonheur, pour l'accroissement de sa gloire, si cet accroissement est possible, pour sa santé, son repos, et sa conservation. On m'écrit que V. M. se porte mieux que jamais, et je réponds avec cette ancien : *Les Dieux sont donc quelquefois juſtes.*

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 9 Février 1781.

SIRE,

La dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a laissé des inquiétudes pour vous, et sur le présent et sur l'avenir. Quelqu'un qui avoit eu l'honneur de voir assez long-temps V. M., m'avoit écrit qu'il ne l'avoit jamais trouvée si bien portante. Je me suis empressé de l'en féliciter, et dans le temps que je me réjouissois avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, V. M. en étoit au troisième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'apprendre qu'elle en est à présent délivrée, je crains, Sire, une nouvelle rechute, ce long

et maudit hiver n'étant pas encore fini à beaucoup près, surtout à cinq degrés plus nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je suis profondément touché de l'état de V. M., plus je suis tendrement reconnoissant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce sujet, en m'assurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ses lettres. Elles me sont, Sire, plus nécessaires que jamais; elles font toute ma consolation, et raniment l'insipidité de ma vie, devenue presque nulle par l'état de ma santé, qui m'interdit presque absolument tout travail, si je veux conserver le peu qui m'en reste.

Mais j'aime bien mieux parler à V. M. d'elle que de moi; et après lui avoir fait mon compliment dans ma dernière lettre sur l'éloge si éloquent et si court qu'elle m'a écrit de l'Impératrice Reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre sur un autre objet, sur l'excellente réponse qu'elle vient de faire à la requête des ministres luthériens de Berlin, au sujet des innovations du catéchisme et des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettoient à l'objet de leur requête est

amusante par le ridicule, la réponse de V. M. est dictée par la sagesse même, armée de la plus fine et de la meilleure plaisanterie. „Mon in-„tention est que chacun de mes sujets puisse „*s'arranger* dans son culte comme il jugera à „propos, et que tous sans exception soient les „maîtres *de chanter et de croire* ce qu'ils vou-„dront, et comme ils voudront". Ah! Sire, que Voltaire auroit ri, s'il avoit lu cette charmante réponse! Quel usage excellent il en auroit fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, soit en vers, soit en prose! Que ces expressions, *s'arranger dans son culte*, *chanter et croire ce qu'ils voudront*, sont heureuses et de bon goût! Qu'elles sont dignes de servir de modèle aux souverains, que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles, et qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité si avilissante pour eux, et si funeste à leurs peuples! J'ose assurer V. M. que ces mots si précieux à la raison ont fait ici autant de fortune que son bel éloge de l'Impératrice Reine, et qu'ils sont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui pensent, et qui, à l'exemple de V. M., méprisent toutes les superstitions humaines et

toutes les billevesées théologiques. Puisse la destinée et la goutte vous permettre, Sire, de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois, qui pour la plupart en ont si grand besoin, une si douce consolation à la raison et au bon sens, et une si efficace marque de mépris à l'absurde et atroce fanatisme!

Tout ce que V. M. me fait l'honneur de me mander sur l'état actuel de la littérature allemande, est plein de goût et de lumières. Je souhaite et j'espère que les réformes proposées et ordonnées par V. M. auront un succès digne du héros philosophe et réformateur qui les a prescrites. Nos universités de France, et celle de Paris en particulier, auroient grand besoin d'un législateur tel que vous; car on y est encore bien encrouté de préjugés en tout genre, bien ignorant, et bien fanatique.

Je m'en rapporte entièrement à V. M. sur le jugement qu'elle a porté de ce Mr Mayers dont j'avois eu l'honneur de lui parler. On m'en avoit écrit des merveilles et je les avois crues assez facilement pour demander à V. M. si elle connoissoit cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien instruit de ce qu'il vaut,

et parfaitement tranquille sur le parti que V. M. voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands sont encore bien malades de cette indisposition que V. M. appelle si plaisamment, une *diarrhée de paroles.* Il leur suffiroit d'entendre, ou plutôt d'écouter plus souvent et plus attentivement V. M., pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, et comme il le faut.

Ce précepte si sage, Sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philosophique et littéraire; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvelant à V. M. l'hommage des sentimens profonds de reconnoissance, de vénération et de tendresse avec lesquels je serai jusqu'au tombeau etc.

A Paris, ce 30 Mars 1781.

SIRE,

V. M. prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous faisons chaque jour des pertes*, elle et moi, et que *nous envoyons notre gros bagage prendre les devans*,

assurés de le suivre dans peu. Cela n'est que trop vrai de mon frêle individu; mais permettez-moi, Sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-dessus de l'avis de V. M. Je crois au contraire, à en juger par ses lettres, qu'elle se fortifie et rajeunit tous les jours, tant ces lettres sont pleines de gaieté, et d'excellente plaisanterie. Tout ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la querelle des ministres de Berlin, est du meilleur ton et du meilleur goût, digne de la cause soumise par eux à la décision de V. M., et digne de la sagesse d'un grand roi. Hélas! Sire, (et c'est la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre) pourquoi les autres souverains n'ont-ils pas eu, et n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billevesées? Combien ils auroient épargné de sang et de malheurs à la sotte et déplorable espèce humaine! Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, successeur de celui qui a demandé le supplice du chevalier de la Barre, voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé *Machault*, fils de l'ancien contrôleur général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre

l'édition qu'on prépare des oeuvres de Voltaire. Si on savoit en France imposer silence à ces sonneurs de tocsin, ils n'auroient ni partisans, ni imitateurs. Peut-être à la fin sentira-t-on la nécessité de les réprimer, pour l'honneur de la raison et le repos public. Dieu veuille qu'on y suive votre exemple!

Il me semble que l'Empereur d'aujourd'hui traite un peu lestement les prêtres, les moines et le Pape. Il faut espérer que cette première hostilité impériale aura des suites plus sérieuses. Ainsi-soit-il!

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération etc.

A Paris, ce 11 Mai 1781, anniversaire de la bataille de Fontenoi, dix ans avant le traité de Versailles.

SIRE,

Je crois V. M. revenue maintenant de toutes ses courses militaires, et sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière et charmante lettre, malgré l'impression qui me

reste encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laissé de la foiblesse, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme disent les médecins, de quelque matière *peccante et morbifique.* Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner sur l'*hypocondrie* ou *hypocondrerie*, plus élégamment appelée *vapeurs*, me font craindre pour l'honneur de ma raison, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie; je la puis assurer qu'il n'en est rien, et que je vois d'un oeil assez froid et philosophique le dépérissement de mes facultés corporelles et intellectuelles. Comme ce dépérissement est une suite de mon âge de 64 ans, des longs travaux dont ma pauvre tête est fatiguée, (car toutes les têtes, Sire, et surtout la mienne, ne sont pas de la même trempe que la vôtre) je me console en pensant que tel est le sort de la condition humaine, et que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde sans souffrir beaucoup d'esprit ni de corps, est encore une des créatures humaines les mieux partagées par la divine providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connoître, même de vue, ce prince de Salm dont V. M.

me fait l'honneur de me parler ; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante espèce ; mais des personnes qui connoissent ce prince, m'en ont parlé exactement sur le même ton que V. M. Les sentimens qu'il lui a inspirés sont exactement les mêmes dont il est honoré à Paris par le peu de gens raisonnables avec lesquels il se rencontre quelquefois. Ce sont, Sire, ces messieurs-là qui laissent aux étrangers une idée si favorable de la nation françoise, qui pour son bonheur ne leur ressemble pas toute entière ; car je ne connois point de pays où il y ait à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes et plus évidemment distinguées, qui n'ont entr'elles rien de commun, comme ces rivières qui depuis leur confluent jusqu'à une très-grande distance coulent l'une auprès de l'autre sans se mêler. Ce sujet, Sire, fourniroit beaucoup ; mais tout cela ne seroit bon à dire qu'à l'oreille de V. M., et malheureusement j'en suis trop loin. Je puis seulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens et les gens sages ne

désirent

désirent que la fin d'une guerre jusqu'à présent très-ruineuse sans beaucoup d'avantage, et que de l'autre tous nos agréables ne sont occupés que de la prompte réédification de l'opéra qui vient de brûler de fond en comble. V. M. s'amuseroit fort aussi de tous les propos contradictoires qu'elle entendroit dans nos sociétés, sur la retraite récente de Mr Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus passer par le canal des honnêtes commis qui lisent les lettres aux postes, et à qui Dieu conserve les yeux, dont ils font un si digne et si noble usage!

Le César Joseph, comme V. M. l'appelle, est actuellement, dit-on, incognito à Versailles, ou doit y arriver incessamment, sans se montrer à Paris. On raisonne ou bavarde beaucoup sur l'objet de son voyage: si c'est, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer et l'entendre! Il me semble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince mal-mène un peu et le St père et sa livrée, tant monastique que séculière; il va même, dit-on, jusqu'à accorder aux Juifs la liberté de conscience et l'état de citoyen, ce

que les augustes Empereurs ses ancêtres auroient regardé comme le plus grand des crimes. C'est à vous, Sire, que l'humanité et la philosophie doivent rendre grâces de tout ce que les souverains font et feront encore pour favoriser la tolérance, et réprimer la superstition; car c'est V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, si beau et si facile pour eux à imiter, et qu'ils ont néanmoins encore imité si peu. Prions le roi des rois, comme dit la sainte Écriture, que leurs Majestés s'instruisent et s'éclairent!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 29 Juin 1781.

SIRE,

Je commencerai cette lettre par présenter à V. M. un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en faisant l'éloge de Marie Thérèse. C'est l'ouvrage d'un jeune écolier de 14 ans, de grande espérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il

est, joindre sa voix à celle de l'Europe, et qui à la page 6 de cette pièce, parle de V. M. en assez beaux vers, comme l'Europe en pense. Si V. M. daignoit me charger d'un mot pour ce jeune homme, il *frapperoit*, comme Horace, *les cieux de sa tête*, orgueilleuse d'avoir obtenu le suffrage d'un si grand Roi, et moi, je dirois à V. M. avec le psalmiste David : *Vous avez reçu la louange de la bouche même des enfans.*

J'ai reçu, Sire, à peu de distance l'une de l'autre, deux lettres de V. M., qui sont deux chef-d'oeuvres de philosophie pratique. Ceux qui liroient ces deux belles lettres sans voir la signature, les croiroient d'Épictète, et ne se douteroient pas qu'elles sont d'un Roi, qui après avoir rempli l'univers de son nom, voit avec tant de supériorité et de lumières tout le néant des grandeurs et des vanités humaines. Ces deux lettres, Sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'estampe de V. M.,

Modeste sur un trône orné par la victoire,
Il sut apprécier et mériter la gloire.

Je ne sais par quelle voie le César Joseph veut aller à cette gloire, si vaine et si recherchée; mais je crois qu'il ira plus surement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. V. M. a bien raison, la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien si désirable; les princes feront payer leurs dettes aux prêtres et aux moines. La France, qui *écrit* sur tout cela de si belles choses, et qui en *fait* si peu, sera je crois la dernière à faire justice; car il y a encore trop de prêtres à Versailles; mais elle la fera pourtant enfin, ne fût-ce que par la honte de rester toute seule à ne pas faire ce qui est raisonnable. Cette engeance sacerdotale, dont V. M. fait tout le cas qu'elle mérite, et qui, à la honte de la France, y conserve encore tant de crédit, a quelquefois de plaisantes aventures. On me contoit ces jours derniers qu'un évêque fanatique vouloit, il y a huit à dix ans, refuser ce que nous appelons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janséniste fanatique qui se mouroit; comme l'évêque appréhendoit que le curé de la paroisse, malgré sa défense, ne communiât le janséniste, il envoya un de ses grands vicai-

res *consommer*, (c'est-à-dire manger) toutes les hosties qui étoient dans le tabernacle, afin qu'il n'en restât pas une pour le pauvre malade. Le grand vicaire obéit, et n'en laissa pas une; mais comme le ciboire en étoit tout plein, le bon prêtre en eut une effroyable indigestion. Il envoya chercher le médecin, qui lui annonça un très-grand danger, auquel il n'y avoit de ressource que l'émétique. Le grand vicaire s'y refusa constamment, disant qu'il ne vouloit point vomir, au grand étonnement du médecin, qui ne pouvoit comprendre la raison que lui en donnoit le prêtre, que *sa conscience ne le lui permettoit pas*. Enfin le prêtre en mourut, martyr de son obéissance. Voilà, Sire, un bon conte que vous croirez si cela vous amuse. V. M. devroit bien le rimer, et le dédier à son ami Christophe ou Christophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraison funèbre, ne se soucie point du tout que V. M. le confonde avec ce digne et savant prélat. Cet orateur s'appelle *Boismont*, et non pas *Beaumont*, et n'a de prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte et idoine* à posséder des bénéfices.

L'Empereur devoit arriver le 28, non à Paris, mais à Versailles; si j'avois l'honneur de le rencontrer, (ce qui ne sera pas, car je ne vais pas plus à Versailles qu'à Bruxelles) je prendrois la liberté de lui recommander, au nom de V. M., le coffre-fort sacerdotal et monacal, et je me flatte que V. M. ne m'en désavoueroit pas. Le beau sermon qu'elle fait faire à Calvin, dans la dernière lettre dont elle m'a honoré, vaut mieux que toutes les déclamations de Bourdaloue; j'y répondrois, si je l'osois, par un autre sermon, qui sans doute ne le vaudroit pas, mais qui pourroit trop scandaliser la curiosité des maîtres de poste, depuis Paris jusqu'à Berlin, et je me souviens que l'évangile a dit, *malheur à celui par qui le scandale arrive*, de quoi je veux, comme dit Rabelais, me garder *curieusement*. Ce que j'aime encore mieux, Sire, de cet excellent sermon, c'est qu'il me prouve que V. M. est très-gaie, et par conséquent très-bien portante. Elle n'a pas besoin d'assurer qu'elle n'a pas de *vapeurs*, on le voit bien à cette charmante et excellente lettre. Il est temps, Sire, de finir la mienne qui n'est pas digne de la vôtre.

Je suis avec la plus tendre et la plus profonde vénération etc.

A Paris, ce 30 Juillet 1761.

P. S. J'apprends au départ de la poste, que l'Empereur est arrivé hier à Paris. Il a fait quelques courses dans la ville, et de là il est allé à cinq heures du soir à Versailles, où on lui prépare des opéra, comédies, ballets, parades etc. etc. dont je crois qu'il ne se soucie guère. On dit que tout ce plaisir ou cet ennui durera peu, et qu'il repartira Vendredi pour Vienne. On ajoute qu'il ne verra que la famille royale, Mr de Maurepas et Mr de Vergennes. Si c'étoit pour négocier la paix, il viendroit ici faire une bonne oeuvre, car nous en avons grand besoin, à la façon dont nous faisons la guerre. Heureusement nos ennemis ne la font pas mieux que nous. Je me souviens toujours du mot de Fontenelle, qui disoit: *On ne parle en temps de guerre que de l'équilibre de puissance en Europe; il y a un autre équilibre aussi efficace pour le moins, et aussi propre à conserver*

chaque puissance ; c'est l'équilibre de sottises.

Oserois-je faire une supplication à V. M., qui la rendroit chère et respectable à toute notre jeunesse étudiante, comme elle l'est à tout ce qui a fini ou n'a point fait ses études ? Le jeune écolier de 14 ans, qui l'a louée en beaux vers latins, est, à ce qu'on vient de m'assurer, dans la plus extrême indigence ; il ignore absolument, ainsi que ceux qui prennent intérêt à lui, ce que j'ai l'honneur d'écrire en ce moment à V. M., qui par conséquent est bien à son aise pour refuser net ma petite requête ; mais j'ose croire, Sire, qu'un don très-léger, fait à ce jeune homme par V. M., pour l'encourager dans ses études, seroit digne du grand Roi qui honore et protège les lettres d'un bout de l'Europe à l'autre, qui les encourage dans toutes les classes et dans tous les âges, et qui est béni, célébré, adoré par elles dans toutes les classes et dans tous les âges.

Mille et mille pardons, Sire, de tout ce bavardage. Heureusement pour V.

M., la poste m'avertit et m'oblige de le finir.

Ce 30 Juillet à dix heures.

SIRE,

V. M. me paroît si stupéfaite, et presque si scandalisée de mon érudition hébraïque, davidique et prophétique, que je suis presque tenté d'en être honteux et d'en demander pardon au Roi philosophe. Mais, Sire, ce Roi philosophe me pardonnera d'avoir tant de sottises dans la tête, quand il saura que j'ai eu le malheur d'être élevé par des dévots, qui me faisoient réciter force pseaumes, que Dieu m'a doué d'une mémoire qui n'a pu les expulser de ma tête depuis cinquante ans, et que je me console au moins par l'usage que j'en ai fait à la louange de V. M.

J'ai reçu la gratification que V. M. a bien voulu accorder à ce jeune homme. Je n'ai pu encore lui faire savoir les bontés dont V. M. l'honore, parce que les colléges sont actuellement en vacances pour un mois, et que le

jeune homme est allé, je ne sais où, passer ces vacances dans sa pauvre et obscure famille, qui habite à cent lieues de Paris dans je ne sais quel village; mais j'ai remis cette gratification au professeur du jeune homme, qui la lui remettra à son retour. Toute l'université, Sire, est instruite par moi de ce que vient de faire V. M. pour aider et encourager ce pauvre jeune homme dans ses études; elle en est pénétrée de reconnoissances, et je suis sûr que les louanges de V. M. vont être chantées dans tous nos colléges, en latin, en grec, peut-être en hébreu, et en françois même, quoique le françois soit la langue que nos pédans savent le moins.

V. M. a bien raison contre Salomon, qui prétend qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Je serois bien de moitié avec V. M. pour lui donner un démenti; et sans sortir même de cette année, je trouverois plus d'une chose nouvelle, dont le monarque aux sept cents concubines n'avoit point d'idée. Mais j'imite V. M., et je me tais. Je désirerois pourtant de savoir ce qu'elle pense sur la lettre que le César Joseph II vient, dit-on, d'écrire au

très-saint père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites *des deux puissances*, à cette fin *qu'il n'en soit plus parlé*. C'est, comme on dit, un *chat aux jambes* que S. M. impériale jete à sa sainteté. Je suis en peine pour cette dernière; car ce Joseph me paroît ne pas y aller de main morte, et ne pas entendre raillerie.

Grâce à Dieu, V. M. n'a pas besoin de proposer à un vieux prêtre de pareils cas de conscience. Le Parnasse, comme elle le dit fort bien, est son saint siège et sa sorbonne tout à la fois, et Horace, Virgile, Voltaire, ses casuistes. Puisse le ciel lui conserver long-temps cette gaieté précieuse, si nécessaire à sa conservation, et par conséquent au bonheur de l'Europe! En lisant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens presque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aie guère d'envie. Mais il suffit, Sire, à ma consolation, que V. M. se porte bien, qu'elle jouisse encore long-temps de sa gloire, et qu'elle veuille bien me conserver ses bontés.

Un homme de lettres de ma connoissance, instruit, honnête, et sans fortune, désireroit,

Sire, de s'attacher à V. M., soit dans son académie, soit dans toute autre fonction. Il ne demanderoit pas des appointemens considérables, et pourroit être utile par la variété de ses connoissances. Cet homme de lettres, Sire, se nomme *Dubois*. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire présenter à V. M., par l'imprimeur de la cour Decker, un ouvrage estimable de sa composition, intitulé: *Essai sur l'histoire littéraire de Pologne*, et V. M. lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a séjourné six ans à Varsovie, où il a occupé une chaire d'histoire et de droit public que sa santé l'a obligé de quitter. Il est instruit en littérature françoise, en antiquités militaires, en physique, et en histoire naturelle; il sait l'allemand, l'italien et le polonois; il a envoyé à l'académie de Berlin différentes observations insérées dans ses mémoires; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de Mr Achard sur les pierres précieuses; il est lié avec plusieurs membres de l'académie; la mort de Mr de Francheville, la retraite de Mr Béguelin, pourroient faciliter son entrée dans cette compagnie, où il ne seroit pas déplacé; à moins

que V. M. n'aimât mieux l'employer ou dans son cabinet, ou dans sa chancellerie, ou comme secrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connoissances qu'il a acquises. Si les services de cet homme de lettres, Sire, peuvent convenir à V. M., il attend à ce sujet ses ordres et ses intentions.

Je suis avec la reconnoissance et la vénération la plus tendre etc.

A Paris, ce 10 Septembre 1781.

SIRE,

Je commence par mettre aux pieds de V. M. la reconnoissance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ses bontés. Vous trouverez, Sire, l'expression de cette reconnoissance dans la lettre que ce jeune homme a l'honneur d'écrire à V. M., et qu'il ma remise il y a deux jours au retour de ses vacances. Sa pauvre famille, ses maîtres, l'université de Paris dont il est l'élève, partagent, Sire, tous les sentimens dont ce jeune homme est pénétré pour les bon-

tés de V. M, et répètent avec lui après Horace le souhait qu'il fait, que V. M. aille le plus tard qu'il sera possible rejoindre dans l'Olympe les Auguste et les autres princes protecteurs des lettres, et qu'elle borne long-temps son bonheur à être appelé *Père* encore plus que *Prince*.

Je félicite d'avance la philosophie, conjointement et de concert avec V. M., des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne serai plus, mais dont je ne désespère pas cependant que V. M. et moi ne voyions au moins l'aurore, tant il me semble que le César fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal assemblée menace de se briser bientôt. On dit que le St siège commence à être inquiet, et à voir que l'affaire est sérieuse. Encore une fois, Sire, c'est à V. M., toute hérétique qu'elle est, que l'Allemagne et les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes, catholiques et autres, de la tolérance à la fois, et du mépris pour toutes les superstitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, Sire, et pour l'Allemagne et pour l'Europe, c'est la

gaieté si philosophique et si charmante avec laquelle V. M. pense, écrit, et parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, et que tout ce qui pense en ce bas monde, j'oserois presque dire tout ce qui respire, au moins en Europe, a besoin de votre conservation. Pour moi, dont la frêle et chétive existence n'est malheureusement nécessaire à personne, j'imite autant que je puis l'exemple si bon à suivre de V. M., de rire de toutes les sottises, grandes et petites, qui se disent et qui se font dans ce bas monde, et j'éprouve que ma santé s'en trouve mieux.

Je connois assez Mr Dubois, et depuis assez long-temps, pour assurer V. M. que c'est un homme de lettres instruit, versé dans l'histoire ancienne et moderne, qui a des connoissances du droit public, et qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de croire aussi que c'est un homme de bonnes moeurs et de bonne conduite, dont V. M. auroit sujet d'être satisfaite dans les différens emplois dont elle pourroit le charger. Il a professé à Varsovie l'histoire et le droit public, et n'a quitté cette place que par des raisons de santé, et avec les atte-

stations les plus avantageuses et les plus authentiques, que j'ai vues et lues, de sa capacité et de sa bonne conduite. Mrs Bitaubé et Thiebault, qui le connoissent tous deux, ainsi que l'imprimeur Decker, et plusieurs autres personnes, pourront rendre témoignage de lui à V. M., si elle juge à propos de les interroger à ce sujet. Mr Bernoulli fait de lui une longue et honorable mention dans le volume de ses voyages où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renseignemens V. M. croit pouvoir employer Mr Dubois, je la prie de me donner ses ordres à ce sujet, pour son départ et pour son voyage.

V. M. est sans doute déja informée que notre Reine est accouchée d'un Prince le 22 de ce mois.

Je suis avec le plus profond respect, et la plus vive reconnoissance etc.

A Paris, ce 26 Octobre 1781.

SIRE,

SIRE,

Une indisposition assez douloureuse, qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique, ou *nefrétique*, et qui n'est cessée que d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., et ce n'est pas le moindre mal que cette indisposition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de distance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je sois, Sire, aux bontés infinies et de toute espèce dont V. M. me comble depuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnoissance; et je suis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner, en admettant Mr. Selis dans l'illustre académie que V. M. protége avec tant d'éclat et de succès. Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occasion avoir égard à ma recommandation en faveur de Mr. Selis, j'ose assurer V. M. qu'il est digne de cette faveur par ses ouvrages, (comme V. M. peut s'en

assurer elle-même,) par ses talens pour l'éducation de la jeunesse confiée à ses soins, et par les principes sains de littérature et de morale qu'il lui enseigne. Il m'a chargé de mettre aux pieds de V. M. les justes sentimens dont il est pénétré pour elle, qu'il inspire à ses élèves, et qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V. M. Il se propose de faire honneur à son choix, en envoyant à l'académie quelques dissertations sur des objets intéressans de littérature, et en tâchant de les rendre dignes d'être insérées dans les mémoires de cette savante compagnie. V. M. ne peut imaginer la reconnoissance et l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'université de Paris par les bontés dont elle a honoré le maître et le disciple. Ainsi les études, comme les sciences et les lettres, lui seront redevables de leurs progrès, en France comme dans ses propres États.

V. M. s'exprime avec la philosophie la plus vraie, et en même temps la plus aimable, sur les louanges que le jeune écolier lui a données. Mais cette philosophie, Sire, si digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philosophie elle-même de dire, *l'Enfant*

dit vrai, et d'applaudir à la justice qu'il rend à V. M.

Je pense bien comme elle que ce n'est pas l'amour de la philosophie qui fait faire au César Joseph tant d'entreprises contre les moines, les prêtres, et la cour de Rome; je crois que ces entreprises couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclore bientôt; et malgré ma néphrétique, et mon âge de 64 ans, je ne désespère pas de voir un jour l'Empereur vraiment *Roi des Romains*, et le successeur de St. Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Malheureusement, Sire, pour le progrès de la raison, les prêtres conservent encore ailleurs que dans les États autrichiens un crédit bien nuisible aux lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par parenthèse se meurt en ce moment d'hydropisie) a *demandé* et *obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé; car la conscience de ces gens-là les persuade qu'on parle d'eux, quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils ressemblent à ce valet de comédie ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naï-

vement : *Maraud; voilà quelqu'un qui me connoit.* On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont la scène est au quatorzième siècle, du temps de l'empereur Louis de Bavière et de Jean XXII, ce vers : le *sacerdoce altier lutte contre l'Empire*, quoiqu'il n'exprime qu'un fait, malheureusement trop vrai dans ces siècles déplorables; ainsi, quoique notre jeune, sage, et vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connoisse tout le mal que cette engeance peut faire, on abuse indignement de son autorité pour cacher au peuple, s'il est possible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, et qu'ils le sont même encore. Car quand ils disent que l'autorité royale vient de Dieu, c'est parce qu'ils croient représenter l'Être suprême, et par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle sera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Espagne on vient de brûler il y a six mois une malheureuse femme pour *hérésie* de *quiétisme*. Quelle horreur et quelle imbecillité tout à la fois! Aussi l'Espagne croupit-elle dans la plus méprisable ignorance. Les succès de

cette nation devant Gibraltar en sont la triste preuve.

J'ai lu à Mr Dubois la réponse que V. M. m'a fait l'honneur de m'adresser à son sujet. Il en est pénétré de reconnoissance; mais quoiqu'il sente bien que V. M. ne peut lui promettre de l'emp' yer sans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., et la situation où le mettroit ce malheur, ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude; et il sent très-bien d'un autre côté que V. M. ne peut faire elle-même ces frais sans savoir s'il pourra lui être utile. Ainsi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'étoit un moment flatté.

Je serai, Sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 14 Décembre 1781.

SIRE,

Depuis la dernière lettre dont V. M. m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fon-

dées, mais toujours très-grandes pour moi, sur sa santé. On m'écrivoit d'Allemagne qu'elle n'étoit pas bonne, que du moins elle avoit souffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir règné dans le nord. Heureusement Mr le baron de Goltz a dissipé ces alarmes, et m'a assuré que V. M. étoit aussi bien qu'on pût le désirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, Sire, toute ma satisfaction et toute ma joie. Cette consolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, et qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt songer à faire mon paquet; mais, Sire, ma santé et ma vie même ne sont rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

Vos bienfaits, Sire, pour le jeune étudiant que j'avois pris la liberté de recommander à votre bienfaisance, ont augmenté l'émulation et l'ardeur que montroit déjà ce jeune homme intéressant; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de sa classe; et fera tous ses efforts pour se montrer digne des bontés que V. M. a bien voulu avoir pour ses talens naissans.

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire au sujet de la querelle du *César* avec le *très-saint père*, est plein de raison, d'humanité et de justice. Il est sûr que ce pauvre prêtre qui dessèche les marais Pontins, n'est pas coupable des sottises de Grégoire VII, d'Innocent IV, et de tant d'autres de ses prédécesseurs. Mais la justice *souveraine* a fait payer au genre humain le péché d'un seul, et la justice *impériale* fera payer à un seul le péché de plusieurs. Nous avons vu ici les capucinales représentations du prêtre électeur de Trèves, et les réponses très-militaires du César. Je ne sais si je me trompe, Sire, mais je crois que le César n'en restera pas là, et que tous ces préliminaires ne sont, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie.* Malheureusement pour St Pierre, la partie ne sera pas égale entre les joueurs. Il me semble que tous les évêques des États du César, soit politique, soit satisfaction de ne plus dépendre de Rome, sont très-soumis aux volontés impériales. Ils le seroient de même partout, si les souverains savoient dire, *je veux*, à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui com-

mande. Le St père se consolera de ses désastres *germaniques* avec la soumission *italienne*, la fidélité *espagnole*, et la catholicité *françoise*. Car nous ne cesserons pas sitôt d'avoir l'honneur d'être très-*catholiques*, non plus que les Italiens d'être très-*soumis*, et les Espagnols d'être très-*fidèles*.

Voilà pourtant, Sire, ces Espagnols, qui malgré leur inquisition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils sont, ce me semble, plus heureux que sages, et les Anglois un peu plus ineptes qu'ils n'étoient du temps de Marlborough et de milord Chattam. On commence à croire que ces pauvres Espagnols, malgré leurs sottises multipliées *au camp de St Roch*, finiront aussi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité, montre un peu plus les dents que Port-Mahon n'a fait. *Ce camp de St Roch* n'en fait pas plus, ce me semble, que la *neutralité armée*, dont nous attendons toujours, et jusqu'à présent assez en vain, les efforts sérieux pour réprimer l'insolence angloise. Elle feroit bien mieux encore, si elle pouvoit déterminer les Anglois à la paix, dont ils ont besoin ainsi que nous. Mais je crains, Sire, que cette

paix ne soit pas aussi prochaine qu'elle est désirable.

Nos politiques des Thuilleries, qui savent rarement ce qu'ils disent, parlent d'une menace d'invasion dans les États du vénérable Sultan, de la part de deux de vos voisins. Il seroit plaisant que le César voulût à la fois chasser le Pape et le grand Turc; cela m'est fort indifférent, si le repos de V. M. n'en souffre pas. Car je ne lui souhaite plus que le repos. Et qu'a-t-elle besoin de gloire?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis long-temps, annonce peut-être de grands événemens politiques. Malheureusement, il n'est point du tout certain qu'elle soit comète; auquel cas, comme le sait très-bien V. M., elle n'auroit pas l'honneur d'annoncer même de la pluie ou du beau temps. Elle est *véhémentement* soupçonnée d'être une pauvre planète, que sa petitesse et sa distance avoient tenue jusqu'ici dans l'obscurité; mais il faudra du temps encore pour que les astronomes puissent lui *donner un état*, *et faire*, comme on dit, *sa maison.*

En attendant, Sire, conservez-vous, daignez me continuer vos bontés, et recevoir l'hommage du profond respect avec lequel je serai jusqu'au tombeau etc.

A Paris, ce 1 Mars 1782,

SIRE,

J'ai reçu, presque en même temps, deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de jours l'une de l'autre, en réponse à deux lettres que j'avois eu aussi l'honneur de lui écrire ; je vois par la première des deux réponses que V. M. a daigné me faire, qu'elle a été attaquée cet hiver, comme presque tous les précédens, de cette maudite goutte, qui en la faisant souffrir comme Épictète, ne l'empêche pas d'être gaie comme Démocrite, sans qu'elle ait pourtant la morgue stoïcienne et absurde de ne pas regarder la goutte comme un mal. Je lisois ces jours passés la morale d'Épictète, plus grande que nature, exagérée, et faite pour l'homme imaginaire, et je dis de tout ce bel étalage, si peu à l'usage de notre foible nature, ce que

le bon la Fontaine, tout converti qu'il étoit par le vicaire de sa paroisse, disoit des épîtres de St Paul à son confesseur : *Votre St Paul n'est pas mon homme.*

La philosophie de V. M. est plus vraie, parce quelle est plus assortie à la nature humaine, et plus digne d'un véritable sage, qui voit les maux et les biens tels qu'ils sont; qui jouit de ceux-ci, et souffre ceux-là, sans se louer et sans murmurer de sa destinée. Je profite, le mieux qu'il m'est possible, des leçons et surtout de l'exemple de V. M., et quand ma vessie me fait souvenir qu'*elle n'est pas une lanterne*, comme dit le proverbe, je relis les lettres du Roi philosophe, et cette lecture me soulage et me console.

Voilà donc le St père à Vienne, communiant le César qui le persifle, et qui le renverra comme il est venu. Il n'aura eu d'autre satisfaction que de faire baiser sa mule aux capucins et aux belles dames, et de donner force bénédictions à la canaille. Je voudrois que Grégoire VII et l'empereur Henri IV pussent être témoins de ce spectacle, et du progrès que la raison a fait depuis sept cents ans. Le temps

est un peu long, il est vrai, mais enfin la raison a cheminé comme l'aiguille d'une montre; sans avoir fait de grands pas, elle a toujours avancé, et la voilà en beau chemin. Gare la suite de ces événemens pour la Ste Église catholique, apostolique et romaine. Je ne sais si le successeur de St Pierre s'appelle dans son voyage *l'abbé du midi*; mais il semble que dans ce beau voyage, il a été chercher, comme on dit, *midi à quatorze heures.*

V. M. n'est pas exactement informée sur le compte de l'abbé Raynal. Il a été décrété, il est vrai, par Nosseigneurs du parlement, plus ignorans que la sorbonne, et plus intolérans que les capucins. Mais devançant cet arrêt foudroyant, l'abbé Raynal s'est mis à couvert et hors de France; ainsi il n'est ni au Châtelet, ni à la Bastille, mais en sureté à Bruxelles ou ailleurs; car on dit qu'il voyage en ce moment en Allemagne, qu'il a été même très-accueilli d'un vénérable prélat, l'électeur de Mayence; j'imagine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le monarque philosophe qui vaut mieux à voir que tous les électeurs et même tous les césars, et je ne doute pas que V. M. ne le con-

sole des persécutions que le fanatisme lui a fait éprouver.

L'état de notre nouvelle planète ou comète est encore indécis, et *sa maison* est difficile à lui faire; on commence à croire pourtant qu'elle restera planète, deux fois plus éloignée du soleil que Saturne, et faisant sa révolution en 82 ans. Le temps nous éclaircira davantage; mais voilà, pour le présent, tout ce que je puis en apprendre à V. M.

Que dit-elle de la prise de Mahon, enlevé presque sans coup férir par un général médiocre, et par les Espagnols? Il étoit écrit que cette place ne seroit prise que par de pauvres généraux; Richelieu le premier, et Crillon le second; ce Crillon est le père de celui que V. M. vit il y a quelques années à Berlin avec le prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du siège de Gibraltar, qui pourra être de plus dure digestion. Mais enfin il faut espérer en la providence; surtout en voyant les sottises multipliées des Anglois, sur terre, sur mer, et dans le ministère. Puissent ces sottises bien répétées les forcer à la paix! Car pour nous, nous ne demandons pas mieux que de la faire.

V. M. m'a rendu justice en me croyant très-innocent de l'ennui que lui a causé le mauvais livre de physique qu'on s'est avisé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertissant bien que ce livre n'étoit pas fait pour être lu par elle, et que c'étoit seulement un hommage de l'université de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philosophe, et de reconnoissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ses élèves.

Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect etc.

A Paris, ce 3 Mai 1782.

SIRE,

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la philosophie exaltée et exagérée des stoïciens, est sans comparaison plus à mon usage que cette philosophie gigantesque et imaginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces Messieurs, non plus que V. M., que la douleur *ne*

soit point un mal; et ma triste vessie ne me dit que trop souvent plusieurs fois par jour qu'ils en *ont menti.* Je dirois volontiers, comme le roi Alphonse disoit du monde, que si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il fabriqua la vessie humaine, je lui aurois donné de bons avis. Je ne suis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étois il y a deux mois; mais je crains toujours, et avec raison, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté je me dis, pour me tranquilliser, ce vers de Racine:

Je ne veux point prévoir les malheurs de si loin.

En voilà trop sur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle V. M. s'y intéresse. Vivez, Sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, et qu'il arrive de moi ce qu'il plaira à la destinée et à la nature. Je serai content, ou du moins consolé.

Le St père me paroît avoir fait, comme l'on dit, *bonne mine à mauvais jeu.* Il a donné beaucoup de louanges à la *piété* de Sa Majesté impériale, il lui a donné la communion le jeudi saint, à ce que disent les gazettes; grand

bien leur fasse à tous deux! Reste à savoir ce que deviendront les moines supprimés. Quelques lettres d'Allemagne, et surtout de Flandre, paroissent donner des doutes sur l'entier accomplissement de son projet *impérial* et *anti-monastique*. On prétend que depuis son entrevue avec le Pape, la destruction des couvens supprimés traîne en longueur. Ce seroit tant pis pour lui. Il vaudroit mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéresseroit beaucoup davantage, ce seroit que nous eussions en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas! comme le dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, et tout en méprisant les prêtres et les moines, nous leur ferons l'honneur de les craindre et de les épargner. Nous avons écrit là-dessus, et depuis long-temps, les plus belles choses du monde; mais nous écrivons, et nous ne faisons pas. Les autres font, et n'écrivent point. Nous sommes sur ce point comme pour la guerre et pour la musique, nous barbouillons des livres, et nous nous en tenons là. A propos de guerre, que pense V. M. de notre déconfiture aux Antilles? Cette affaire du

12 Avril est, ce me semble, le chef-d'oeuvre de l'ignorance et de la bravoure françoise. Dieu nous donne la paix dont nous avons si grand besoin, ainsi que nos ennemis, qui de leur côté, n'ont guère moins fait de sottises que nous ! Cette paix seroit peut-être bientôt faite, s'il ne plaisoit pas au grand protecteur de l'inquisition de s'opiniâtrer à ce beau siège de Gibraltar, où la nation espagnole et son Roi acquièrent depuis quatre ans une gloire si brillante.

V. M. me paroît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il est trop sûr de son fait dans tout ce qu'il avance, et soutiendroit presque à chaque souverain et à chaque Etat de l'Europe, qu'il sait mieux que lui-même ses forces et ses revenus. Mais d'ailleurs son ouvrage est utile, et lui a valu chez les étrangers, et dans sa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la persécution excitée contre lui par les fanatiques. On me mande qu'il est enchanté de V. M., et je n'ai pas de peine à le croire. Je sais par expérience qu'elle renvoie avec cette disposition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois Mr le Comte et Mme la Comtesse du Nord. Ils sont partis il y a deux jours pour Brest, et paroissent fort contens de leur séjour à Paris, et de l'accueil que tous les états se sont empressés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réussi par la politesse dont ils ont été pour tout le monde. Mr le Comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'eusse pris la liberté de me présenter chez lui. Il m'a dit les choses les plus honnêtes sur le désir qu'on avoit eu de *me posséder* à Péterbourg, ce sont les termes dont il s'est servi; et sur les regrets qu'il avoit eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je suis très-touché de ses regrets, mais je ne me repens point du tout, et peut-être moins que jamais, de n'avoir pas accepté ce qu'on m'offroit, et je n'oublierai de ma vie la conversation, très-intéressante pour moi, que j'eus à ce sujet avec V. M. à Clèves en 1763.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus sincère de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 21 Juin 1782.

P. S. J'ignore si V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du college de Louis le grand, et de l'université de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond respect et de leur vive reconnoissance.

SIRE,

Je viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la reine douairière de Suède, soeur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, et je supplie V. M. d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avoit même anciennement honoré de ses bontés, en me faisant membre d'une académie qu'elle avoit rassemblée dans son palais, et que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de subsister. Ainsi par reconnoissance pour sa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguste maison, et surtout par mon tendre et respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je

dois à la perte de la reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon coeur, je dois, Sire, une réponse détaillée à l'excellente lettre philosophique dont V. M. m'a honoré sur les maux que j'endure. Que de vérité et de sagesse dans tout ce qu'elle dit sur cette philosophie des stoïciens plus grande que nature, et si peu propre avec ses grands mots et ses principes exagérés à soulager ceux qui souffrent! Heureusement je commence à avoir moins besoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs sont beaucoup moindres, et presque cessées entièrement, grâce à la *maladie du nord*, qui en me valant un gros rhume et un violent rhumatisme, a transporté sur ma poitrine et sur mes membres ce que je souffrois à la vessie. Dieu veuille que ce ne soit pas une simple trêve, et qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre son premier camp, où je le trouvois si mal placé!

C'est entretenir trop long-temps V. M. de mes misères; j'aime bien mieux lui dire que

sa bonne santé me console de la foiblesse de la mienne, que cette bonne santé, comme l'assurent tous ceux qui vous voient, Sire, vous promet et promet à l'Europe encore plusieurs années d'une vie qui ne sera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur et le soutien de la philosophie, et surtout pour moi le dernier des philosophes, mais le premier et le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philosophie, Sire, a plus besoin que jamais de protecteurs et de modèles tels que vous. On la joue actuellement, d'une manière aussi plate qu'indécente, sur le théâtre françois; et cette sottise, qui n'avilit que ses auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importans, qui soupçonnent au fond de leur ame le profond mépris que la philosophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'esprit ils s'en doutent, et essayent pour s'en venger, des moyens aussi dignes d'eux par leur nature que par leur succès.

V. M. a bien raison sur le parti qu'a pris le César Joseph d'épargner les mendians, ces vampires de l'État et du peuple. Il falloit détruire

également, et les fainéans opulens, et les fainéans qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne nous intéressons qu'aux spectacles de la foire, quels sont les progrès de la *suppression impériale*, ordonnée contre l'engeance monastique. On a répandu que des évêques et des moines avoient formé contre l'Empereur une conspiration qui avoit été découverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance est bien moins à craindre qu'elle ne paroît, pour un prince qui a trois cent mille hommes et une volonté ferme, qu'on fait à l'Église bien de l'honneur de la craindre, et qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui ont la foiblesse de la redouter. Je suis bien sûr que si V. M. la mettoit à la raison pour qnelque sottise qu'elle voudroit faire, elle pourroit se promener sans armes au milieu d'une procession, et sans avoir rien à redouter. La procession de la ligue n'auroit pas eu beau jeu sous un autre monarque que Henri III, et sous un prince tel que Fréderic.

On nous a dit que l'abbé Raynal avoit été sérieusement malade. Je souhaite qu'il vive assez pour finir son utile ouvrage sur la révoca-

tion de l'Édit de Nantes. Hélas ! Sire, V. M. a bien raison ; cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France ; mais peut-être au moins servira-t-il d'instruction et d'exemple aux malheureux princes, qui dans la suite des siècles, voudroient hasarder de pareilles sottises. Peut-être nous éclairera-t-il sur l'absurdité actuelle de nos lois au sujet des protestans, que l'amour de la patrie fait rester encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes et privés des droits de citoyen. Quelle honte pour notre siècle qu'il faille croire en France à la *transsubstantiation*, (voilà un terrible mot à prononcer et à écrire,) pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ses pères !

Nos princes sont allés à Gibraltar. J'aimerois mieux, pour les Espagnols et pour nous, y voir V. M. ; je serois plus sûr du succès de ce siège, qui aura duré, si même il réussit, presque aussi long-temps que celui de Troie, quoique les Espagnols ne soient pas Grecs ; on assure que le 28 de ce mois 990 bouches à feu tâcheront d'écraser ce rocher. Dieu le veuille, et surtout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui

en ont si grand besoin ; et qui savent si peu faire la guerre !

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 9 Août 1782.

SIRE,

V. M. a bien raison de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verse les maux sur les hommes, est plus grand et plus plein que celui qui leur verse les biens. Ma triste vessie ne me le fait que trop sentir, car j'en ai bien souffert depuis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me suis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci, et dans ce moment la nature ou lui me soulagent. Dieu sait jusqu'où cela durera. Mais c'est trop entretenir V. M. de ce que je souffre ; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter, tout ce que je sens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver ses bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer en sont un nouveau témoi-

gnage, qui m'est d'autant plus précieux, que dans l'état où je suis, je ne puis plus espérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, Sire, ces lettres me consolent des maux que je sens, et me dédommagent en partie du bien dont je suis privé, d'entendre de la bouche même de V. M. ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'ose dire que votre siècle, qui vous appelle depuis si long-temps le Roi philosophe, et avec tant de justice, ne sait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas, comme moi, l'avantage de lire dans vos lettres la morale si vraie, si saine, si utile dont elles sont remplies, cette morale à la portée de l'homme, et non pas gigantesque et exagérée comme celle des stoïciens et d'Épictète; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les succès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon et l'exemple.

J'ai prié, Sire, Mr le marquis d'Éterno, qui vient de partir pour résider en qualité de ministre de France auprès de V. M., de mettre à ses pieds, s'il en trouvoit l'occasion, tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, et ma

douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer. Mr le marquis d'Éterno est un homme sage, honnête, vertueux, et instruit; j'ai lieu de croire que V. M. en sera contente. Puisse-t-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été si long-temps entre la France et V. M., qu'une femme et un prestolet avoient détruite, et qui paroît être revenue, ou à-peu-près, dans son état naturel! Hélas! Sire, vous jouissez de la paix et de toute votre gloire, et notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que pense V. M. de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar, de ces *batteries flottantes* qui menaçoient de tout abymer, et qui se flattoient que *les boulets rouges* ne les *brûleroient pas*? Jamais peut-être il n'y a eu un plus triste exemple de la jactance et de la légèreté françoise, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette équipée recule peut-être la paix, si nécessaire et à nous et à nos ennemis. On ne désespère pourtant pas qu'elle ne se fasse cet hiver, attendu l'impuissance où sont les deux nations de continuer à s'égorger, parce qu'on ne s'égorge qu'à prix d'argent, et que ce *nerf*

de la guerre manque à tous ceux qui la font aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les États de V. M.; il a besoin, pour écrire son histoire de la révocation de l'Édit de Nantes, de l'écrire dans un pays, où il soit à l'abri des fanatiques. Mais par malheur, comme l'observoit très-bien V. M. dans une de ses dernières lettres, ce livre ne fera que montrer à la France toute la grandeur du mal qu'elle s'est faite à elle-même par cette révocation; il est trop tard pour le réparer. Nous ne pensons pas même à en empêcher les suites, en permettant au moins le mariage aux protestans. Nous serons les derniers à faire ce que nous avons écrit, et ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer!

En attendant, nos grands Seigneurs font ici des banqueroutes scandaleuses et incroyables. Mr le prince de Rohan Guémené, grand Chambellan du Roi, et mari de la gouvernante des enfans de France, en fait une de 20 millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens, qui ont placé sur lui leur fortune. L'indignation et le cri public contre cette abo-

minable action sont extrêmes, et le coupable n'est point puni. Toute la France crie qu'il le seroit dans les États de V. M., et il le seroit même chez nous, si notre Roi n'écoutoit que les principes de justice et de vertu qui sont au fond de son ame, et ne cédoit pas aux prières des Rohans, qui sacrifient le public à leur vanité.

Tout cela, Sire, ne sera pour moi qu'un mal léger, tant que j'aurai le bonheur de conserver V. M. Je la supplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle est ordinairement tourmentée dans cette saison, et pour se conserver à ses peuples, à l'Europe, à l'humanité, à la philosophie, aux lettres, et à moi qui ai si grand besoin qu'elle vive.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

A Paris. ce 11 Octobre 1782.

SIRE,

J'ai prié Mr le baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excuses, si je n'avois pas

l'honneur de répondre plutôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 Octobre dernier. Ces excuses, Sire, ne sont, malheureusement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement souffert de ma maudite vessie durant une assez grande partie du mois de Novembre; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me suffira de lui dire qu'elles sont fort diminuées, et que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à V. M. l'hommage de ma respectueuse reconnoissance et de tous les autres sentimens que je lui dois à tant de titres, et que je lui ai voués depuis si longtemps. Les réflexions de V. M. sur toutes les misères auxquelles la nature humaine est sujette, et sur le contraste de ces misères avec notre pitoyable et ridicule vanité, sont bien dignes d'un Roi philosophe, qui plane d'en haut sur toutes les sottises de notre espèce, et mériteroient d'être signées, *Marc-Aurèle Frédéric.* Je plains pourtant V. M. si elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre aussi; mais la mémoire est plus indispensable à

un prince qu'à un pauvre individu obscur et isolé. Puisse la nature, Sire, vous la conserver, et pour vous, et pour tant d'êtres à qui vous êtes nécessaire, et puisse-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrois pouvoir vous épargner moi même, fût-ce aux dépens de ma vessie!

Je suis ravi que V. M. ait jugé Mr le marquis d'Eterno tel que j'avois eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle se confirmera dans ce jugement, à mesure qu'elle le connoîtra davantage, et qu'elle le trouvera comme il est, sage, instruit, honnête et modeste.

J'ignore à qui est la faute du mauvsis succès de nos batteries flottantes; j'ignore aussi par quelle fatalité cinquante vaisseaux tant françois qu'espagnols, en ont laissé passer et repasser, sans coup férir, 34 anglois deux ou trois fois à leur barbe; mais je sais que ce maudit siège de Gibraltar, si ridiculement entrepris, et plus ridiculement prolongé, a été la principale cause de nos malheurs ou de nos sottises, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, et retardé d'autant la paix avantageuse que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, et selon

même toute apparence, on nous fait espérer cette paix, on la dit même arrêtée et conclue. Que le destin en soit loué; pourvu que la grande Cathérine et le César Joseph ne suscitent pas une nouvelle guerre pour l'invasion de la Turquie! Puisse surtout, Sire, cet aveugle destin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, et funeste à votre santé et à votre repos! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Silésie, le *Te-Deum* que l'Église romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, et l'émigration d'une volée de religieuses autrichiennes, qui sont venues vous demander asyle. Assurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux souverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, surtout et plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'Église romaine n'en sera pas moins persécutrice et intolérante quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de présenter une requête au Roi contre les souscripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire; cette requête est bien adressée; car le Roi est un

des souscripteurs. On ne sait si l'on doit rire, ou être indigné de cette plate sottise.

L'ouvrage de l'abbé de Raynal, fût-il aussi bon qu'il peut l'être, sur la révocation de l'Édit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvreroit pas, quand elle le voudroit, tout ce qu'elle a perdu par cette absurde et funeste révocation; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas de nouvelles sottises en ce genre, si l'occasion se présente d'en faire quelques unes; car corrige-t-on les hommes, et surtout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez nous des banqueroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas d'aussi monstrueuses, d'aussi atroces, d'aussi impudentes, d'aussi scandaleuses, que celle du Prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais * * - * * *. Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il auroit été puni chez vous exemplairement; il ne l'est ici que par la perte de ses places, qu'il étoit impossible de lui laisser. Mille familles peut-être sont à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de 40 millions, tant en France qu'en pays étranger; elles crient

en vain. Le crédit du ** et des siens est plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle année, qui est la quarante-troisième de votre glorieux règne, et la trente-septième des bontés dont V. M. m'honore. Puissent vos sujets, Sire, conserver encore quarante années un pareil monarque, et puissent vos bontés me consoler encore, non pas quarante ans, mais jusqu'à la fin de ma vie! Puissiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquise, et du repos que vous avez si bien acheté!

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

P. S. Un homme de lettres estimable, Mr de Villars, me prie de présenter à V. M. cette lettre, et le prospectus d'un journal qu'il se propose d'imprimer, Sire, dans vos États à Neuchâtel; il demande la protection de V. M., et tâchera de s'en rendre digne.

A Paris, ce 13 Décembre 1782.

SIRE,

Ma santé n'est depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de souffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, et de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un de ces derniers momens pour mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois à tant de titres, et surtout pour lui témoigner ma vive reconnoissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, et le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, et de l'autre l'affaissement et l'abbattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M., à sa conservation, et aux bonnes nouvelles que Mr le Baron de Goltz me donne de sa santé. Puissé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma vessie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avoit, je crois, autant de besoin que nous pour le moins. Nous voilà donc en paix, jusqu'à ce que quelque sottise

politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la discorde. Les Espagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon et les deux Florides, après la manière ridicule et plate dont ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi partout, jusque sur notre théâtre françois, où l'Ambassadeur d'Espagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet *la mort de Don Carlos*. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre sur le théâte de France le plus cuel et le plus abominable ennemi des François, l'exécrable Philippe II; mais cette persécution qu'éprouvent les lettres est la suite de l'horible inquisition à laquelle on les a soumises. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma veffie, qui est aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas jusqu'à moi, quoique j'aie dans mes portefeuilles bien des rapsodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire pisser sans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puissent ces troubles, Sire,

ne pas venir jusqu'à nous! Puissent-ils aussi, ce qui est malheureusement plus difficile encore, ne pas vous intéresser assez pour troubler la paix dont vous jouissez avec tant de gloire!

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paroîtra, à ce qu'on assure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laisser entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V.M., fera gagner aux Allemands et aux Hollandois l'argent que la France perdra de gaieté de coeur. C'est son affaire, et bien peu la mienne.

V. M. a bien raison sur la plate astuce des prêtres, qui en criant et en faisant semblant de croire que les princes sont sur la terre les images de la Divinité, veulent persuader aux souverains imbécilles que l'Eglise est la sauve-garde de leur trône et de leur couronne. Hélas! Ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de se soumettre plus habilement et plus facilement les rois mêmes; leur petit syllogisme ou sophisme sera bientôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu; il pourra donc vous l'ôter*

quand il lui plaira; or c'est nous, Ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés. C'est donc de nous que votre pouvoir dépend. Tel a été le raisonnement des Grégoire VII et des Innocent IX; et tel sera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois et les sots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démence et sottise de l'auteur du *Système de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les veritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis et les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions menteuse et absurde. Si je l'avois osé, j'aurois réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois et aux philosophes. Mais les prêtres auroient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, et toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin; cet ouvrage me paroît estimable; on m'a dit que V. M. en pensoit de même, et je me félicite d'être de son avis.

Je suis avec la plus tendre vénération etc.

A Paris, ce 16 Février 1783.

SIRE,

Je suis presque honteux d'entretenir sans cesse V. M. de mon malheureux état, et il y a longtemps que j'aurois gardé le silence sur ce triste objet, si l'intérêt que votre bonté veut bien y prende, ne me faisoit un devoir de l'en instruire. Je veux au moins abréger ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état est toujours à peu près le même; douleurs périodiques et vives, relâchement ensuite, quoique toujours avec souffrance, très-peu de sommeil en tout temps, abattement et foiblesse presque continuelle. Les lettres seules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque consolation; et j'ai reçu avec la plus tendre reconnoissance

le nouvel adoucissement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant Mr le Chevalier de Gosseins, secrétaire d'ambassade de France, de venir à son arrivée à Paris savoir de mes nouvelles, et en instruire V. M. Il s'est acquitté, Sire, avec zèle et avec empressement de cette commission, si flatteuse et si douce pour moi; il a même eu la bonté de venir plusieurs fois, et j'ai eu de mon côté le plaisir si cher à mon coeur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce et la plus tendre satisfaction, tous les sentimens de respect, d'admiration, et de reconnoissance dont Mr le Chevalier de Gosseins est pénétré pour V. M.; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaisir tout ce qu'elle fait pour le bien de ses peuples, et j'en ai vu encore l'intéressant détail dans un mémoire lu dernièrement par Mr de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la société d'amis qui se rassemble auprès de ma souffrante personne, et je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince si précieux à ses sujets, et si digne de servir en tout de modèle aux autres monarques.

La philosophie si consolante et si douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, est encore, Sire, un soulagement pour moi. Mais cette philosophie n'a guère d'armes et de ressource contre les maux physiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite: Dieu veuille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre est un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne savons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans le nord et en Turquie. L'Europe n'a pas besoin de ce nouveau fléau, et je désire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, et la jouissance paisible de toute sa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui se fait à Kehl; elle sera magnifique, et de plusieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paroîtra, dit-on, dans une année au plus tard, et peut-être plutôt. Je sais aussi qu'il paroît une histoire de la Bastille de Linguet, qui ne fait que mentir impudemment, et qui par con-

séquent pourroit bien encore ne pas dire vrai, même lorsqu'il a si beau jeu pour ne dire que ce qui est. Je connois l'ouvrage sur les lettres de cachet; il seroit meilleur, si l'auteur, qui n'est pas Linguet, y avoit moins prodigué les lieux communs et les déclamations.

Le César Joseph continue, ce me semble, à traiter rigoureusement la cohorte sacerdotale. Il est bien sûr que cet exemple ne sera pas suivi en France, où les prêtres, quoique haïs et méprisés par le gouvernement, conservent cependant un grand crédit, parce qu'on a la simplicité de les craindre, comme s'ils pouvoient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raison; l'erreur et la sottise sont faites pour l'espèce humaine, et il faut se résoudre à l'y laisser croupir, puisqu'elle veut et qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudroient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaisir qu'elle la traduction d'Euripide de Mr Prevôt, qui est un homme de beaucoup de mérite, et plein de conoissances en plusieurs genres. Je ne connois point la traduction de l'Histoire Augu-

ste de Mr Moulines, et j'écris à Berlin pour me la procurer. Car cette histoire est très-intéressante.

Comme il est aujourd'hui aussi décidé qu'il le peut être en médecine, que mon mal n'est point la pierre, je ne puis, ni ne dois faire usage des remèdes qui se prétendent propres à cette maladie. La mienne est très-difficile à définir, et plus encore à guérir. Il y faudroit des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement et spasme. Les docteurs y perdent leur latin, et moi l'espérance.

Je suis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre etc.

A Paris, ce 28 Avril 1783.

LETTRES

DE

MONSIEUR DE FONTENELLE

AU ROI.

MONSEIGNEUR,

Il y a présentement bien des années qu'Alexandre alla visiter Diogène dans son tonneau, et je crois qu'il est à propos que ces traits-là soient rares, comme ils le sont effectivement; car en même temps que les princes qui font tant d'honneur aux philosophes en sont de plus grands princes, il est à craindre que les philosophes n'en soient moins philosophes. J'en fais, Monseigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R de me faire dire que mon nom et mes ouvrages étoient connus d'elle, je sens que ma vanité en est fort augmentée. Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai pas de la combattre, comme j'aurois fait peut-être en de moindres occasions. Un autre sentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'est l'extrême reconnoissance que je dois à la bonté de V. A. R. et qui accompagnera toujours le profond respect avec lequel je suis etc.

A Paris, ce 20 Mars 1737.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas osé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbes remercimens sur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un Prince qui pense si différemment de presque tous les autres Princes, ne fût pas aussi flatté qu'ils le sont d'ordinaire de l'excès d'empressement que les courtisans affectent de leur marquer en toute occasion; et j'ai cru qu'il falloit se conduire avec vous, Monseigneur, à peu près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je suis sans vanité très-mauvais courtisan, et je serois même fâché qu'on me soupçonnât de l'être, parce qu'il me semble que ce seroit me soupçonner de bien des vices et surtout de fausseté. Je vis hier un Suisse, dont je ne pus savoir le nom, parce qu'il me vint voir seul; il venoit de voyager en Allemagne; je le fis parler sur ce pays-là, et tout naturellement il vous donna des louanges simples, sans aucun tour, sans intérêt, et qu'assurément il ne croyoit pas qui vous dussent revenir. Je défierois bien toute votre cour de vous

en donner d'une aussi bonne espèce. Surtout votre amour pour les sciences plaisoit fort à mon Suisse, qui ne se donnoit pourtant pas pour savant. Je sentis que ma vanité me sollicitoit de lui dire que j'avois l'honneur d'être connu de V. A. R. et même d'en avoir reçu une lettre; je résistai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un si grand effort de modestie. Je suis etc.

A Paris, ce 10 Juillet 1737.

MONSEIGNEUR,

On a dit anciennement qu'il faudrort pour le bonheur des Etats que les philosophes fussent rois, ou que les rois fussent philosophes. Mais seroit-ce la même chose des deux façons? Pour moi je crois qu'il y a de la différence. Que les philosophes soient rois, voila de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grand'peur. Que les rois soient philosophes, ce sont des gens que leur bonne constitution a sauvés d'un grand péril, et que je suis sûr qui feront des merveilles. *Qui potest capere, capiat.*

Pour la philosophie qui ne regarde que l'univers, et non pas nous, elle n'est pas fort difficile, et de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Descartes et Newton en ont certainement été deux, du moins en ce sens-là, et je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur parallèle dans un des volumes que l'académie des sciences donne tous les ans au public; et pour le parallèle de leurs systèmes en particulier, je l'ai fait dans un grand nombre de ces volumes, et le ferai encore apparemment, car cela ne vient que trop souvent à propos. L'*Attraction* sur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particulièrement, n'est point du tout de mon goût, je l'avoue: je ne puis croire que ce soit-là le mot d'énigme, a moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeunesse, où je voyois l'attraction coulée à fond honteusement, que je devois la voir revenir sur l'eau pompeuse et triomphante, j'aurois cru qu'il m'annonçoit une vie de plusieurs siècles, et une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là sera quelque jour un morceau

ceau bien curieux, et, à ce que je crois, peu honorable dans l'histoire de la philosophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puisse ou espérer ou craindre.

Je vous ennuierois, Monseigneur, si je suivois cela plus loin. Et en effet ce n'est pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je passe à vos brunes, que je suis ravi qui soient contentes de moi, et d'autant plus que je soupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerai mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'assurerois ici de mes très-humbles respects, si j'osois. Je n'ai jamais cru que la philosophie et l'amour fussent aussi incompatibles qu'on le dit ordinairement. Que l'un prenne un peu sur l'autre, c'est à dire l'amour sur la philosophie, car assurément ce ne sera pas la philosophie qui prendra sur l'amour, hé bien, il n'y aura pas grand mal; on en sera plus aimable, et souvent on en vaudra mieux. Il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, et qui fait des merveilles. J'en raisonnerois aussi plus volontiers, mais je tomberois de même dans l'inconvenient de trop discourir, et selon toutes les apparences d'en

parler à qui en sait plus que moi, qui suis tout à fait hors d'exercice. Je suis etc.

A Paris, ce 29 Septembre 1737.

SIRE,

Je croyois qu'à votre avénement à la couronne je n'aurois qu'à féliciter V. M. sur l'attente où étoit l'Europe entière de tout ce que promettoient vos grandes qualités, et les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de se développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, et par des discours, et par des actions véritablement dignes d'un Roi. Vous voilà donc engagé, Sire, et plus que jamais; mais heureusement vous ne l'êtes qu'à suivre vos inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas espérer de jouir pendant toute sa durée du beau spectacle que vous allez donner au monde? J'ose me flatter que j'y aurois été bien sensible. Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 23 Juin 1740.

LETTRES

DE

MONSIEUR ROLLIN

AU ROI.

MONSEIGNEUR,

Les termes me manquent pour témoigner à V. A. R. la vive reconnoissance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle ma fait de se souvenir de moi, et de me prévenir d'une manière si noble et si obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, Monseigneur, au sujet de mes ouvrages, est le témoignage le plus flatteur que je pusse souhaiter. Le comble des voeux d'un auteur, est de se voir estimé et loué par un prince d'un goût si délicat, et qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de justesse et de dignité. C'est pourtant, Monseigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon sujet. La bonté et l'effusion de coeur avec laquelle V. A. R. s'exprime, et un vif amour du bien public qui paroît animer tous ses sentimens, me remplissent d'une bien plus juste admiration, parce que ce sont-là les grandes vertus d'un prince. Tout ce que je dois craindre, Monseigneur, c'est que ce bon coeur et cet amour du bien public ne vous aient aveuglé

en ma faveur. Mais, quand cela seroit ainsi, je me donnerois bien de garde de songer à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conserver une estime qui m'est si glorieuse. J'ose dire, Monseigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la respectueuse reconnoissance et la profonde vénération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être etc.

A Paris, ce 9 Février 1737.

MONSEIGNEUR,

Souffrez que je prenne la liberté de présenter à V. A. R. le onzième volume de mon Histoire ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me donne lieu d'espérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je souhaite fort, Monseigneur, qu'il puisse soutenir auprès de vous la réputation de ses aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuser agréablement dans des momens de loisir, dont elle sait faire un si bon usage. Il est rare de trouver des princes

qui aient un goût si marqué pour tout ce qui regarde les belles-lettres et les sciences. Outre le plaisir qu'elles vous causent, Monseigneur, (et en est-il un plus doux et plus solide?) elles vous rendent avec usure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous procurant l'estime et l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur et quel succès vous vous y appliquez. La naissance fait les princes, mais le mérite seul fait les grands princes. Celui de cultiver et de protéger les sciences et les savans, n'en est pas un médiocre; et quand il se trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix et l'éclat, comme on le voit dans le second Scipion l'Africain. Vous ne me saurez pas mauvais gré, Monseigneur, de vous comparer à cet illustre Romain, dans l'éloge duquel les historiens font entrer ce goût exquis pour les belles lettres qui vous est commun avec lui, et qui vous distingue de presque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt; puisque c'est ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'estime, j'ai pensé dire et d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière

si touchante. J'en conserverai toute ma vie une vive reconnoissance, et je ferai toujours gloire d'être avec un profond respect et un parfait dévouement etc.

A Paris, ce 1 Avril, 1737.

MONSEIGNEUR,

Je me rendrois indigne de toutes les bontés que V. A. R. a eues jusqu'ici pour moi, si je manquois à vous témoigner la part que j'ai prise à tout ce que le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne sont rien sans la paix de l'ame, et sans une certaine douceur intime que répand dans le cœur une union parfaite entre des personnes que la nature et le sang lient ensemble par des noeuds si étroits. Je souhaite, Monseigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croissant, et ne laisse rien dans votre esprit qui en puisse troubler la tranquillité et la joie.

V. A. R. ne se trouvera-t-elle point à la fin importunée et accablée de mes livres, qui vont si fréquemment se présenter devant elle? S'ils deviennent trop libres et trop hardis, j'ose le dire, Monseigneur, c'est votre faute, et la suite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus si gracieusement par un prince que son goût exquis pour les sciences et pour toutes les productions de l'esprit ne distingue et ne relève pas moins que sa haute naissance, ils croient valoir quelque chose, et paroissent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les souffre toujours avec la même patience et la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même d'en abuser en prenant la liberté, Monseigneur, de faire passer sous vos yeux les programmes de plusieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a soutenus dans un collège dont j'ai été long-temps Principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre histoire. C'est un prodige, et je n'ai jamais rien vu de semblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui se sont faits devant de nombreuses assemblées, je l'ai interrogé, toujours à l'ou-

verture du livre, et souvent en me contentant de lui lire moi-même plusieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquoit très bien en me les entendant seulement lire. Outre ce qui est indiqué dans les programmes, il a lu en hébreu les cent premiers pseaumes de David, et les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude est étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on se borne dans les collèges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un seul quart d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a soutenu.

Pardonnez-moi, Monseigneur, toutes mes importunités et toutes mes impolitesses. Elles ne diminuent rien du profond respect et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être etc.

MONSEIGNEUR,

V. A. R., par les marques d'estime et de bonté qu'elle m'a données jusqu'ici, m'a mis en droit de lui présenter avec confiance tous les ouvrages que je pourrai composer dans la suite. Je

prends donc la liberté, Monseigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Histoire ancienne, et le premier de l'Histoire romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès aussi favorable que le premier. Les lettres obligeantes qu'il vous a plu de m'écrire au sujet de l'histoire ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteuse que je pusse souhaiter. Beaucoup de personnes à qui je les ai lues, m'ont fort pressé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, et j'y étois assez porté de moi-même. Peut-être, Monseigneur, que l'amour propre, qui est bien subtil, m'inspiroit ce désir; car rien ne pouvoit me faire plus d'honneur. Il me semble pourtant que mon principal motif étoit de faire connoître, dans tous les pays où mes livres sont portés, un Prince qui pense et parle en Prince, et qui, à toutes les autres qualités dignes de sa naissance, en joint une assez rare, Monseigneur, dans les personnes de votre rang, qui est d'aimer les belles-lettres et les sciences, de les cultiver avec goût et succès, sans préjudice aux devoirs essentiels de leur état, de protéger et d'honorer ceux qui en

font profession, et par-là de les porter à se rendre de plus en plus utiles au public. C'étoient-là, Monseigneur, si je ne me trompe, mes vues. Mais le respect que je dois à V. A. R., et la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raisons mont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce soit, quoique j'en aie été fort sollicité, excepté à la Reine seule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a souhaité que je lui en donnasse copie. Que ne devrois-je point faire, et quels intérêts ne devrois-je point sacrifier pour me conserver l'estime d'un prince, qui oubliant ce qu'il est et ce que je suis, m'a prévenu avec une bonté et une amitié, (car j'ose me servir de ce terme,) dont je ne perdrai jamais le souvenir. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 27 Août 1738.

MONSEIGNEUR,

Quoique V. A. R. connoisse parfaitement l'histoire dont je prends la liberté de lui envoyer

le second tome, qui sera bientôt suivi du troisième, je me persuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet sous les yeux, et qui sont si fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable et nouvelle. Vous y reconnoîtriez une grande ressemblance de caractère entre V. A. R. et plusieurs des plus fameux Romains, si votre modestie ne vous rendoit distrait sur ce point. Ils connoissoient bien en quoi consistent la solide gloire et la véritable grandeur, et ils ne se laissoient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités et de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne rendent point les hommes plus estimables, parce qu'à proprement parler c'est par le coeur que les hommes sont tout ce qu'ils sont. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paroissent toutes remplies de ces sentimens. Je les garde très-soigneusement comme un titre de noblesse pour moi, et une preuve bien glorieuse des marques d'estime et de considération que mes ouvrages m'ont attirées de votre part. Quoique je m'en sente peu digne, comme je com-

pte n'en être redevable qu'à votre bonté. J'espère que V. A. R. voudra bien me les continuer. Je suis avec la plus vive reconnoissance et le plus parfait dévouement etc.

A Paris, ce 10 Juin 1739.

SIRE,

Quand ma vive reconnoissance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à son avénement à la couronne, je me croirois obligé de le faire pour l'intérêt et comme au nom des belles lettres et des sciences, que vous avez non seulement protégés jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte avec vous sur le trône, et je ne doute point que V. M. ne se propose de les faire régner avec elle dans ses Etats, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement: c'est la joie que je sai q'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la providence

vient de confier à ses soins. Permettez-moi de le dire à mon tour. Les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, et que je conserve bien soigneusement, m'ont fait connoître le fond de son coeur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui sait en quoi consiste la vraie grandeur d'un prince, et qui a appris par sa propre expérience à compâtir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône que pour veiller de là sur toutes les parties de son royaume; pour y établir l'ordre, et y procurer l'abondance; et surtout pour employer son autorité à y faire connoître et respecter celui de qui seul elle la tient, et de qui elle a l'honneur de tenir la place sur la terre. *Les richesses, la gloire, la puissance sont en ses mains. C'est lui qui donne le conseil, la prudence, la force. C'est par lui que les rois règnent, et que les législateurs rendent la justice.* Qu'il lui plaise, Sire, de vous combler, vous et tout votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions; et, pour les renfermer en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre *un Roi selon son coeur*! C'est ce que je ne cesserai de

lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect et quel parfait dévouement je suis etc.

A Paris, ce 17 Juin 1740.

SIRE,

Mes livres osent paroître devant votre trône, avec quelque crainte à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne se présentent pas néanmoins devant V. M. pour en être lus, mais seulement pour en être vus, et pour lui faire ma cour. Bien d'autres soins vous occupent maintenant. Instruit à fond des actions vertueuses et des grandes qualités des rois tant anciens que modernes, vous songez, Sire, à les égaler, et, s'il se peut, à les surpasser. L'Europe paroît attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir exactement tous les devoirs de la royauté: et ils sont grands! C'est l'agréable espérance dont se flatte aussi etc.

A Paris, ce 22 Juillet 1740.

SIRE,

SIRE,

Je prends encore une fois la liberté d'écrire à V. M., en lui envoyant l'édition *in quarto* de mon Traité des Etudes, qui sera bientôt suivie de l'Histoire ancienne. Quelque honneur & quelque plaisir que me fassent les lettres de V. M., je ne dois pas abuser de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, & je me crois obligé déformais à ménager avec plus de soin que je n'ai fait jusqu'ici un temps devenu si nécessaire et si précieux pour tout un royaume. Mes livres seront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi ; et quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. supposera, s'il lui plaît, que ce sont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de voeux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon respect, ma vénération, ma reconnoissance, et surtout mon tendre attachement : car cette expression me devient permise. V. M. non seulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et

comment pourrois-je ne le pas faire? Comment pourrois-je n'être pas vivement touché et attendri de l'effusion de coeur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avénement à la couronne? Les rois ne se piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis, et il est rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entr' eux et le reste des hommes, est trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet suppose une sorte d'égalité. V. M. n'en use pas ainsi. Elle descend du trône jusqu'à son serviteur, et par-là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle, pour en faire son ami. Oui, Sire, je le serai toute ma vie. Mais c'est trop peu pour moi: que me reste-t-il encore de temps à vivre? Je souhaite l'être pendant toute l'éternité. Cet unique voeu dit beaucoup de choses. Je suis avec des sentimens que je ne puis exprimer avec assez de force et d'énergie etc.

A Paris, ce 14 Septembre 1740.

LETTRES

DU

MARQUIS DE CONDORCET

AU ROI.

SIRE,

L'ami de Mr d'Alembert ose se flatter que V. M. daignera ne pas désapprouver la liberté qu'il prend de lui parler d'une douleur qu'elle partage. Honoré de la confiance intime de cet homme illustre, je sais, Sire, quelle étoit pour lui l'estime et j'ose dire l'amitié de V. M. Cette expression semble autorisée en quelque sorte par l'égalité avec laquelle V. M. a toujours traité les hommes d'un génie supérieur, parce qu'elle n'a pu se dissimuler sans doute qu'eux seuls étoient véritablement dignes d'être vos égaux.

Mr d'Alembert, qui avoit paru craindre les souffrances et les infirmités de la vieillesse, a vu venir la mort avec un courage tranquille et sans faste. Dans ses derniers jours il s'amusoit à se faire lire les énigmes du Mercure et les devinoit. Il a corrigé la surveille de sa mort une feuille

de la nouvelle édition qu'il préparoit de sa traduction de Tacite. Il s'occupoit avec autant de sang froid que de bonté des moyens d'assurer après sa mort des récompenses à ses domestiques, des secours à ceux que sa bienfaisance faisoit subsister. C'est dans cette vue qu'il a bien voulu me choisir pour son héritier, et me donner cette dernière marque de son amitié et de sa confiance.

Il n'a voulu payer aucun tribut, même extérieur, aux préjugés de son pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avoit fait toute sa vie profession de mépriser.

J'affligerai peut-être V. M., ou plutôt j'exciterai son indignation, en l'instruisant de ce qui a suivi la mort d'un homme, l'honneur de sa patrie. Son curé n'a pas osé à la vérité lui refuser la sépulture. Il savoit que j'aurois le courage d'invoquer contre cet acte de fanatisme l'autorité des lois, et que cette réclamation seroit écoutée; le prêtre s'est donc borné à refuser la sépulture dans l'église, distinction absurde en elle même, mais encore en usage parmi nous, qu'on ne refuse point à ceux

qui la paient, et à laquelle les amis de Mr d'Alembert attachoient quelque prix, parce qu'elle leur donnoit le droit de lui ériger un monument. Le curé a joint à ce refus celui de tous les petits honneurs qu'il pouvoit ne pas accorder sans se compromettre, et Mr d'Alembert a été porté sans appareil au milieu d'un peuple étonné que ses prêtres traitassent avec tant d'indécence un homme dont ces mêmes prêtres n'avoient jamais en vain sollicité la bienfaisance dans les besoins extraordinaires des pauvres.

Mr d'Alembert a laissé un volume d'ouvrages de mathématiques, et plusieurs volumes de philosophie et de litterature, prêts à être imprimés. Je me propose de donner une édition complète de ses oeuvres philosophiques et littéraires, et j'ose demander à V. M. la permission de la faire paroître sous ses auspices. C'est au nom seul de Mr. d'Alembert que je sollicite cette grâce, le mien est trop obscur et trop peu connu de V. M.

Mr d'Alembert m'a remis la surveille de sa mort sa correspondance avec V. M. et tous ses

papiers. Il a conservé pendant cette opération, qui a été longue, et bien douloureuse pour l'amitié, une fermeté, une présence d'esprit, un calme dont il étoit impossible de n'être pas attendri, en admirant son courage. Les lettres de V. M. ont seules paru dans ce cruel instant lui causer des regrets, et réveiller sa sensibilité. Son intention étoit depuis long-temps que ce dépôt fût confié après sa mort à Mr Watelet de l'académie françoise, son ancien ami. Le paquet, cacheté en présence de Mr d'Alembert, a été remis à Mr Watelet dans le même état.

Il a laissé d'autres marques précieuses des bontés de V. M. et n'a disposé que d'un des portraits qu'il avoit reçus d'elle, en faveur de Mme Destouches, la veuve de son père, femme respectable, qui depuis l'enfance de Mr d'Alembert n'a cessé de lui donner des marques d'amitié et de considération.

Je regarde les autres portraits comme un dépôt dont je ferai l'usage que V. M. daignera me prescrire.

La raison, Sire, a fait en Europe depuis quelques années des pertes multipliées et très-

difficiles à réparer. Il lui reste encore un appui bien honorable pour elle, et tous ceux qui s'intéressent à ses progrès, font des voeux pour la conservation de V. M. Je suis etc.

A Paris, ce 22 Décembre 1783.

SIRE,

Monsieur l'Évêque accepte avec reconnoissance la place à laquelle V. M. a bien voulu le destiner. J'ose me flatter qu'il la remplira bien. Il est à la fois disciple de Locke et disciple des anciens; et joindra à la justesse et à la précision de l'analyse moderne cette vigueur de principes qui nous plaît tant encore dans la philosophie morale des Grecs et des Romains. Je ne me consolerois point du malheur d'avoir mal répondu à la confiance de V. M. la première fois qu'elle m'en a honoré.

Nous venons de perdre Mr Watelet, de l'académie françoise et de celle de V. M. Il étoit le dépositaire des lettres qu'elle a écrites à Mr

d'Alembert, et il n'a fait aucune disposition. Elles seront vraisemblablement remises à Mr le Duc de Nivernois. J'ai cru, par respect pour V. M. et par intérêt pour la mémoire de Mr d'Alembert, devoir l'instruire de ces détails, et veiller autant qu'il est en moi sur ce dépôt précieux pour les lettres, la philosophie et l'humanité, jusqu'à ce que V. M. ait daigné faire connoître ses intentions sur cet objet.

Je suis avec le plus profond respect etc.

SIRE,

L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à V. M. traite d'objets très-importans. J'ai cru qu'il pourroit être utile d'appliquer le calcul des probabilités à celle des décisions rendues à la pluralité des voix, et comme j'ai toujours aimé presque également les mathématiques et la philosophie, je me suis trouvé heureux de pouvoir satisfaire deux passions à la fois.

Je n'ose désirer que V. M. daigne jeter les yeux sur un discours, beaucoup trop long peut-être, où j'ai exposé les principes et les résultats de l'ouvrage, dégagés de tout l'appareil du calcul. Je prendrai seulement la liberté de lui parler de deux de ces résultats. L'un conduit à regarder la peine de mort comme absolument injuste, excepté dans les cas où la vie du coupable peut être dangereuse pour la société. Cette conclusion eſt la suite d'un principe que je crois rigoureusement vrai : c'est que toute possibilité d'erreur dans un jugement est une veritable injustice, toutes les fois qu'elle n'est pas la suite de la nature même des choses, et qu'elle a pour cause la volonté du législateur : or comme on ne peut avoir une certitude absolue de ne pas condamner un innocent, comme il est même très-probable que dans une longue suite de jugemens un innocent sera condamné; il me paroît en resulter qu'on ne peut sans injustice rendre volontairement irréparable l'erreur à laquelle on est nécessairement et involontairement exposé.

Le second résultat est l'impossibilité de parvenir, par le moyen des formes auxquelles les décisions peuvent être assujetties, à remplir les conditions qu'on doit exiger, à moins que ces décisions ne soient rendues par des hommes très-éclairés: d'où l'on doit conclure que le bonheur des peuples dépend plus des lumières de ceux qui les gouvernent que de la forme des constitutions politiques; et que plus ces formes sont compliquées, plus elles se rapprochent de la démocratie, moins elles conviennent aux nations où le commun des citoyens manque d'instruction ou de temps pour s'occuper des affaires publiques; qu'enfin il y a plus d'espérance dans une monarchie que dans une république de voir la destruction des abus s'opérer avec promptitude et d'une manière tranquille.

Les conséquences peuvent être importantes, ne fût-ce que pour les opposer à cette espèce d'exagération qu'on a voulu porter dans la philosophie; mais j'ai cru qu'il falloit se borner à les indiquer dans un ouvrage sorti des presses d'une imprimerie royale.

Je demande pardon à V. M. de lui parler si long-temps de mes idées, et je la supplie de ne regarder la liberté que je prends de lui présenter mon ouvrage que comme un témoignage de mon admiration et de mon respect.

Je ferai tous mes efforts pour répondre à la confiance dont V. M. m'a honoré. Je ne puis encore lui proposer qu'un seul sujet qui pourroit remplacer Mr Thiebault dans l'académie et donner des leçons de grammaire. C'est Mr. Dupuis ; il est professeur depuis long-temps dans l'université de Paris. Sa conduite et son amour pour le travail lui ont mérité l'estime générale ; mais son goût dominant pour l'érudition l'a conduit à entreprendre un grand ouvrage sur les Théogonies anciennes, sur l'origine des constellations, et il ne peut continuer ce travail et le publier sans offenser des gens qui ont encore ici quelque crédit. Ce n'est pas qu'il veuille attaquer directement les choses établies, mais les conséquences qui résultent de ses discussions, ne peuvent pas toujours se concilier avec les idées communes. Il n'a pu même, en voilant ces conséquences, au hasard

d'affoiblir le mérite de son travail, éviter de déplaire à une partie des membres de notre académie des belles lettres, qui ont voulu l'engager à faire sa profession de foi sur l'antiquité du monde. Dans cette position cruelle pour un homme sage mais honnête et ferme, il accepteroit avec reconnoissance une place dans votre académie, et une chaire dans votre école militaire. Un seul obstacle l'arrête; il seroit dans dix-huit mois ce qu'on appelle émérite, et auroit une retraite assurée de 1400 livres de notre monnoie; au lieu qu'en quittant aujourd'hui il perdroit dix-huit ans de sa vie employés dans l'espérance de cette retraite. Mais V. M. pourroit applanir cet obstacle. Les professeurs qui voyagent par ordre du Roi peuvent conserver leur titre en se faisant remplacer; et si V. M. paroissoit y prendre quelque intérêt, cet ordre ne seroit pas difficile à obtenir.

Par là elle acquerroit un très-bon professeur de grammaire, un académicien d'une érudition très-distinguée, et qui a su y porter de l'esprit et une philosophie très-rare parmi cette

classe de savans. Je pourrois proposer à V. M. d'autres hommes de mérite, mais aucun qui fût du même ordre. D'ailleurs une longue habitude d'enseigner, et une conduite exempte de reproches dans un corps où ses opinions et son mérite lui ont fait des ennemis et des jaloux, semblent des avantages que bien peu d'hommes de lettres auroient au même degré.

Mr Beauzée, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler, est âgé, assez dévot, très-flatté de siéger à l'académie françoise, et quoique peu riche, il a pour lui-même et pour ses enfans des espérances qui le retiennent ici.

J'espère pouvoir bientôt remplir les intentions de V. M. pour un professeur de philosophie et de belles lettres : mais elle connoît trop bien l'état de notre littérature et de notre philosophie pour ne pas me pardonner un peu de lenteur dans l'exécution de cette partie de ses ordres. Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 2 Mai 1785.

SIRE,

Je n'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré, que depuis peu de jours au retour d'un voyage que j'ai fait en Bretagne et en Berry pour y examiner des projets de navigation.

J'espère que Mr Dupuis obtiendra de notre gouvernement la grâce pour laquelle V. M. a daigné témoigner quelque intérêt. Le corps de l'université, loin de s'y opposer, a paru flatté de l'honneur que reçoit Mr Dupuis et qui réjaillit sur le corps même. L'intrigue de quelques hommes médiocres, jaloux de Mr Dupuis, qui sont d'ailleurs bien sûrs de n'être jamais appelés hors de leur collège, a fait naître quelques légers obstacles, mais Mr le Comte de Vergennes pourra aisément les lever.

J'ai en vue un homme de mérite pour la place de professeur de belles lettres et de philosophie; mais avant d'avoir l'honneur de le proposer à V. M., je dois prendre encore quelques informations.

Nous sommes malheureusement encore bien éloignés en France de ne punir de mort que pour des crimes atroces. Nos lois assujettissent à cette peine pour plusieurs espèces de vols, et ces vols ont été classés non d'après des principes fixes, mais par des motifs particuliers, et d'après ce qu'ont paru exiger des circonstances passagères. Notre jurisprudence criminelle est inférieure à celle de la plupart des nations de l'Europe. Au commencement de ce siècle, l'Angleterre seule avoit sur nous quelque avantage. Un des premiers soins de V. M. a été de perfectionner cette partie de la législation dans la monarchie qu'elle gouverne, et plusieurs souverains depuis ont suivi son exemple.

Une seule considération m'empêcheroit de regarder la peine de mort comme utile, même en supposant qu'on la réservât pour les crimes atroces, c'est que ces crimes sont précisément ceux pour lesquels les juges sont le plus exposés à condamner des innocens. L'horreur que ces actions inspirent, l'espèce de fureur populaire qui s'élève contre ceux qu'on en croit les

auteurs, troublent trop souvent la raison des juges magistrats ou jurés, et il y en a eu des exemples trop fréquens en Angleterre comme en France.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 19 Septembre 1785.

SIRE,

LA bonté avec laquelle V. M. a daigné accueillir quelques-uns de mes Eloges académiques, m'enhardit à lui offrir ceux des savans morts pendant l'année 1782. Cette année a été funeste à l'académie, et lui a enlevé la dixième partie de ses membres.

V. M. trouvera dans ces Eloges celui de Vaucanson, qu'elle a voulu appeler à Berlin au commencement de son règne, et qui n'a dû qu'à cette marque de son estime la fortune dont il a joui depuis dans sa patrie: et c'est elle encore qui eut la bonté de nous avertir, quelque temps après, que Mr d'Alembert étoit un

homme de génie. Nous aurons souvent besoin et en plus d'un genre des leçons de V. M.

Elle a trouvé un peu trop de familiarité dans les derniers Eloges de Mr d'Alembert. Les plus grands écrivains sont exposés à tomber dans ce défaut lorsqu'ils vieillissent. Voltaire lui-même n'en a pas été exempt, surtout dans ses vers, et n'a pu le cacher dans sa prose qu'à force d'esprit et de grâces. Nous y sommes portés naturellement; nous ne l'évitons qu'en veillant continuellement sur nous-mêmes, et cette vigilance continue nous lasse et nous fatigue, lorsque nos organes commencent à perdre de leur force et de leur souplesse. J'espère avoir bientôt l'honneur de soumettre au jugement de V. M. le reste de la collection des Eloges de mon illustre ami, et j'ose me flatter qu'elle y trouvera un grand nombre de morceaux nobles ou piquans, dont la philosophie fine et profonde obtiendra grâce pour les négligences qu'elle y remarquera.

Les gazettes nous avoient alarmés faussement. L'Europe entière n'attend que de V. M. le maintien de la tranquillité dont elle jouit.

C'est une gloire qui vous étoit réservée, et qu'aucun héros guerrier n'avoit encore méritée.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 11 Novembre 1785.

SIRE,

JE n'ai point cessé de faire tous mes efforts pour préserver de toute espèce d'indiscrétion la correspondance de V. M. avec Mr d'Alembert. Mr Watelet étoit receveur général des finances; la chambre des comptes a mis le scellé sur ses papiers, et tout ce que la rigueur des formes a pu permettre, c'est que la correspondance fût remise à Mr de Nicolaï, premier président de cette chambre, qui la gardera jusqu'à ce qu'une personne chargée des ordres de V. M. la réclame en son nom.

Si elle veut bien en charger Mr le Baron de Grimm, ou si elle daigne permettre que ce dépôt si précieux pour la gloire de mon ami et pour celle des lettres me soit confié, il cessera

d'être exposé aux différens genres d'indiscrétion qui peuvent se commettre. Je puis répondre à V. M. qu'il ne sortiroit jamais d'entre mes mains, et que je prendrois les précautions les plus certaines pour qu'aucun événement ne pût l'exposer de nouveau.

Mr l'Evêque sera prêt à partir vers la fin d'Avril. Un homme de lettres, père de famille, très-peu riche, a besoin de plus de temps qu'un autre pour arranger ses affaires, quoique très-peu compliquées. Toute négligence peut être fatale à une petite fortune.

Mr Dupuis ne pourroit partir que vers le mois de Septembre. C'est alors qu'il deviendra libre. Car il a été impossible de lui obtenir une grâce que méritent ses talens, et que l'intérêt que V. M. a daigné lui témoigner lui auroit surement fait accorder, si des corps, et surtout des corps composés comme l'université de Paris, pouvoient se conduire comme des particuliers.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 26 Mars 1786.

SIRE,

UN capitaine d'artillerie, nommé Mr de Saint-Remi, a proposé un prix de six cens livres pour un Eloge de Mr d'Alembert, au jugement de l'académie françoise. Quelques-uns de ses amis se sont réunis avec Mr de Saint-Remi pour frapper la médaille. Il n'en existe qu'une encore, et j'ai cru devoir en faire hommage à V. M.

L'académie françoise n'a reçu aucun discours, et elle est obligée de remettre le prix à une autre année. J'en ai été affligé, non pour la gloire de Mr d'Alembert, mais pour notre littérature. La plupart de ceux qui travaillent ordinairement pour ces prix avoient des obligations de plus d'un genre à Mr d'Alembert, et leur silence les expose au reproche d'ingratitude, à moins qu'ils ne permettent de le regarder comme un aveu de leur ignorance. Cette ignorance est la plaie secrète de notre litté-

rature et de notre philosophie. On fait des phrases, parce qu'on n'a point d'idées; on écrit d'un style extraordinaire, parce qu'on n'a que des choses communes à dire, et on débite des paradoxes, faute de pouvoir trouver des vérités qui ne soient pas triviales.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

SIRE,

J'AI été vivement touché de la bonté avec laquelle V. M. a daigné me permettre de réclamer ses lettres à Mr d'Alembert, et de conserver entre mes mains ce dépôt précieux. Cette marque de sa confiance me sera toujours chère; j'en garderai une éternelle et respectueuse reconnoissance: mais je n'aurai pas l'avantage d'en profiter.

V. M. verra par la lettre de Mr de Vergennes dont j'ai l'honneur de lui envoyer une copie, qu'il avoit déjà disposé de ce dépôt, ce qu'il a trouvé plus prudent de deviner que d'at-

tendre les intentions de V. M. Mr de Nicolaï, premier président de notre chambre des comptes, qui avoit positivement promis de garder les lettres, qui ne les avoit reçues qu'à cette condition, ne s'est pas cru obligé de remplir ses engagemens.

Il doit m'être permis d'en être affligé. V. M. est la seule personne qui puisse ne pas sentir tout le prix de ses lettres : et l'intérêt que je prends à la gloire de Mr d'Alembert peut-il me laisser voir avec indifférence la destruction du plus beau monument qui pût honorer sa mémoire ? Mais les regrets, loin de diminuer les sentimens que la bonté, que la confiance de V. M. m'ont inspirés, ne peuvent que les augmenter.

Daignez, Sire, en agréer l'hommage, et me permettre de vouer pour toujours à V. M. quelque chose de plus que du respect et de l'admiration.

Oserai-je joindre mes voeux à ceux de l'Europe? Il est sans exemple qu'un Roi, qu'un héros ait excité chez les nations étrangères un intérêt si vif, si général, si profondément senti;

il a été unique comme le grand homme qui en étoit l'objet.

Je suis, etc.

A Paris, ce 6 Mai 1786.

„ J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1 de ce mois, et la copie de celle du roi de Prusse que vous y avez jointe. C'est avec regret, monsieur, que je me trouve dans l'impossibilité de satisfaire à la réclamation que vous formez. Instruit par des personnes dignes de foi que le roi de Prusse désiroit que la partie de sa correspondance recueillie à la mort de Mr Watelet ne fût point rendue publique, instruit d'ailleurs que sa publicité ne pouvoit rien ajouter à la gloire de ce monarque, vu la nature des matières qui y étoient traitées, il a paru que le moyen le plus efficace pour assurer au présent et à l'avenir l'effet de la volonté de Sa Majesté prussienne, étoit de supprimer à jamais cette correspondance. C'est ce que j'ai fait en présence de Mr le premier Président de la chambre des comptes.

Je n'ai pas négligé, monsieur, d'en faire prévenir le roi de Prusse, et je me flatte qu'il applaudira à cette prévoyance.

Je ne doute pas, monsieur, que cette correspondance n'eût été très-surement dans vos mains; mais les hommes ne sont pas immortels, et leurs vues ne sont pas toujours remplies par ceux qui les succèdent.

Je suis, etc.

A Versailles, le 3 Mai 1785.

Tome I. Tome II. Tome III.

Tome IV. Tome V. Tome VI.

Tome VII. Tome VIII. Tome IX.

Tome X. Tome XI. Tome XII.

Tome XIII. Tome XIV. Tome XV.